Olivier Mas

alias Beryl 614

J'ÉTAIS UN AUTRE ET VOUS NE LE SAVIEZ PAS

Éditions de L'Observatoire

Olivier Mas
alias Beryl 614

J'étais un autre et vous ne le saviez pas

Montage et démontage d'une légende

Éditions de L'Observatoire

Du même auteur

Profession espion, Hoëbeke, 2019.

ISBN : 979-10-329-0683-5

Dépôt légal : 2021, mai

© Éditions de l'Observatoire / Humensis, 2021
170 bis, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

À Diane, espion sous légende
dont les réussites devront rester secrètes
jusqu'au bout, mais qui mériterait pourtant
l'admiration du plus grand nombre.

Lorsque j'ai rejoint la DGSE au début des années 2000, j'ai intégré une petite structure, cachée dans l'organigramme, au sein de la direction des opérations : le « service clandestin ». Dans cette unité particulièrement discrète, les agents, méticuleusement sélectionnés et entraînés, doivent se bâtir une légende, une véritable seconde vie, avec fausse identité et faux papiers, avant de partir en mission aux quatre coins du globe. Les officiers traitants de ce service clandestin sont projetés dans les zones les plus instables et les plus dangereuses, là où la situation, tellement dégradée, ne permet pas à une ambassade de fonctionner.

C'est au cours de ma formation interne dans ce petit service, alors que mes instructeurs m'enseignaient les différentes techniques propres à la clandestinité que j'ai eu l'idée d'écrire un livre, un jour, sur les espions sous légende. En même temps que s'effectuait mon apprentissage, je m'étais attaché à lire des ouvrages sur le sujet de la clandestinité, le soir, après mes longues journées d'exercice : des expériences d'agents du BCRA[1], formés à Londres puis parachutés en France occupée, sous fausse identité. Ou des récits d'officiers de renseignement russes insérés dans la société américaine, menant une vie d'Américain bien tranquille le jour, pour mieux renseigner Moscou la nuit. J'ai immédiatement fait le constat suivant : quels que soient les profils des agents, leur nationalité, le contexte de leur déploiement opérationnel, tous, y compris moi-même à l'époque, nous appliquions les mêmes techniques et nous faisions face aux mêmes difficultés de la « vie en double ». Je me suis dit qu'il y avait là une idée

qu'il serait utile de développer pour mettre en avant les parcours atypiques de ces agents de l'ombre, de souligner leurs points de convergence et mieux comprendre les défis que représente une vie où son identité propre doit s'effacer derrière un autre soi, le personnage de la couverture, pour mener à bien une mission souvent périlleuse.

Ce livre que j'imaginais au cours de ma formation initiale, le voici donc devenir réalité, vingt ans après. Il ne s'agit pas pour moi de révéler ici les secrets opérationnels du service clandestin de la DGSE, auquel j'ai appartenu au début de ma carrière. Je suis toujours tenu au secret de mes anciennes fonctions. Je souhaite simplement m'appuyer, en filigrane, sur ma propre expérience, pour mieux éclairer les aventures des clandestins. Je suis passé par là, j'ai été confronté aux mêmes difficultés, à l'usure d'une vie cloisonnée où l'agent devient un autre, pour les besoins de sa mission, avec la peur permanente d'être débusqué et identifié.

J'ai donc sélectionné plusieurs profils de clandestins : deux agents de la Résistance, un illégal russe, un espion du Mossad et un agent américain du service des douanes. C'est à travers les expériences de ces personnages véritablement *hors* du commun, agents extravertis et charmeurs, ou, au contraire, effacés et calculateurs, que ce théâtre d'ombres et de duplicité se révèle, dans toute sa complexité.

Deux anecdotes personnelles

Les deux semaines avant d'être projeté à l'étranger sous sa fausse identité, le rythme de la préparation au départ s'accélère. Trois vies différentes, avec leur agenda propre, viennent se télescoper : celle de la mission, celle de la vraie vie familiale, et celle de l'espion dans ses relations avec sa hiérarchie. À chaque compartiment de vie correspond une identité différente : l'identité fausse (appelée dans le jargon de l'espionnage « IF »), le patronyme de la légende que l'agent va utiliser[2], le nom véritable qu'il porte depuis sa naissance, et le pseudo[3] qu'il adopte vis-à-vis de ses pairs.

Avant de disparaître, sans moyen de communiquer directement avec ses proches, il reste toujours une multitude de points en suspens qu'il importe de régler, au préalable. Ces mesures à prendre concernent aussi bien le domaine familial que professionnel, en commençant par les réservations d'hôtel pour l'arrivée dans le pays de destination et la prise des premiers contacts qui seront ensuite développés sur place, au travers d'e-mails. À cela s'ajoutent les dernières réunions internes où l'agent doit présenter le déroulé de sa mission et sa stratégie, semaine après semaine. Sans oublier la formation aux moyens de transmissions chiffrés, la création de mots de passe complexes, en plus de l'administration familiale, tout aussi importante. Chaque fois, l'agent se présente sous un nom différent, entretenant un état de frénésie et de confusion mentales.

C’est l’une de ces journées un peu folles et particulièrement chargée d’avant le départ. Il est tard. La nuit est tombée depuis déjà plusieurs heures. Je dois rentrer au service pour déposer dans mon armoire forte mes faux documents d’identité, avant de pouvoir rejoindre mon domicile par mon train de banlieue habituel. Les alentours de la caserne sont déserts. Le gardien chargé de m’ouvrir à l’entrée me demande brusquement d’une voix forte, pleine d’autorité : « Qui êtes-vous ? » Pendant quelques secondes, qui me semblent être une éternité, je suis incapable de répondre à sa question, si simple en apparence. Je ne me suis pas préparé à cette question, à ce moment-là. Elle me cueille à froid. Quelle est l’identité que je dois servir à ce garde à l’air sévère ? Je ne le sais plus. Mon IF, mon pseudo, ou mon véritable nom ? Mon cerveau se remet finalement en état de marche et je donne enfin mon pseudo au factotum qui se décide à actionner le sas d’entrée.

Mon deuxième souvenir est celui d’une première fois. Les premières fois sont toujours les plus intenses. Celle-ci ne déroge pas à la règle. Pour la première fois, donc, je prends l’avion pour me rendre en mission à l’étranger et je passe le contrôle des douanes à l’aéroport en présentant le faux passeport appartenant à ma légende. Il s’agit bien de ma bobine sur la photo accolée à la quatrième page, mais les nom, prénom, date et lieu de naissance sont inventés de toutes pièces. Lorsque je présente mon faux passeport remis quelques mois auparavant par le service, mon cœur saute un ou deux battements. Je me demande si le fonctionnaire ne va pas se rendre compte immédiatement de la supercherie. Va-t-il remarquer le léger malaise que j’essaye de cacher au plus profond de mon être, de toutes mes forces ? Les douaniers ne sont-ils pas formés à détecter les comportements suspects ? Après deux brefs allers-retours entre la photo de mon passeport et mon visage, le douanier referme le document et me le remet en me souhaitant machinalement un bon voyage. Aussitôt après avoir franchi les contrôles de l’aéroport sans encombre, je ressens un vif soulagement mêlé

au plaisir d’avoir réussi à tromper mon interlocuteur. J’ai, à ce moment-là, la conviction joyeuse que ma mission peut dès lors commencer. Je suis devenu, véritablement, cet autre moi-même dont j’ai bâti la légende, pendant plus d’une année.

1. BCRA : le Bureau central de renseignement et d'action. Le service de renseignement de la France libre, basé à Londres, pendant la Seconde Guerre mondiale. Il est l'ancêtre de la DGSE.

2. L'identité fausse (IF) est celle de la légende. On parle de « mission sous IF », c'est-à-dire sous identité d'emprunt, avec faux documents d'identité afférents.

3. Le pseudo correspond en général à un prénom qui est attribué à l'agent et sous lequel il est connu et identifié par les membres de son environnement professionnel qui ne connaissent pas son nom véritable. L'utilisation du pseudo, systématique à la direction des opérations de la DGSE ou au sein des unités des forces spéciales classiques, permet de protéger la vie privée et l'identité des agents.

PREMIÈRE PARTIE :

LES DÉFIS DE LA CLANDESTINITÉ

Les seigneurs parmi les seigneurs

Il est une expression que j'ai entendue à de multiples reprises au cours de ma carrière, et qui est régulièrement utilisée par les auteurs spécialisés ou les médias pour désigner les professionnels de l'espionnage : « Le renseignement est un métier de seigneurs. » Alain Chouet, ancien cadre de la DGSE, l'attribue, dans son livre *La Sagesse de l'espion*[1], à Reinhard Gehlen, officier de la Wehrmacht, le fondateur des services de renseignements extérieurs allemands (le BND), dans les années 1950. Par la suite, cette formule élogieuse a été largement utilisée par les espions du monde entier pour décrire leur métier en des termes particulièrement flatteurs. « On n'est jamais si bien servi que par soi-même », reconnaît Alain Chouet, un brin moqueur.

Pourtant, l'image de l'espion n'a pas toujours été aussi reluisante, bien au contraire. À l'époque des Lumières, et jusqu'au XIX^{e} siècle, l'espion est régulièrement présenté comme un être abject et infâme. Il est celui qui vous dissimule son identité, vous serre dans ses bras pour mieux vous trahir ensuite. Dans la littérature française, il existe ainsi de nombreux exemples de personnages particulièrement vils et retors. Balzac parle de l'espionnage comme d'« un affreux métier[2] ». Zola, dans *La Débâcle*, désigne son personnage Goliath avec la formule sans appel de « sale cochon d'espion[3] ». Progressivement cependant, la morale privée, qui réprouve naturellement la dissimulation et le mensonge, va s'effacer derrière la

morale publique : parce que l'espion agit dans un but civique et patriotique, dans l'intérêt de l'État qui l'emploie, il devient dès lors honorable et légitime.

L'espionnage et ses méthodes parfois méprisables sont ainsi légitimés grâce à la souveraineté de l'État-nation. L'espion ne l'est plus de sa propre initiative, qui engagerait sa responsabilité personnelle, mais il le devient à la demande d'une instance supérieure, qui endosse du coup le poids des moyens immoraux et le décharge du méfait de ses actes. « La faute est comme transférée à la nation qui libère l'individu au nom du bien commun », comme l'explique Alain Dewerpe[4]. L'espion est donc moins ignoble qu'il n'y paraît, car il agit de manière désintéressée.

Le débat sur le caractère moral de l'espionnage s'estompe d'ailleurs durant l'entre-deux-guerres et il a presque disparu après 1945. Pourtant, je peux en témoigner, la morale publique qui dédouane et justifie tout n'a pas définitivement annihilé la morale « privée ». Cette dernière finit toujours par pointer le bout de son nez. Il est en effet souvent douloureux de trahir et de mentir à ses interlocuteurs en leur cachant nos véritables intentions. De nombreux clandestins ont fait état de ces difficultés au cours de leurs missions. Nous y reviendrons.

L'image du clandestin est également rehaussée par le courage qu'il inspire : il exerce de fait un métier dangereux et il n'en retire aucune gloire, puisque ses succès doivent rester absolument secrets. Lorsqu'il est détecté, l'espion clandestin le paye souvent de sa vie, en témoigne la fin funeste de celui qui est considéré comme le premier espion des États-Unis, Nathan Hale. Ce jeune officier originaire du Connecticut s'infiltre lors de la guerre d'indépendance américaine au sein des lignes anglaises de Long Island sous un déguisement de maître d'école. Il est finalement découvert, arrêté et immédiatement pendu, le 22 septembre 1776. Sa statue trône à l'entrée du siège de la CIA à Langley, comme j'ai d'ailleurs pu le constater lors de coopérations avec le partenaire américain.

De Mata Hari à Richard Sorge, en passant par les espions de la Résistance, systématiquement torturés et exécutés pour nombre d'entre eux, les exemples de fins tragiques pour ceux qui sont pris dans l'exercice de leurs fonctions ne manquent pas.

L'espion est de nos jours parfaitement réhabilité et son image dans le public, au travers de séries à succès comme *Le Bureau des légendes*, bénéficie même d'un traitement avantageux. Plus que jamais, l'agent secret apparaît comme une sorte de « seigneur », enveloppé d'une aura mystérieuse, y compris au-delà du cercle professionnel des agences de renseignement.

Mais la grande majorité des espions de la planète ne sont pas des clandestins. La plupart évoluent à l'étranger, au sein de leurs ambassades respectives. Ils bénéficient d'un passeport diplomatique à leur nom et sont protégés par le statut offert à tout diplomate en mission, par le pays hôte dans lequel ils opèrent. Il existe en effet une plus petite famille encore, au sein de ce monde de l'espionnage, qui se distingue des autres au parcours plus classique et moins confidentiel : les espions qui travaillent sous légende, en totale clandestinité. Celles et ceux qui vivent véritablement une seconde vie, totalement inventée, qui doivent se battre avec leurs démons intérieurs et cloisonner de manière la plus étanche possible deux identités parfaitement distinctes : son identité propre, vraie, et le personnage inventé dédié à la mission.

Les Russes, qui sont devenus de véritables experts des opérations clandestines au long cours, font ainsi la distinction entre ces deux familles d'espions : les « illégaux », travaillant sous fausse identité et parfois même sous une autre nationalité, exerçant des métiers divers de couverture, journaliste ou homme d'affaires, entre autres, et les officiels, les « légaux », occupant quant à eux les « résidences », les postes du KGB (aujourd'hui SVR) implantés dans les ambassades. Les illégaux n'ont jamais aucun contact direct avec les résidences et ils doivent opérer en totale autonomie

sous peine d'exposer leur couverture. Il en va de même pour les officiers de la DGSE du service clandestin qui fuient comme la peste leurs collègues implantés dans les ambassades.

Pour reprendre un exemple qui parlera peut-être plus au lecteur d'aujourd'hui, le personnage de Marina Loiseau joué par Sara Giraudeau, dans la série de Canal+ *Le Bureau des légendes*, est typiquement l'un de ces agents sous légende, soldat clandestin du renseignement : elle dissimule son appartenance à la DGSE sous l'identité d'une chercheuse en sismologie.

Peu de services dans le monde disposent de structures dédiées à la formation et à la projection de clandestins qui opèrent sous légende. Ce mode d'action est en effet particulièrement dangereux car l'agent, s'il est pris et arrêté, ne dispose d'aucune protection offerte par les règles du droit international. Les espions arrêtés peuvent ainsi croupir de longues années dans des geôles obscures avant de pouvoir faire l'objet, éventuellement, d'un accord d'État à État pour être enfin libérés. Ils peuvent aussi être purement et simplement assassiné à l'occasion, par exemple, d'un faux accident de voiture qui servira à dédouaner les autorités locales.

La CIA, au travers de son programme NOC[5], le MI6 britannique, le SVR russe et le Mossad font partie des services de renseignement qui, avec la DGSE, disposent aujourd'hui de telles unités, souvent dissimulées dans les organigrammes officiels, et entourées par le plus grand secret.

Si l'expression de « seigneur » est pertinente pour désigner les officiers de renseignement, je dirai alors que les clandestins sont les seigneurs des seigneurs parmi les seigneurs, ceux qui doivent faire face à un niveau d'exigence encore supérieur à leurs semblables.

1. Alain Chouet, *La Sagesse de l'espion*, L'Œil neuf, 2010, p. 28.

2. Honoré de Balzac, *Splendeurs et misères des courtisanes*, Le Livre de Poche, 1965, p. 144.

3. Sambuc à Goliath : « Tu n'es pas un soldat, tu ne mérites pas l'honneur de t'en aller avec une balle dans la tête… Non ! Tu vas crever comme un sale cochon d'espion que tu es. » (Zola, *La Débâcle*, Charpentier et Fasquelle, 1892, p. 537.)

4. Alain Dewerpe, *Espion. Une anthropologie historique du secret d'État contemporain*, Gallimard, 1994, p. 30.

5. NOC : *non-official cover*, « couverture non officielle ».

Un rapide historique

L'un de mes instructeurs à la DGSE aimait détourner un vieil adage : « Le plus vieux métier du monde, c'est l'espionnage. Car avant de rencontrer la prostituée, il faut bien savoir, d'abord, où elle se trouve. » De fait, on retrouve des méthodes de dissimulation propres à la clandestinité, jusque dans l'Antiquité, avec le cheval de Troie, par exemple, pour percer les défenses ennemies. Plus près de nous, Charles d'Éon de Beaumont, dit le chevalier d'Éon, diplomate et espion de Louis XV au XVIII^{e} siècle, est resté célèbre pour son goût prononcé pour le travestissement. C'est d'ailleurs en adoptant l'identité d'une femme qu'il parvient à se rapprocher de la tsarine Élisabeth I^{re}, en 1756, alors que la guerre de Sept Ans vient tout juste de commencer. Sous le nom de Lia de Beaumont, il devient progressivement la lectrice et la confidente de la souveraine. Il plaide alors la cause de la France et obtient que la Russie rejoigne l'alliance qu'elle forme alors avec l'Autriche.

Mais le véritable clandestin, celui qui utilise des faux papiers, se crée une légende et observe un ensemble strict de règles de sécurité, est une création beaucoup plus récente.

Pour pouvoir s'approprier l'identité d'un autre, ou en créer une de toutes pièces, il faut d'abord que l'État moderne tel que nous le connaissons aujourd'hui se développe et s'organise. En multipliant le nombre de ses administrés, l'État a compris qu'il fallait dès lors les connaître et les

compter, sans risque d'erreur. D'où le développement progressif des papiers d'identité. Jusqu'au XIV^{e} siècle, seul le clergé dispose d'une première base de données sur les identités, au travers des registres de baptême. En 1539, par l'ordonnance de Villers-Cotterêts, ces registres deviennent obligatoires et sont généralisés. En 1792, par décret de l'Assemblée nationale, les anciens registres sont remis par les curés aux municipalités. Voilà l'état civil véritablement créé en France et détenu par les autorités administratives. Les documents d'identité de l'époque reprennent la date et le lieu de naissance, auxquels s'ajoutent l'adresse de résidence et quelques descriptions physiques, comme la couleur des yeux.

Avant que ne soient apposés les premières photos d'identité et un numéro d'identification unique renvoyant à des archives volumineuses, la falsification de ces documents était un jeu d'enfant. En 1800, par exemple, Chateaubriand rentre sans difficulté d'émigration, où il a momentanément combattu les armées de la République au sein de l'armée des émigrés [1], en utilisant de faux papiers. Il arrive en France, dissimulé sous l'identité d'un Suisse de Neuchâtel du nom de Lassagne, avec un passeport qui lui a été fourni par l'ambassade de Prusse à Londres.

Au siècle suivant, l'administration d'état civil fera d'énormes progrès et rendra ses documents difficilement falsifiables, avec photos systématiques, encres chimiques et cachets spéciaux. Mais paradoxalement, c'est la mise en place de ces règles administratives permettant de définir un individu qui va encourager le développement de moyens détournés et de plus en plus complexes pour s'approprier l'identité d'un autre.

L’espionnage se modernise

Parallèlement au développement de l’identité, l’État devenu bureaucrate, invente une administration secrète. À la bureaucratisation fait écho la professionnalisation. Au début du XX^e^ siècle apparaissent les premiers services d’espionnage organiquement constitués, avec du personnel, des locaux et des moyens permanents, y compris en temps de paix. Dès lors, avec l’apparition de professionnels du renseignement, se mettent en place des méthodes, des règles et un savoir-faire spécifiques, propres à la clandestinité.

Dans le domaine de la formation et des techniques clandestines, la Seconde Guerre mondiale va jouer un rôle d’accélérateur. Il n’est qu’à constater, pour s’en convaincre, la rigueur développée par le BCRA à Londres pour fabriquer les faux documents en masse qui seront nécessaires pour équiper ses agents infiltrés en France occupée et les réseaux de la Résistance. Rien n’est laissé au hasard : la gravure et l’impression, la composition chimique des encres, les fonds, le texte, le timbre fiscal, la signature, les cachets, les tampons humides et secs, etc. Tout ce matériel est dûment stocké et archivé et il constitue un fonds irremplaçable dont profitera d’ailleurs le SDECE [2] dès 1945.

Enfin, après la Seconde Guerre mondiale, va apparaître dans la deuxième partie du XX^e^ siècle un nouveau type de conflit. La guerre classique, ouverte, déclarée entre deux États souverains, n’est plus. Elle laisse sa place à la « guerre secrète » et à une vaste gamme d’actions clandestines qui lui est rattachée : campagnes de propagande, soutiens à des organisations syndicales ou opérations économiques.

Politique étatique dissimulée, la guerre secrète possède tous les traits de la guerre classique et traditionnelle parce qu’elle recourt à la violence,

même niée et cachée. Mais elle devient aussi le terrain de jeu privilégié de l'espionnage et de l'agent clandestin dont les caractéristiques d'emploi cadrent parfaitement avec les nouveaux besoins des États.

1. Armée contre-révolutionnaire constituée de personnes qui ont émigré depuis la France sous la Révolution française qui comptera jusqu'à vingt mille hommes.

2. Le Service de documentation extérieure et de contre-espionnage, créé en 1945, est l'ancienne appellation de la DGSE.

La clandestinité, pour quoi faire ?

Lorsqu'il s'agit de renseignement humain (par opposition au renseignement technique, fait d'interceptions et d'intrusions informatiques), le système le plus performant est constitué par un binôme indissociable : la source et son officier traitant. Quoi de plus efficace, en effet, pour infiltrer l'État islamique, qu'un véritable Syrien habitant Raqqa, ou qu'un ingénieur nucléaire iranien pour recueillir la vision la plus juste possible des programmes les plus secrets de la République islamique ? Il suffit ensuite de leur adjoindre les services d'un fonctionnaire du renseignement expérimenté qui assurera leur sécurité et les guidera vers ce qu'ils doivent chercher précisément. Mais ce système théorique idéal n'est pas toujours possible suivant les cas de figure. Parfois, il est difficile, voire impossible, de recruter une source dans une structure ciblée parce que tous les leviers utilisés habituellement dans le cadre d'une tentative de recrutement se seront avérés inopérants : aucun attrait du gain, indéfectible sentiment de fidélité au système et vie personnelle sans accroc ni aspérité… Bien souvent, les personnes au contact des secrets les mieux gardés de la planète tourneront systématiquement les talons en présence d'un officier de renseignement. Pire, ils n'hésiteront pas à le dénoncer.

Il faut donc se présenter devant ce type de cibles particulièrement difficiles d'approche en dissimulant sa véritable fonction d'homme du renseignement et en adoptant un tout autre profil. Vous ne parlerez pas à un espion ? Qu'à cela ne tienne. Peut-être aurez-vous moins de scrupules à

vous confier à un humanitaire, à un sympathique représentant de commerce, ou à quelqu'un que vous identifiez comme un véritable ami ?

C'est là que les services de renseignement font intervenir leurs clandestins.

Entre travail « en inconscient » et prise de risque

Lorsque le clandestin prend contact avec des individus en restant sous couverture, sans jamais dévoiler son appartenance à un service de renseignement, on dit qu'il travaille « en inconscient ». Il tâche alors de faire parler ses interlocuteurs par des questions indirectes, détournées, sans en avoir l'air. En agissant ainsi, il limite au maximum les risques propres à son métier. Il se contente d'écouter. Au pire, il se montre un peu curieux et pose quelques questions sur des domaines sensibles. Mais rien ne peut être retenu contre lui, sauf si le contre-espionnage est alerté par une erreur ou par une excessive indiscrétion.

Travailler en inconscient est la règle fixée aux officiers de renseignement du service clandestin de la DGSE ou aux agents sous couverture du Mossad. Mais certains services, comme le SVR russe, et le KGB de la guerre froide, sont prêts à faire courir de plus grands risques à leurs illégaux. Ces derniers se livrent alors à de véritables actions opérationnelles sur le terrain : activation de sources humaines sur place, remise de rémunération, prises de photos de sites militaires ou mise en œuvre de postes de radio d'interception à ondes courtes. Si l'agent est pris sur le fait, avec tout cet attirail d'espion, il n'a aucune chance de convaincre qui que ce soit qu'il se trouve là par hasard et qu'il n'est pas un officier de renseignement d'une puissance étrangère.

Le colonel Rudolf Ivanovitch Abel, membre du KGB, est l'archétype de l'espion « illégal » à la mode soviétique. Abel est du moins le nom que

l'histoire a retenu. Son véritable nom est William Fisher. De double nationalité, il est né en Grande-Bretagne de parents russes. Doté d'un physique passe-partout, crâne dégarni, allure chétive avec deux petits yeux perdus dans de larges orbites sur un visage osseux, il fait penser à un vieux hibou un peu malade. Il parle couramment l'anglais, le russe, l'allemand, le polonais et le yiddish et il a développé une passion pour des activités les plus variées : l'ingénierie, la radiotélégraphie, mais aussi la musique, la peinture ou la photographie. C'est d'ailleurs comme photographe professionnel qu'il vivra clandestinement aux États-Unis, sous le nom d'Emil Goldfus, immigrant lituanien décédé dont il s'est approprié l'identité. Le colonel Abel se livrera alors à ses activités d'espionnage pendant neuf longues années, en utilisant la même couverture (ainsi que deux autres identités, suivant les situations). Son parcours est exceptionnel et il a été presque entièrement retracé, grâce au travail de son avocat américain, James B. Donovan, lors de son procès, après son arrestation par le FBI, en juin 1957.

James B. Donovan a relaté son expérience avec le colonel Abel dans un livre dont Steven Spielberg s'est inspiré pour réaliser son film *Le Pont des espions*[1]. Ce témoignage constitue un document exceptionnel. En dépit de quelques erreurs, il contient notamment toutes les preuves accumulées par le FBI pour monter le dossier de l'accusation ainsi que les rares confidences du clandestin, recueillies sur la durée du procès et tout au long de sa captivité. Si les affirmations du colonel Abel, qui a toujours refusé de coopérer avec les autorités américaines, sont évidemment sujettes à caution – il a beaucoup menti –, elles sont néanmoins éclairantes pour ceux qui savent lire entre les lignes. En effet, James B. Donovan n'était pas dupe et a su faire la part des choses : lui-même avait été officier de renseignement pendant le second conflit mondial et a appartenu à l'OSS, l'agence de renseignement qui est devenue plus tard la CIA.

Abel, s'il a vécu aux États-Unis l'existence la plus terne et la plus discrète possible afin de ne pas attirer l'attention, s'est vu confier de nombreuses missions opérationnelles sur le territoire américain et fut considéré par le FBI comme le chef opérationnel des illégaux pour l'ensemble de l'Amérique du Nord. Il a ainsi été l'officier traitant de Lona et Morris Cohen, agents russes eux aussi sous fausse identité, qui seront démasqués mais qui parviendront à s'échapper par le Mexique et à rejoindre Moscou[2]. Abel était également chargé de recueillir la production des fameux époux Rosenberg, Ethel et Julius, les « espions atomiques ». Ce couple de juifs américains new-yorkais, communistes convaincus, travaillait pour le KGB. Eux aussi refusèrent de coopérer avec le FBI, comme Abel quelques années plus tard, et ne firent jamais la moindre mention de l'action d'Abel à leur profit, protégeant jusqu'au bout la couverture de l'agent soviétique. Ils le payèrent de leur vie. Ils furent condamnés à mort, puis exécutés sur la chaise électrique le 19 juin 1953. Depuis leur procès, le Congrès américain a fait de l'espionnage « pour une puissance étrangère » un crime passible de la peine de mort, y compris en temps de paix. Le colonel du KGB avait également loué un studio d'artiste à Brooklyn, dans un immeuble situé juste en face du pont, à proximité immédiate du quartier général du FBI qui y centralisait les informations en provenance de ses bureaux de Brooklyn et Long Island. Pour mieux capter les ondes courtes, il avait fixé des antennes à l'extérieur de son studio, en passant par la fenêtre. Au travers de toutes ces missions, toutes plus sensibles les unes que les autres, Abel avait largement dépassé le principe d'une activité mesurée et strictement limitée à un recueil de renseignement « en inconscient ».

Le cas de Rudolf Ivanovitch Abel est singulier et j'y ferai régulièrement référence. Il constitue un exemple unique d'un clandestin au long cours, qui a dû gérer cette double vie, loin de sa famille et de ses chefs, à l'étranger, sur une période étonnamment longue. J'éprouve personnellement le plus grand respect pour ce colonel du KGB dont l'abnégation et le

professionnalisme forcent l'admiration, bien que Abel ait aussi commis quelques erreurs, en transgressant des règles de sécurité élémentaires propres à la clandestinité.

Enfin, autres temps, autres mœurs : en situation de guerre, parce qu'il devient vital et urgent d'obtenir des résultats tangibles, les services de renseignement acceptent de prendre des risques supérieurs à la normale. C'est ainsi le cas des agents du BCRA parachutés en France en mission clandestine. Leurs missions vont également bien au-delà du simple traitement « en inconscient », puisqu'il s'agit essentiellement de recruter des agents en France occupée, de monter des réseaux d'espionnage ou d'action et de coordonner l'action des réseaux de résistance déjà existants. En dévoilant leurs motivations premières et leur appartenance aux services de renseignement de la France libre à leurs interlocuteurs, ils prennent le risque d'être dénoncés par des sympathisants de Vichy ou des traîtres retournés par les Allemands. Ce qui est hélas arrivé à de nombreuses reprises, les agents de la Gestapo ou de l'Abwehr[3] ayant fait de la chasse aux réseaux clandestins de la Résistance l'une de leurs priorités.

1. James B. Donovan, *L'Affaire Abel*, Fayard, 1965.

2. Les Cohen ont encore été utilisés plus tard par le KGB, en Grande-Bretagne, sous l'identité de Peter et Helen Kroger. Ils collecteront du renseignement sur les sous-marins de la Royal Navy avant d'être à nouveau détectés et arrêtés cette fois-ci. Ils resteront en prison jusqu'en 1969, avant de faire l'objet d'un échange.

3. Service de renseignement de l'état-major allemand créé en 1921 et actif jusqu'en 1944.

Le plaisir d'être un autre

Pourquoi décide-t-on de devenir clandestin et d'embrasser une carrière de l'ombre, à l'écart des récompenses et de la gloire que peut recevoir le soldat qui combat sous uniforme au grand jour ?

En partie parce qu'il existe un réel plaisir à vivre caché, à apparaître sous les traits d'un autre, à se déguiser et tromper ses semblables. La tradition du carnaval de Venise et ses fêtes galantes, avec sa tenue codifiée, la *bautta*, sa cape, son capuchon et son masque, illustre parfaitement l'ivresse qui peut s'emparer de celles et ceux qui dissimulent leur véritable identité. Parce qu'ils ne peuvent être reconnus, les participants à la fête vénitienne sont transportés par un sentiment de liberté et se prêtent avec joie à la mascarade et aux jeux de séduction.

C'est ce qu'expriment avec volupté les frères Goncourt dans un texte de 1857 où ils décrivent le ravissement procuré par le masque : « Aussitôt ce loup sur ma figure, je vis des couleurs, des couleurs, des couleurs… des masques ! Masques allant, masques venant, masques courant, masques sautant, masques galopant, masques gambadant, masques frétillant, masques allègres, alertes, prestes, tout le corps déchaîné, gracieusé, saluant la joie : masques, masques, masques[1] ! »

Il existe assurément une satisfaction intense de faire disparaître son véritable moi et de prendre les traits d'un autre, quelle que soit la méthode utilisée : à l'aide d'un loup de carnaval, du masque en latex étonnamment réaliste d'un Ethan Hunt, personnage de la célèbre franchise *Mission*

impossible, ou derrière les traits d'une légende totalement inventée pour les besoins d'une opération clandestine.

Moi-même, lors de mon expérience de clandestin, j'ai éprouvé à de nombreuses reprises un certain enchantement lorsque je constatais que mon personnage inventé était pris au sérieux. Je me souviens notamment d'un jour, en particulier, lors d'une formation au métier qui allait être celui de ma légende : professeur de géographie. La formation de deux semaines regroupait des stagiaires de tous horizons, en réorientation professionnelle. Je faisais vivre mon personnage déjà depuis quelques mois, personne ne devait savoir que j'appartenais à la DGSE. Mon officier contrôleur m'avait conseillé de me tenir à distance des professeurs de l'Éducation nationale, si jamais l'un d'entre eux assistait lui aussi à la formation : face à un vrai professionnel, ma couverture ne tiendrait pas longtemps. Les profs échangent toujours entre eux des sujets de profs et se lancent des questions forcément très précises sur leur parcours respectif.

Pourtant, je me sentais assez confiant. Mon épouse était elle-même enseignante et j'avais donc pris part à quelques dîners avec plusieurs de ses collègues. J'avais noté certaines formules qui revenaient souvent dans les conversations, notamment sur la mesure de leur temps de travail qui ne prend jamais en compte les heures dédiées à la préparation des cours ni à la correction des copies ou sur l'administration de l'école, forcément toujours décalée, dirigée par des gens qui n'ont jamais été eux-mêmes enseignants et qui ne connaissent pas le cœur du métier.

Du coup, j'ai laissé venir à moi un professeur des écoles, lors des intercours, et nous avons vite sympathisé. Entre enseignants, nous nous sommes vite compris ! Lors du week-end, nous étions restés sur le campus et avions décidé d'aller visiter ensemble l'un des musées de la ville. Il y avait un tarif réduit pour les enseignants, mais évidemment, je n'avais pas ma carte sur moi (et pour cause). Alors, mon nouvel ami, en présentant la sienne à la caissière, a plaidé ma cause : « C'est un prof, comme moi, je

vous le garantis. Et un bon en plus ! » ajouta-t-il en me lançant un clin d'œil. J'ai donc pu obtenir un billet d'entrée à moitié prix. Lorsque je suis rentré à Paris, à la fin de mon stage, je n'ai pas pu résister au plaisir de montrer mon billet « tarif enseignant » à mon officier contrôleur. Ce fut une petite victoire, certes assez insignifiante, mais tellement réjouissante, pour le jeune clandestin qui faisait alors ses premiers pas d'espion sous légende.

Les militants socialistes révolutionnaires parlent du « souterrain », lorsqu'ils basculent dans la clandestinité. Rudyard Kipling évoque « le grand jeu » pour désigner la pratique de l'espionnage. Être clandestin, c'est un peu prendre pied dans le monde de l'imagination, de la liberté et du rêve. C'est sans doute pourquoi, au moins en partie, la figure de l'espion clandestin fascine autant nos contemporains. Le clandestin s'adonne à un jeu théâtral et intellectuel où il adopte des codes et des règles complexes qu'il a découverts à l'occasion de son initiation. Il est comme un acteur, qui joue un rôle apparent pour mieux dissimuler son rôle réel, celui d'agent secret, chargé de collecter du renseignement sensible.

La grande différence avec un acteur de théâtre ou de cinéma, cependant, c'est que ce dernier rentre tous les soirs chez lui, quand le clandestin doit continuer à jouer son rôle sans jamais s'interrompre, au risque d'être dévoilé et arrêté. Et d'éventuellement perdre la vie. Plaisir et risque sont ici intimement liés. Jusqu'à un certain point, où le plaisir peut finir par disparaître brutalement.

Lorsque le drame finit par l'emporter sur le jeu

Pour illustrer ce point d'équilibre entre le ravissement du jeu et le poids du danger, laissez-moi vous présenter, après le colonel Abel, un deuxième clandestin d'exception. Il s'agit de Gilbert Renault *alias* Rémy, qui peut être considéré comme l'agent secret numéro 1 de la France libre.

Autant notre colonel du KGB possède un physique terne et passe-partout, autant Rémy apparaît comme une personnalité charismatique et charmeuse. Bel homme à la forte carrure, il est le père de cinq enfants. Sa vie, avant le début de la Seconde Guerre mondiale, est une succession de pics et de creux. Il est tour à tour livreur de viandes, responsable d'assurances, chômeur puis chef du service commercial à la Compagnie générale de garantie… Par goût et grâce à son audace qui finit par emporter la décision, il devient producteur de cinéma ! Il produit ainsi Sacha Guitry dont le film, *Les Perles de la couronne*, est un succès retentissant qui fait la fortune, provisoire, de Rémy. Sa chance tourne court hélas dès la production de son deuxième film : *J'accuse*, d'Abel Gance, est un four qui engloutit toute sa fortune. À nouveau sur la paille, il décroche le gros lot, quelques mois après, à la Loterie nationale et empoche 5 millions de francs. Que de péripéties improbables et dignes d'un véritable personnage de cinéma ! Grâce à cette aubaine, le producteur retrouve une capacité de financement et Abel Gance lui propose un nouveau projet cinématographique : retracer la vie de Christophe Colomb. Rémy fait alors des repérages en Espagne, en mars 1940, au même moment où se déroule, en France, la drôle de guerre (Rémy, parce qu'il est le père de cinq enfants, n'a pas été mobilisé).

Il noue sur place d'excellents contacts, notamment avec son ami Jacques Pigeonneau, consul de France à Madrid. Après la débâcle de juin 1940, il décide de se réfugier à Londres pour poursuivre la lutte et embarque sur un bateau en partance pour l'Angleterre. Arrivé à Londres, il fait état de ses différents visas pour l'Espagne où il peut donc se rendre sans difficulté et se porte volontaire pour effectuer des missions clandestines en France. Il est immédiatement dirigé vers le 2^{e} bureau, où l'accueille le capitaine André Dewavrin *alias* Passy, le chef du futur service de renseignement de la France libre, le BCRA, qu'il va diriger pendant quatre ans. Rémy est engagé séance tenante et il va passer le reste de la

guerre à enchaîner les missions clandestines en France occupée, sous diverses identités.

À l'occasion de l'une de ces missions, l'un de ses opérateurs radio chargés des communications avec Londres, Bernard Anquetil, qu'il considérait comme son fils, est arrêté par les Allemands. Il sera fusillé au fort du Mont-Valérien, le 24 octobre 1941, à l'âge de 25 ans. Cette arrestation va en quelque sorte dégriser l'agent secret qui, après la guerre, revient sur cet incident en ces termes : « Un jeu. Je considérais comme telle la mission qui me fut impartie. La peur n'était pas exclue, mais elle y apportait un piment qui ajoutait à son attrait. Je ne pris vraiment conscience des terribles responsabilités que j'assumais et que je faisais encourir à d'autres qu'en ce soir du 30 juillet 1941, où sur un quai de la gare de Nantes, je vis descendre, seul, du train de Paris, mon agent de liaison Pierre, alors qu'il avait ordre de ramener mon radio[2]. »

L'espion clandestin peut certes ressentir du plaisir à jouer au jeu du chat et à la souris avec ses poursuivants, mais il est bien souvent rattrapé par le contexte anxiogène dans lequel son activité le contraint.

1. Edmond et Jules de Goncourt, *L'Italie d'hier. Notes de voyages (1855-1856)*, Éditions Complexe, 1991, p. 270.

2. Préface de Rémy pour le livre de Erich Borchers, *Abwehr contre Résistance*, Amiot-Dumont, 1960.

La douleur d'être un autre

S'approprier l'identité d'un autre et vivre une légende en cachant en permanence sa propre réalité n'a rien d'anodin. C'est un processus fondamentalement contre nature. L'homme aspire naturellement à se confier et à faire partager à autrui ses propres expériences. L'espion ne devient pas un autre, en se contentant de le décréter ou grâce à un seul coup de baguette magique. Le clandestin n'est en aucun cas comparable au jeune Kim, le personnage de Rudyard Kipling dans son roman du même nom, cet orphelin d'un ancien soldat irlandais qui se livre à des activités d'espionnage au profit de la Couronne britannique. Tout l'art de Kim, nous explique Kipling, c'est de savoir, avec un simple turban et un peu de peinture, se transformer de jeune sahib en gamin hindou de basse caste, d'une manière quasi instantanée. L'espion clandestin, dans la réalité, ne se contente pas de modifier son apparence physique, grâce à un lot de grimages, de perruques ou de fausses barbes. Le travail est essentiellement intérieur et correspond à un investissement psychique bien plus profond.

La construction d'un moi clandestin passe d'abord par une sorte de dépouillement préalable dont le corollaire est une perte d'identité (sa *propre* identité) : il faut en effet abolir l'ancien moi avant de pouvoir s'identifier à autrui, de la manière la plus convaincante possible. Cette expérience clandestine de la personnalité dédoublée qui s'installe, par nécessité, dans la durée, est potentiellement déstabilisatrice. Les clandestins parlent tous, après coup, d'une « expérience étrange » et d'un « monde à part » où leur

personnalité se scinde en de multiples facettes qui coexistent et se succèdent. Elle se réduit à une apparence vraisemblable et plausible mais qui masque une réalité intérieure secrète, la seule vraie !

Quand les deux personnalités viennent à s'entrechoquer sans crier gare, à l'occasion, par exemple, d'une rencontre impromptue avec une personne qui connaît votre véritable identité, l'expérience est aussi hautement désagréable qu'elle est dangereuse. Le coût psychique d'une telle rencontre inattendue est éminemment élevé. Elle déclenche immédiatement une interrogation sur l'identité véritable : suis-je l'ancienne personne ou suis-je la nouvelle ? Puis-je être les deux ? Ou ne suis-je finalement ni l'une ni l'autre, c'est-à-dire personne ?

Francis-Louis Closon, agent du BCRA en mission clandestine en France occupée lors de la Seconde Guerre mondiale, est victime d'une telle rencontre avec un ami appartenant à son ancienne vie. Il rapporte son trouble en ces termes : « J'avais acquis une nouvelle identité utile tandis que celle de mon propre état civil s'effaçait. Mais à l'appel de mon vrai nom, je me suis senti brutalement déshabillé sur les bords de la Seine, tout ce vêtement psychologique, longuement tissé, ajusté semaine après semaine à mes nouvelles mesures, tombait à mes pieds. Nous nous retrouvions deux, côte à côte, moi l'ancien, moi le nouveau. L'ancien ne me ressemblait plus comme un frère[1]. »

En permanence sur ses gardes

Outre cette double personnalité à intégrer, c'est la gestion du secret, permanente, sans moi unifié, qui représente le principal défi de la clandestinité. Vous portez en vous un secret que vous ne pouvez pas partager avec la peur constante d'être, à un moment ou à un autre, reconnu

et dévoilé. Il est impossible de se détendre, de se relâcher, ne serait-ce qu'un instant. Si votre interlocuteur vous pose une simple question, « Que faisiez-vous ce week-end ? », votre esprit s'emballe. Pour un individu normal qui n'a pas à se cacher, il suffit de détailler ses activités des dernières quarante-huit heures. Mais pour l'espion sous légende, l'interrogation agit comme un véritable électrochoc. Que répondre ? Il est évidemment hors de question pour l'espion de révéler qu'il a passé ses journées à rédiger des rapports de renseignement puis à les chiffrer. Alors, à quel type d'activité sa personnalité visible est-elle censée s'être adonnée ? Que dire pour rassurer son interlocuteur et éviter de faire naître chez lui un début de suspicion ? Rien n'est jamais simple lorsqu'il s'agit d'être un autre.

Comment dès lors trouver une stabilité sur la durée ? L'un des buts de l'existence n'est-il pas la recherche socratique de la connaissance de soi ? Dès lors, n'existe-t-il pas un risque de se perdre, lorsqu'il est interdit d'être soi-même ? Comment ne pas faire face à des troubles et éviter une crise d'identité lorsqu'il est ainsi nécessaire de suspendre sa propre réalité pour les besoins de sa mission, jusqu'à renier son véritable nom ?

L'agent secret qui opère sous légende s'efforce de cloisonner deux réalités distinctes qui cohabitent au sein d'une même personnalité. Et attention, en cas de dérapage ou de confusion, si la personnalité vraie se fraye un passage jusqu'à la surface et apparaît au grand jour, l'espion se trahit et se dévoile. La sanction est alors immédiate : c'est l'échec de la mission, et avec lui, le risque d'être arrêté, torturé ou exécuté.

Cette migraine persistante de la clandestinité, faite de souffrances et de tensions permanentes pour maintenir le masque en place, coûte que coûte, est réellement harassante à vivre au jour le jour. J'en sais quelque chose. Mais j'ai eu la chance de ne vivre que des missions sous fausse identité relativement courtes, de quelques mois, tout au plus. J'ai dès lors beaucoup d'admiration pour mes collègues engagés durant plusieurs années à faire

vivre une légende forcément étouffante quand la mission s'éternise. J'imagine sans peine l'épuisement qui a dû les gagner, à mesure que leur opération d'infiltration durait. On ne fait d'ailleurs pas ce métier trop longtemps, au risque d'y perdre sa santé et son équilibre psychologique. Les agents du service clandestin de la DGSE sont ainsi, de préférence, des jeunes femmes ou jeunes hommes, qui n'ont pas encore la charge d'une famille.

Quant au colonel Rudolf Abel, engagé aux États-Unis pendant neuf longues années, j'ai tout simplement du mal à concevoir qu'un être humain puisse ainsi survivre à un tel traitement sans se laisser décourager ou plonger dans la folie. À noter cependant qu'Abel, au milieu de son séjour américain, a eu tout de même droit à un traitement de faveur : il a pu bénéficier d'une coupure de six mois, où il a pu rejoindre sa femme et sa fille à Moscou. Une permission aussi longue paraît étonnante car, dans le système soviétique, l'intérêt de l'État prime sur l'individu. Si Abel a pu se reposer aussi longtemps, avant de repartir vivre la vie d'Emil Goldfus, dans son minable petit studio de Brooklyn, alors qu'il était la pièce centrale du système de collecte de renseignement du KGB en Amérique du Nord, c'est peut-être que ses chefs ont eu peur de le perdre. Il a pu traverser un épisode de dépression. Cela ne serait pas surprenant.

Les montagnes russes

La vie d'un espion sous légende alterne souvent entre une routine ennuyeuse et parfois terne (il ne faut pas faire de vagues, se montrer patient) et les moments de tensions extrêmes où le danger, soudain, se rapproche. Les romans et les séries de télévision, y compris les plus sérieux d'entre eux, donnent souvent du métier une image déformée et somme toute peu réaliste. Ils ont tendance à mettre de l'aventure là où il n'y a que de

l'ennui, de la fantaisie là où il y a du sérieux, de l'argent et du sexe là où il y a du service, des moyens limités et du sacrifice. Je ne me suis ainsi jamais autant ennuyé de ma vie, par exemple, en mission clandestine, en attendant un événement qui ne survenait pas, dans un désert où il ne se passait rien, sans électricité, sans livre ni tablette numérique. Le rythme contraignant de la vie sous légende est bien souvent cyclique. À l'action succède l'attente qui la précède. Aux jours mornes succèdent les jours fébriles. Il ne faut pas se tromper : la clandestinité manque parfois cruellement d'éclat.

Mais lorsque la tension s'accroît, parce que le clandestin a commis une erreur, même mineure, ou que les agents du contre-espionnage se rapprochent dangereusement de lui, l'espion sous légende souffre encore plus que n'importe quel autre combattant. C'est qu'il est désespérément seul, dans la plupart des cas. Des pensées négatives et nocives peuvent facilement se développer. L'agent peut se sentir suivi alors qu'il ne l'est pas et réinterpréter à l'extrême, en se trompant, les signaux qu'il recueille. Sans la possibilité de se confier et de confronter ses observations à l'intelligence d'un autre bienveillant, qui sera à même de le raisonner, cette pression interne ne peut que s'intensifier encore.

Comment éviter de telles dérives chez les clandestins ? Parce que le métier est singulièrement exigeant, il impose de sélectionner des agents particulièrement stables psychologiquement. D'où l'importance des tests de personnalité et les exercices de mises en situation qui constituent un passage obligé pour tous les volontaires, quels que soient les services de renseignement du monde. Toute personnalité jugée instable et imprévisible sera systématiquement écartée, dès le départ. Ensuite, le personnel est régulièrement suivi par des psychologues spécialisés qui veillent à ce qu'aucune spirale négative ne vienne prendre pied dans la psyché des espions sous couverture.

Enfin, lorsque le clandestin se retrouve projeté en mission, à des milliers de kilomètres de sa centrale et de ses autorités, il est

systématiquement suivi à distance par un officier contrôleur, désigné sous le terme consacré de « répondant ». Ce répondant est idéalement lui-même un clandestin, ou un ancien clandestin, afin de parler le même langage que le missionnaire et de mieux identifier les difficultés qu'il rencontre. Les contacts entre l'espion en mission et son contrôleur s'effectuent par des moyens de communication chiffrés. Ces échanges, lorsqu'ils sont bien conduits, sont des moments de respiration bienvenus, où le clandestin peut enfin laisser s'exprimer les attentes et les pensées de son moi véritable.

L'espion peut-il sombrer dans la folie ?

Malgré toutes les précautions et les garde-fous mis en place, des dérives psychologiques sont toujours possibles. L'espionite, maladie professionnelle qui peut facilement atteindre le clandestin qui ne parvient pas à faire la part des choses, la névrose obsessionnelle, le trouble de la personnalité sont autant de menaces pour l'équilibre intérieur des agents en mission. L'histoire de l'espionnage regorge de cas où des officiers de renseignement sont devenus véritablement fous. James Angleton, responsable du contre-espionnage de la CIA, de 1954 à 1974, constitue un exemple frappant. À cause d'une personnalité viscéralement paranoïaque, il a profondément marqué la centrale américaine en instaurant un climat délétère. James Angleton voyait des agents doubles et des traîtres partout. Il se méfiait de tout et de tout le monde, y compris dans son propre entourage. Sombrant dans l'alcoolisme, il a fini par être démis de ses fonctions pour excès de zèle. Frank Wisner, autre cadre de la CIA, chef opérationnel de l'OSS puis de la CIA, s'est quant à lui suicidé en 1965 à la suite d'une dérive pathologique professionnelle, à force de gérer les cas difficiles des agents infiltrés sous fausse identité de l'agence.

Fondamentalement, le clandestin qui se débat, par essence, entre deux personnalités contradictoires, n'est-il pas un être clivé, un fou potentiel, comme le sont parfois les grands criminels ? Ces derniers développent alors, pour se défendre des horreurs qu'ils commettent et éviter d'en subir directement les traumatismes, deux personnalités distinctes. L'une peut être parfaitement aimable, d'humeur égale. L'autre est la part sombre de l'individu, celle qui commet les crimes. La première rejette la réalité et la refoule. La seconde reconnaît ses actes. La particularité d'une personnalité clivée réside dans l'absence de communication entre les deux personnages. Or, chez le clandestin d'un service de renseignement, à moins d'être un dangereux psychopathe, la gestion intérieure des deux personnalités est tout autre. Il sait toujours qui il est véritablement, sans confusion ni doute aucun. Il pense en double, en permanence, en faisant la part des choses et en ne quittant jamais de vue sa véritable mission. C'est bien ce que j'ai moi-même expérimenté et ce que rapportent les grands clandestins dont j'ai choisi de décrire les parcours respectifs. Aucun ne s'est perdu dans les méandres d'une pensée perturbée et malade.

Le clandestin souffre, vit sous pression, mais au moins, il n'est pas fou.

1. Francis-Louis Closon, *Le Temps des passions. De Jean Moulin à la Libération (1943-1944)*, Presses de la Cité, 1974, p. 166-167.

Les histoires d’espionnage finissent mal, en général

Le métier de clandestin, s’il offre des moments de réelle exaltation, est aussi éprouvant, qui plus est sur une longue durée. Lorsqu’il est exercé dans des périodes troublées et que la mission doit se prolonger pendant plusieurs années, parce qu’elle donne des résultats probants, l’histoire se termine souvent très mal pour l’espion.

Quand la mission s’éternise, le contre-espionnage local finit fréquemment par trouver la faille et découvrir le pot aux roses. Dans l’idéal, l’infiltration d’un agent ne doit jamais se prolonger plus de trois ou quatre ans. Pour la santé mentale de celui-ci, tout d’abord, mais aussi parce qu’à terme, celui qui se cache finit presque toujours par commettre une erreur et être découvert.

Prenez les grands criminels ou terroristes de l’histoire, activement recherchés par les polices et les services spécialisés. En devenant « l’ennemi public numéro 1 », ils concentrent sur eux l’ensemble des moyens d’investigation d’un pays qui a juré leur perte. Et même si ces fugitifs font usage des techniques de la clandestinité, ils finissent toujours par être pris.

Oussama Ben Laden a ainsi échappé aux plus puissants services de renseignement du monde pendant dix ans. Il a choisi la discrétion absolue, sans communication technique extérieure et en occupant un local clandestin, protégé par une enceinte qui le préservait des vues extérieures, sans jamais en sortir.

Pablo Escobar, le chef du cartel de Medellín, a déjoué la surveillance des services secrets américains pendant quinze mois de cavale, après s'être échappé de sa prison colombienne, en juillet 1992. Toutes les agences américaines ont été mobilisées, en soutien des forces d'élite colombiennes : la CIA, la DEA, le FBI et la NSA. Le baron de la drogue a lui aussi adopté des techniques propres à la clandestinité, en changeant régulièrement de zone vie, et en s'interdisant de parler trop longtemps au téléphone pour éviter d'être localisé avec précision. C'est d'ailleurs en ne respectant pas cette dernière règle qu'il finit par être découvert. Alors qu'il parle à son fils et sa femme en larmes qui, réfugiés dans un hôtel de Bogota, vivent de plus en plus mal son absence, Pablo Escobar s'attarde au téléphone pour les consoler. Peut-être que lui-même n'en peut plus d'être traqué, et qu'il a profondément besoin d'entendre leur voix. Pourtant, en relisant les retranscriptions de cette communication téléphonique, il apparaît qu'Escobar a bien conscience du problème et qu'il s'inquiète de la durée anormalement longue de son appel[1]. Ce jeudi 2 décembre 1993, dans l'après-midi, les équipes techniques chargées de le localiser peuvent enfin exulter : le baron de la drogue parle et ne raccroche pas. Suffisamment pour le localiser plus précisément, jusqu'à désigner une rue de petits immeubles à un étage d'un quartier de Medellín. Les équipes d'assaut dépêchées sur place finissent par apercevoir Escobar à la fenêtre. L'opération est lancée. Pablo Escobar est tué ainsi que son garde du corps.

Saddam Hussein a lui aussi disparu pendant plusieurs mois après avoir basculé dans la clandestinité. Il est finalement arrêté par les troupes américaines, le 13 décembre 2003, blotti dans une petite cache creusée dans la cour d'une maison. Il avait cherché à modifier son apparence, en dissimulant son visage derrière une barbe fournie. Les contrôles ADN immédiatement effectués sur le fugitif ont définitivement fait s'écrouler la couverture et le déguisement.

Ainsi, les grands fugitifs de l'histoire, malgré l'adoption de techniques liées à la clandestinité, finissent toujours par être rattrapés. Pendant l'Occupation, les réseaux de résistance et les agents de Londres envoyés en mission en France ont, eux aussi, payé le prix fort. Ils furent nombreux à être arrêtés, torturés puis déportés quand ils ne furent pas exécutés. C'est sans doute cette fin lugubre réservée aux nombreux espions en opération qui explique la curieuse conversation que Rémy a eue avec le général de Gaulle, à Londres. Alors que Rémy est devenu un agent secret reconnu au sein du BCRA pour la qualité exceptionnelle des renseignements recueillis, le chef de la France libre insiste pour le rencontrer, autour d'un café, avant qu'il ne soit à nouveau projeté en France, en février 1942. Ils ont alors ensemble cet échange étonnant rapporté par Rémy dans ses mémoires :

« Ainsi, vous allez repartir ?

— Oui, mon général.

— Eh bien, vous allez vous faire pincer.

— J'espère que non, mon général !

— Mais si, mais si, affirme de Gaulle, on se fait toujours pincer dans ce métier-là[2]. »

Ce sentiment d'échec inéluctable est peut-être artificiellement renforcé par le fait que bon nombre de parcours de clandestins, par nature gardés secrets jusqu'au bout, sont aujourd'hui connus du grand public précisément parce que les agents concernés ont été découverts et arrêtés.

C'est le cas du colonel Rudolf Abel, nous l'avons vu, dont l'arrestation et le procès ont permis de révéler le contenu et les techniques d'une mission clandestine (révélations dont le KGB se serait évidemment bien passé).

Ce sera aussi le cas de Wolfgang Lotz, espion sous légende du Mossad, infiltré en Égypte. Son témoignage exceptionnel a pu faire l'objet d'un livre autorisé, puisque sa mission a été révélée au grand jour à l'occasion de son

procès, après qu'il a été arrêté par les services égyptiens. Nous reviendrons bien évidemment sur le cas de Wolfgang Lotz dans les chapitres suivants. Sa technique de travail « en inconscient », entre autres, est absolument remarquable et mérite d'être rapportée ici.

Heureusement, nombreux sont aussi les anciens clandestins qui coulent, aujourd'hui encore, des jours parfaitement paisibles !

1. Mark Bowden, *Il faut tuer Pablo Escobar*, Plon, 2002, p. 336.

2. Colonel Rémy, *Mémoires d'un agent secret de la France libre*, t. I, *Le Refus*, Monaco, Raoul Solar, 1947 ; réédition : France-Empire, 1984, p. 421.

Modernité et vie privée : vers un K.-O. technique pour les espions ?

Face à l'accroissement des progrès techniques, notamment s'agissant des documents d'identité avec l'apparition des passeports biométriques, assiste-t-on à la fin de ces missions clandestines sous fausse identité ? Ce mode d'action est-il aujourd'hui rendu obsolète parce que devenu impossible à mettre en œuvre ?

Grâce à la biométrie, désormais, les empreintes sont attribuées à un seul et même individu. Si celui-ci est projeté en mission en Afrique, avec un faux document d'identité et qu'il réapparaît quelques mois plus tard au Moyen-Orient, avec les mêmes données digitales mais sous un nom différent, le système de contrôle va immédiatement réagir. Le pauvre espion, même s'il a monté sa légende avec la plus grande rigueur, ne pourra rien faire pour convaincre les douaniers que l'individu localisé en Afrique hier et au Moyen-Orient aujourd'hui, ne correspondent pas, en fait, à une seule et même personne. Alors qu'il vient à peine de poser le pied sur le sol de son pays de destination, il est déjà totalement repeint et grillé, avant même d'avoir quitté l'aéroport.

La biométrie n'est pas la seule en cause. Au XXI^{e} siècle, la vie privée n'est plus la norme, mise à mal par les objets connectés, les bases de données clients et l'usage généralisé des réseaux sociaux. Tout le monde, dans votre entourage, partage des photos où vous apparaissez, sans même

parfois avoir demandé au préalable votre autorisation. Qui n'a pas déjà été confronté à cette expérience, plus ou moins regrettable, suivant que vous portez attention ou non à ne pas être trop facilement identifiable sur Internet ? Même si l'espion fait bien attention aux photos sur lesquelles il apparaîtrait (normalement, il doit veiller à ce qu'il n'y en ait aucune), il n'est nullement à l'abri d'un dérapage à cause d'un ami ou d'un membre de sa famille qui publierait une photo sur les réseaux sociaux sans réaliser les risques qu'il lui ferait courir (sans doute, d'ailleurs, en ignorant que cet ami ou ce cousin, ancien militaire ou fonctionnaire du ministère de la Défense, est en réalité membre d'un service de renseignement).

Lorsque l'erreur est commise, il est souvent très difficile de revenir en arrière, si la photo incriminée a déjà été partagée par les contacts de l'impétrant, sur d'autres réseaux sociaux. Les moteurs de recherche savent aller piocher l'information sur les sites spécialisés qui enregistrent automatiquement, archivent et classent les millions de données publiées chaque jour sur Internet. Si vous êtes apparu un jour sur les réseaux partagés, il sera toujours possible d'en retrouver la trace, si quelqu'un vous cherche et qu'il est prêt à mettre les moyens pour vous retrouver. Même si vous vous êtes efforcé à tout effacer par la suite.

Comment se justifier auprès des interrogateurs du contre-espionnage local, forcément peu commodes, lorsque ces derniers présentent à l'espion sous couverture deux photos différentes de lui ? Sur les deux photos, prises à quelques mois ou années d'écart, il est désigné par deux noms différents : son nom d'état civil, sur l'une, et celui de sa légende, sur l'autre. Encore grillé !

Je me souviens ainsi d'une photo de grande qualité que la DGSE avait récupérée sur le compte Facebook d'un des cadres d'Al-Qaïda qui vivait clandestinement dans une capitale du Moyen-Orient. Il apparaissait au grand jour en prenant fièrement la pose à côté d'une moto de grosse cylindrée. Sans doute ne savait-il pas que le service était parvenu à

identifier son nom véritable, qu'il cachait normalement derrière son pseudonyme d'Abou X. Lorsqu'un service de renseignement obtient une photographie récente d'un terroriste, il a déjà fait la moitié du travail.

Si ce n'est pas à cause d'une photo, un espion peut être compromis par une simple application pour smartphones, comme cela est arrivé à plusieurs utilisateurs membres de services de renseignement américains, britanniques ou français. Ces agents secrets imprudents utilisaient l'application Strava qui a la particularité de partager ses données utilisateurs en reprenant sur une carte du monde, disponible en ligne, l'ensemble des chemins empruntés par leurs abonnés pour leur footing. Les tracés cartographiques précis au mètre près ainsi disponibles par tous (il suffit de se créer un compte Strava pour pouvoir les consulter) permettaient de localiser les zones de déploiement secrètes perdues dans les régions désertiques irakiennes ou syriennes. Seuls les militaires en opération étaient susceptibles de faire leur jogging quotidien autour de leur base[1].

Et si ce n'est pas votre téléphone qui vous trahit, ou votre montre connectée, ce sera le GPS de votre voiture ou l'ensemble des capteurs intégrés qui relèvent scrupuleusement et en temps réel les tours-minute, la température ou le nombre de mises en route du moteur ! Avec toutes ces données, il est possible de dire avec précision que la voiture a démarré à telle heure ou qu'elle a roulé à telle vitesse.

C'est d'ailleurs grâce au *tracker* de sa voiture de fonction, système de géolocalisation souvent installé sur les véhicules professionnels pour éviter les vols ou anticiper les opérations d'entretien, que Jonathann Daval a pu être accusé du meurtre de sa femme Alexia. Ce fait divers a défrayé la chronique, l'homme se présentant en gendre idéal face aux caméras de télévision, aux côtés des parents de la victime. Le visage en larmes, visiblement terrassé par la mort de son épouse, il réclamait que le coupable soit rapidement arrêté. C'est quelques mois plus tard, en relevant les données enregistrées sur le véhicule utilisé par l'assassin, que les

enquêteurs se sont aperçus que Jonathann Daval avait quitté le domicile familial à son bord, à 1 h 30 du matin, le 28 octobre 2017. Il est ainsi allé cacher le corps de sa femme dans un bois, pendant la nuit, juste avant de se présenter à la gendarmerie pour signaler sa disparition et jouer le personnage du mari inquiet de ne pas la voir rentrer.

Trouver la parade contre le tout numérique

L'espion qui se cache, comme l'assassin qui cherche à maquiller son crime, peut à tout moment être trahi par la technique, tellement omniprésente que l'on ne sait plus vraiment jusqu'où elle se niche.

Pourtant, à l'évidence, les missions clandestines perdurent et les espions peuvent encore monter des légendes qui résistent aux investigations. L'enregistrement systématique de données numériques dans notre quotidien, la présence envahissante des réseaux sociaux ne sont que des données nouvelles à intégrer lors du montage de la couverture. Il existe toujours des moyens de contourner les problèmes rencontrés si l'on fait preuve d'imagination.

Lorsque j'étais moi-même clandestin, au début des années 2000, ne pas être inscrit sur Facebook ou sur tout autre site n'était pas forcément incongru. L'usage des réseaux sociaux n'était pas aussi systématique qu'il ne l'est aujourd'hui. De nos jours, quelqu'un qui n'apparaît nulle part à l'issue d'une rapide recherche Internet peut apparaître suspect aux yeux d'un service de contre-espionnage qui cherche à lever le doute sur une personne donnée. Qu'à cela ne tienne : il suffit de se créer suffisamment en amont un compte Facebook ou LinkedIn associé à la fausse identité. Plus le profil créé comptera d'amis réels avec lequel existent quelques échanges numériques, plus il sera rassurant et convaincant. D'où la nécessité de faire vivre sa légende bien avant sa projection en mission car un profil Facebook

créé à la hâte une semaine avant son départ ne fera qu'accentuer la suspicion.

Et s'agissant des passeports biométriques, existe-t-il une parade ? Évidemment. Les services de renseignement du monde se sont penchés sur la question depuis longtemps, anticipant la difficulté. Il suffit, par exemple, de répertorier les aéroports qui ne sont pas encore équipés de lecteurs de données biométriques reliés à des bases de données des voyageurs. Il faut ensuite simplement privilégier ces aéroports dont les contrôles sont les plus faibles pour entrer sur le territoire ciblé.

D'autres options sont envisageables, comme le piratage de données biométriques, qui permettent, en théorie, de voler l'identité d'un tiers qui ne voyage jamais, par exemple. Les faux documents d'identité peuvent être aussi dissimulés, lors du passage de frontière, par un autre agent qui voyagera quant à lui sous sa véritable identité. La mission de ce dernier consistera alors à remettre son faux passeport au clandestin qui sera entré sur le territoire par un autre moyen. Enfin muni du faux passeport correspondant à son identité fictive, le clandestin pourra dès lors se déplacer sans encombre et présenter ses papiers à la demande, pour réserver sa chambre d'hôtel, par exemple, ou louer un véhicule.

Il ne faut pas croire que notre société moderne, malgré ses satellites et l'omniprésence des réseaux qui semblent dominer nos vies, a totalement occulté la part de secret qui nous entoure. Il est encore possible de dissimuler ses véritables intentions et d'avancer caché. La force de l'être humain est de toujours s'adapter à son environnement. L'espion ne fait pas exception.

1. Affaire révélée en France par *Le Canard enchaîné*, dans son édition du 21 février 2018.

Le travail sous couverture est-il toujours d'actualité ?

Ce mode d'action très particulier, dont la mise en œuvre requiert du temps (l'élaboration d'un montage se compte en années), ainsi qu'une acceptation d'un risque accru pour l'agent infiltré sous couverture, non protégé par un passeport diplomatique, n'a-t-il tout simplement pas perdu de sa pertinence aujourd'hui ? Si les espions sous légende ont rendu d'éminents services dans le cadre de la guerre froide ou d'un conflit mondial qui s'est étiré sur cinq années de guerre totale, sont-ils toujours adaptés à l'évolution de la menace actuelle : le terrorisme, le cyber-espionnage, par exemple, ou encore la montée en puissance d'une Chine que l'Union européenne considère de plus en plus comme un « rival systémique » ?

J'en suis personnellement convaincu. Si la DGSE comme les principaux services de renseignement occidentaux hésitent – et c'est heureux – à envoyer des fonctionnaires infiltrer directement sous couverture un groupe terroriste de l'intérieur, comme l'État islamique, certains d'entre eux se sont néanmoins rapprochés des zones où se fait le djihad. Des missions sous légende ont ainsi été montées dans plusieurs pays du Moyen-Orient, offrant aux décideurs nationaux une vision plus fine, directe et sans filtre, de la situation et des forces en présence. Il m'est évidemment interdit ici de détailler plus avant ces opérations qui sont couvertes par le secret-défense.

De même, s'agissant de dossiers comme le cyber-espionnage ou la Chine, l'infiltration au long cours de fonctionnaires parfaitement formés

serait de nature à produire des résultats uniques. Encore faut-il trouver les bons profils d'agents, en l'occurrence un expert des questions cyber de haut vol ou un Franco-Chinois parfaitement bilingue. Il importerait ensuite de créer, au profit de ces perles rares, un parcours acceptable aux yeux de la partie adverse, en gommant les années de formation interne au sein des services de renseignement. En théorie, une telle méthode, aussi ambitieuse et audacieuse soit-elle, me semble parfaitement envisageable. « La passion du risque, disait le général de Gaulle, est l'essence de la stratégie » : autrement dit, il faut accepter de grands dangers, si l'on veut obtenir de grands succès.

DEUXIÈME PARTIE :

AVANT L'INFILTRATION

La formation à la clandestinité

Personne ne peut s'improviser clandestin sans une préparation préalable. Celle-ci doit être longue et complète : à la DGSE, de nos jours, les officiers traitants classiques suivent une formation qui dure en principe près de six mois. Les agents du service clandestin, en plus de cette formation initiale commune, se soumettent également à un stage supplémentaire propre à la clandestinité, d'une durée de plusieurs mois.

C'est avec la professionnalisation progressive des services de renseignement qu'un modèle d'apprentissage spécifique à la clandestinité a été formalisé dans un cursus rationnel établi avec soin. Le rôle de la Seconde Guerre mondiale a été déterminant en la matière, nous l'avons vu. Les besoins en renseignement rendus nécessaires par la guerre totale ont ainsi engendré le besoin de former des agents de terrain avant qu'ils ne soient infiltrés en territoire occupé. Sous l'impulsion du SOE britannique[1], un cursus spécifique et professionnel s'est progressivement mis en place. Ce mouvement a été global et rapide mais il est à noter qu'au début de la guerre, en 1940, il n'existe encore rien de tel.

Rémy, avant de partir en France pour sa première mission d'infiltration, est ainsi formé à la va-vite et sera simplement initié au chiffrement de messages. Aux alentours du 10 août 1940, il est mis en contact avec deux officiers britanniques : « un major anglais, au crâne parfaitement lisse et rose et à la moustache blanche irréprochablement taillée[2] », se souvient

Rémy dans ses mémoires, accompagné d'un officier écossais qui se présente comme un expert dans l'art du chiffre. S'ensuit un après-midi d'instruction avec un exercice pratique de chiffrage-déchiffrage auquel Rémy ne comprend rien, et pour cause. En refaisant tranquillement l'exercice après le départ de l'expert, une fois au calme dans sa chambre, il s'aperçoit que l'officier expert s'est lui-même trompé et que sa correction comporte des erreurs… Mais Rémy a compris le principe. Il espère simplement que l'officier écossais ne sera pas la personne chargée de déchiffrer les messages qu'il enverra depuis la France.

À partir de 1942, la formation à destination des agents infiltrés dans les territoires occupés par l'Allemagne nazie n'a plus rien à voir avec ces débuts balbutiants. Toute une expérience a été visiblement acquise : la formation débute par une phase d'entraînement physique préliminaire de deux à quatre semaines dans des centres du sud de l'Angleterre, puis se poursuit par des tests de sélection des candidats. Les agents retenus embrayent avec un entraînement militaire (combat au corps à corps, cartographie, escalade, survie, utilisation du morse, tir aux armes légères, etc.) et un stage parachutiste où ils effectuent quatre à cinq sauts, dont un de nuit. Un stage spécifique à la clandestinité et au chiffre leur est enfin dispensé à Beaulieu, village du comté du Hampshire, pendant deux semaines supplémentaires, séquence qui se termine par un exercice de synthèse de quatre jours, de renseignement et de sabotage.

En parallèle à cette formation commune à tous les agents, il existe également des cours de spécialisation à destination des radios ou des membres des équipes de sabotage où les agents apprennent à obtenir le meilleur résultat avec la quantité d'explosif la plus faible possible.

Jeanne Bohec, l'une des rares agents féminins du BCRA à être parachutée en France sous fausse identité, va suivre cette longue formation aux missions clandestines *in extenso*, y compris le module propre au sabotage.

Elle est alors une jeune Bretonne de 21 ans, fille de marin. Jeanne est petite et potelée, souvent gentiment moquée par ses camarades, mais ses yeux vifs attestent d'une force de caractère peu commune. Après des études en mathématiques, elle a obtenu un premier emploi d'aide-chimiste à la poudrerie de Brest, en mars 1940. Quand elle se décide à rejoindre Londres, sa formation en chimie intéresse le BCRA qui la recrute pour former les futurs saboteurs parachutés en France. À force de persuasion et sans jamais baisser les bras, elle finit par convaincre ses chefs de l'envoyer elle-même en France pour former les résistants, directement sur place, aux techniques de sabotage, en prélude au débarquement allié. Le service de renseignement de la France libre répugne à envoyer des femmes en mission, alors que le SOE britannique a depuis longtemps franchi le pas, constatant que les femmes passaient souvent plus facilement inaperçues que leurs camarades masculins.

Si certaines de ses collègues seront aussi envoyées en France occupée comme agents de liaison, Jeanne Bohec est la seule femme du BCRA à avoir mené des opérations de guerre clandestines.

Dans son livre, *La Plastiqueuse à bicyclette*, qui retrace ses souvenirs de guerre, la Bretonne détaille le contenu de ce stage à la clandestinité effectué à Beaulieu par tous les agents du SOE et du BCRA amenés à conduire des opérations en territoire occupé. Les candidats à l'action clandestine sont bien considérés et traités avec tous les égards : « Le soir, nous avions à notre disposition une grande salle avec table, fauteuils, piano, et [un soldat en uniforme] nous apportait des rafraîchissements si nous le désirions[3]. » Les stagiaires sont alors initiés à la vie en France occupée, avec son système de cartes de rationnement qui doivent être présentées dans tous les commerces. On leur apprend également à fabriquer de fausses cartes et de faux cachets ou comment décacheter une enveloppe puis la recoller sans laisser de trace.

Jeanne découvre les méthodes pour passer inaperçue et l'utilisation des fameux « prétextes de présence ». Un prétexte de présence est une petite histoire préparée à l'avance qui permet à l'agent d'avoir quelque chose à répondre pour expliquer sa présence sur un lieu en particulier, en général sensible. Ces prétextes de présence constituent l'une des bases du travail du clandestin et un réflexe qui doit devenir comme une deuxième nature pour celui qui se livre à des activités illégales.

Les agents de la DGSE sont encore aujourd'hui régulièrement sensibilisés à l'importance de ces prétextes qui doivent être imaginés en amont de toute action clandestine. Sans excuse à présenter du tac au tac au gardien ou au policier qui s'interroge sur les raisons de la présence de l'espion, ce dernier, en balbutiant une réponse qui n'aurait pas été pensée en avance, devient immédiatement suspect.

Jeanne Bohec est également formée à l'art de la filature : comment reconnaître si l'on est suivi, puis comment réaliser une « rupture » pour fausser compagnie à la surveillance. Il suffit de jaillir, par exemple, de sa rame de métro, lorsque les portes se ferment, en feignant de s'être trompé de station. La solution est classique et régulièrement utilisée encore aujourd'hui, bien qu'un peu « marquante »[4], (il s'agit alors de bien jouer la comédie pour apparaître comme un distrait qui n'a pas fait attention, plutôt qu'à un individu qui a quelque chose à se reprocher).

Pour parfaire la formation, les instructeurs de la future opérationnelle organisent en outre un exercice dont le but est de résister à un interrogatoire en déroulant une légende de circonstance. Les stagiaires sont à cette occasion regroupés deux par deux et doivent imaginer ensemble un scénario qui devra rester cohérent lorsqu'ils seront interrogés à tour de rôle. Ils ont toute la nuit pour bien se préparer. Gare à ceux dont les réponses ne concordent pas.

Jeanne est alors en binôme avec un certain Marcel. Ils conviennent qu'ils diront à leurs interrogateurs qu'ils ont passé leur soirée chez des

amis. Jeanne pose elle-même des questions à son camarade, en mémorisant ses réponses : « Combien étaient nos amis ? Comment étaient-ils habillés ? Comment était leur appartement ? Qu'est-ce que nous avons fait pendant la soirée ?, etc. » Et comme il est impossible de penser à tout, ils décident de répondre, dans le cas où ils tombent sur une question qu'ils n'ont pas anticipée, qu'ils ont oublié. Grâce à cette astuce, ils réussissent l'exercice alors que le binôme passé devant eux se fait rapidement confondre pour avoir donné des réponses contradictoires.

Enfin, lors des longues séances consacrées au chiffrement des messages et aux différents modes de communication, le concept de signal de « travail sous contrainte » est précisément expliqué : parfois, un agent clandestin déployé sur le terrain, en opération, peut être arrêté par l'ennemi. Ce dernier peut forcer l'espion démasqué à communiquer avec sa centrale et lui faire envoyer de faux messages destinés à piéger le service de renseignement adverse. Pour éviter de se faire ainsi manipuler, l'agent apprend un signal sous contrainte, connu de lui seul et de sa centrale. Il l'intégrera à son message, en toute discrétion, pour que le destinataire du code comprenne que son agent n'a pas agi de sa propre initiative, qu'il a été arrêté et placé sous le contrôle de l'ennemi. Il suffit de signer son message, par exemple, par deux initiales dont les lettres sont anormalement interverties pour lancer l'alerte. J'ai été moi-même doté d'un code me permettant de signaler un travail sous contrainte à chacune de mes missions clandestines.

Depuis la Seconde Guerre mondiale, les techniques et les règles de sécurité du clandestin sont, pour un grand nombre d'entre elles, immuables. Celles-ci sont également communes, quel que soit le service de renseignement considéré, qu'il soit britannique, français, russe ou américain.

L’importance de la pratique

L’apprentissage des techniques clandestines suit deux logiques complémentaires, aujourd’hui encore : l’une théorique et l’autre pratique. Il s’agit d’une part de maîtriser les techniques et les procédures indispensables : les codes, les chiffres, les transmissions, les consignes pour organiser des rendez-vous clandestins, etc. Et d’autre part, l’instruction vise à consolider les ressources propres de l’espion, en développant ses automatismes psychiques, en renforçant son tempérament face à l’adversité et sa capacité d’adaptation.

Dès lors, tous les services de renseignement s’efforcent d’introduire dans leur cursus de formation à la clandestinité un maximum d’étude de cas pratiques, où les expériences véritables des anciens sont décortiquées, en revenant sur les opérations passées, les succès comme les échecs. De même, les stagiaires sont le plus souvent possible confrontés à des exercices « grandeur nature », dans des conditions qui se rapprochent de la réalité – d’où ces manœuvres popularisées dans le cinéma d’espionnage où l’apprenti espion doit apparaître à la fenêtre d’un immeuble qui lui aura été désignée par son instructeur. Charge à lui d’inventer une histoire suffisamment crédible pour qu’on lui ouvre la porte et que le propriétaire des lieux l’invite à inspecter son balcon. Ces exercices de mise en situation sont nombreux et variés. Le but à atteindre, à chaque fois, est rapidement présenté au stagiaire avant qu’il ne rentre en scène : « Discute avec cette personne seule à sa table et récupère son numéro de téléphone », « Détourne l’attention des personnes qui se trouvent dans ce magasin », « Convaincs le gardien de te laisser entrer dans l’établissement », etc.

En clandestinité, la force de l’expérience constitue la meilleure des écoles. Il faut apprendre par soi-même, en conditions quasi réelles, avant d’être en mesure d’agir d’une manière naturelle, une fois plongé au cœur de l’action, face au danger et à la peur d’être découvert. Avec une règle à

observer, en opération, comme lors de sa formation : ne jamais baisser sa garde et maintenir en permanence sa légende apprise pour les besoins de l'exercice. C'est ainsi que l'OSS, ancêtre de la CIA, avait pris l'habitude d'organiser, au cours de la formation de ses agents, une soirée « détente », bien arrosée, entre instructeurs et stagiaires. Mais il s'agissait en réalité d'une nouvelle épreuve où succombaient tous ceux qui, trop candides, avaient cru à la fable et dévoilé leur identité. Ils confiaient alors, à leur interlocuteur chargé de tout noter, des informations vraies sur leur propre vie. L'échec conduisait au renvoi du candidat ou à une explication sévère qui tenait lieu de dernier avertissement sans frais.

Une couverture ne se quitte jamais, pas même pendant son sommeil. S'il existe une seule règle à retenir au cours de sa formation clandestine, c'est bien celle-là.

Les exercices visent également à habituer les stagiaires au risque et à leur donner les moyens de se prémunir contre ses effets. Parce que l'espion va être engagé dans une zone sensible et être confronté à un stress quasi permanent, il faut l'endurcir par un entraînement qui comporte des séquences éprouvantes et brutales, sur le plan physique ou moral. D'où l'utilisation fréquente d'entraînements à l'interrogatoire, où le faux tortionnaire peut hausser le curseur assez loin afin de pousser le stagiaire dans ses derniers retranchements.

Une formation de qualité constitue pour le clandestin une aide assurément appréciable. Mais le caractère forcément artificiel que revêt un cursus formalisé et théorique, malgré la présence d'exercices variés, ne doit pas être perdu de vue. C'est d'ailleurs le constat que dresse cet autre apprenti clandestin de la France libre qui, comme Jeanne Bohec, a suivi le stage de formation dispensé par les Britanniques. Il s'agit de Francis-Louis Closon, déjà précédemment mentionné, qui a effectué plusieurs missions clandestines en France, sous fausse identité, et qui a notamment été au contact de Jean Moulin, en zone occupée. Closon juge que l'enseignement

dispensé en Angleterre, « bien qu'utile, n'en demeurait pas moins un peu formel. [Les futurs clandestins] percev[aient] tous l'immense distance entre la théorie et la pratique prochaine[5] ».

De fait, j'ai la conviction personnelle que la formation du clandestin, quels que soient son contenu et son efficacité véritable, poursuit un autre but, tout aussi essentiel : il s'agit, en grande partie, de rassurer l'agent en lui faisant sentir qu'il est protégé par tout un attirail de procédures et de mesures de sécurité. Plus longtemps l'agent aura été formé, plus il se sentira armé face à l'adversité. Mais le cœur de la mission clandestine est une affaire d'attitude. Devenir un autre, écouter sans devenir trop pressant, mentir avec naturel et flegme, penser en double, compartimenter sa pensée : tout cela ne s'apprend pas, ou très mal, dans les livres ou en écoutant ses instructeurs. Comme l'écrivait Napoléon dans ses mémoires rédigés à Sainte-Hélène, « apprend-on dans la grammaire à composer un chant de l'*Iliade*, une tragédie de Corneille ? »

Une formation, aussi pointue et pratique soit-elle, sera donc toujours imparfaite. Le véritable sauf-conduit de l'espion qui travaille sous fausse identité, c'est le montage de sa légende assorti de la possibilité de vivre cette légende, le plus longtemps possible, afin de se créer de véritables souvenirs avant d'être engagé en opération. Là réside le secret des opérations clandestines qui ont rencontré les plus grands succès.

Mais avant de construire sa légende, l'agent doit intégrer le contexte et les objectifs de la mission qui lui ont été confiés. Cela lui permettra de se bâtir le personnage *ad hoc*, muni de la bonne couverture, avec laquelle il évoluera naturellement dans l'entourage de la cible qui lui a été désignée par ses autorités.

1. Special Operations Executive : ce service a été créé en juillet 1940 afin de mener spécifiquement des opérations clandestines en soutien des mouvements de résistance des pays d'Europe occupés par l'Allemagne nazie. Il sera tout naturellement dissous après la guerre, en juin 1946.

2. Colonel Rémy, *On m'appelait Rémy*, t. I, *De la défaite à l'espérance (18 juin 1940-28 mars 1942)*, Éditions de Crémille, 1970, p. 59.

3. Jeanne Bohec, *La Plastiqueuse à bicyclette*, Éditions du Sextant, 2004, p. 118.

4. Le terme « marquant » est souvent utilisé dans le jargon des services pour désigner une attitude ou une action qui manque singulièrement de discrétion et qui est donc susceptible de confondre l'agent en révélant son activité véritable.

5. Francis-Louis Closon, *Le Temps des passions*, *op. cit.*, p. 51.

Intégrer le contexte et les objectifs de la mission

Si les clandestins adoptent des techniques et des méthodes similaires, quels que soient l'époque ou le pays considéré, la mission, quant à elle, diffère suivant les cas (même s'il s'agit le plus souvent, en substance, de rechercher et obtenir du renseignement). Le contexte d'emploi du clandestin doit être également pris en compte, car il détermine le degré d'urgence et le niveau de prise de risque acceptable par le décideur.

Nos deux espions sous légende de la Seconde Guerre mondiale, Rémy et Jeanne Bohec, évoluent dans le cadre particulier propre à la guerre totale. La mort d'un agent est admise et parfaitement intégrée dans la préparation de la mission. Pour éviter de parler sous la torture, tous les espions du BCRA partent d'ailleurs munis d'une capsule de cyanure qui se présente sous la forme d'« une grosse pastille ronde recouverte de caoutchouc [1] ».

En cas de danger, l'agent peut placer la capsule dans sa bouche et la garder ainsi, calée par la langue contre la joue, pendant une longue durée, si nécessaire. Il est même possible de l'avaler sans danger. Pour libérer le poison et déclencher la mort, il suffit d'y donner un coup de dent et de l'ingurgiter. Le concept d'emploi du clandestin est ici sans commune mesure avec ce que peuvent vivre aujourd'hui les agents du service clandestin de la DGSE. Je peux vous garantir que le service ne m'a jamais proposé de capsule de cyanure avant de m'engager sur un théâtre d'opérations !

Les besoins en renseignement du BCRA : participer à l'effort de guerre

Après la défaite de la France, les Anglais doivent poursuivre la guerre sans disposer d'aucune liaison avec le continent. Or, le besoin en renseignement est énorme, autant qu'il est urgent : en premier lieu, la Grande-Bretagne doit lutter contre le projet de débarquement allemand en Angleterre, puis tâcher de remporter la guerre sur les mers. En 1940, les Alliés perdent 4,4 millions de tonnes de navires coulés contre 1,2 million de tonnes de navires neufs construits. Soixante pour cent de ces pertes sont dues aux sous-marins allemands. À ce rythme, l'Angleterre risque d'être rapidement asphyxiée. Winston Churchill souligne en outre, dans ses mémoires, l'importance de la guerre sur les mers en ces termes : « Tout au long de la guerre, la bataille de l'Atlantique fut le facteur dominant ; nous ne pouvions oublier un seul instant que tout ce qui se passait ailleurs dépendait en dernier ressort de son issue. »

En conséquence, les services de renseignement britanniques demandent au BCRA, commandé par Passy et installé à Londres, de contribuer à cet effort de guerre. Il s'agit de sélectionner au plus vite des Français, pour les former en tant qu'agents secrets, les initier aux techniques de base, avant de les lâcher sur le terrain munis de questionnaires précis préparés par l'Intelligence Service. Passy estime cependant que ce mode d'action ne répond pas à l'urgence de la situation et propose aux Anglais une autre méthode qui s'appuie sur un raisonnement différent.

Selon lui, il est plus pertinent de chercher à s'appuyer sur les patriotes français restés au pays et qui, pour certains, ne demandent qu'à coopérer bénévolement avec la France libre. Quoi de mieux, en effet, pour se renseigner sur les ports, qu'un officier de marine déjà présent sur place ? Qui peut mieux renseigner sur les mouvements de trains allemands qu'un agent de la SNCF toujours en fonction ? Il suffit donc de former quelques

clandestins à la tâche, pour les infiltrer en France occupée avec la mission suivante : cartographier et identifier les agents potentiels qui disposent déjà des accès aux renseignements recherchés puis les organiser en réseaux de renseignement. La proposition de Passy est validée par l'Intelligence Service.

À partir de là, les missions des clandestins du BCRA infiltrés en France vont répondre à ce mode d'action principal proposé par leur chef, quelle que soit la méthode d'infiltration retenue pour rejoindre la France : par les airs (en saut en parachute, ou plus tard, grâce au Lysander, ce petit avion de reconnaissance britannique capable de se poser sur un terrain de fortune et de redécoller sur une distance très courte), par la mer en tâchant de rejoindre les côtes sans être intercepté, ou en passant par les pays limitrophes, comme l'Espagne ou la Suisse.

Rémy, qui est breton d'origine, reçoit tout naturellement la mission suivante : couvrir la façade atlantique des côtes françaises, de Bayonne à Dunkerque.

Il lui faudra pour ce faire trouver des agents au profil le mieux adapté afin de repérer les mouvements des navires de surface et les sous-marins allemands, et renseigner sur les systèmes de défense côtière. À partir de 1941, les Allemands lancent un programme de travaux gigantesques pour édifier le mur de l'Atlantique piloté par l'organisation Todt (organisation paramilitaire chargée de l'exécution des grands travaux de la Wehrmacht, créée par le général Fritz Todt). Ils mettent en chantier des bases sous-marines à Lorient, Saint-Nazaire, La Pallice et Bordeaux. Le domaine côtier est transformé en une zone interdite particulièrement surveillée : les bases deviennent des sanctuaires quasiment inviolables, où d'imposantes structures en béton sont alimentées par des norias de camions qui les approvisionnent en ciment, de jour comme de nuit.

Voilà le terrain de jeu principal défini pour Rémy pour toute la durée de la guerre.

Jeanne Bohec, quant à elle, est parachutée beaucoup plus tard en France, dans la nuit du 29 février 1944, avec la mission suivante : sillonner la campagne bretonne pour y instruire des groupes de saboteurs dans des fermes isolées puis participer aux sabotages. Ceux-ci seront effectués sur tout le réseau ferré afin de ralentir l'envoi de troupes allemandes vers le front de Normandie, à la suite du débarquement allié.

Le renseignement atomique, l'objectif numéro un de Staline

La mission exacte du colonel Rudolf Abel, le clandestin du KGB de la guerre froide, est mal connue puisqu'elle est restée secrète jusqu'au bout et qu'il a toujours refusé de répondre aux questions précises du FBI. Mais les enquêtes des services américains, en s'appuyant en partie sur les quelques documents et ses équipements radio retrouvés en sa possession, ont permis de s'en faire une idée assez claire.

Abel est un chef de réseau. Il est en quelque sorte l'agent de liaison des autres espions soviétiques illégaux insérés dans la société américaine. Lorsque cela est nécessaire, il doit leur apporter les moyens de remplir leur mission en leur remettant argent et matériels divers. Mais il a la responsabilité, lui aussi, de recueillir à son niveau du renseignement ou de réactiver d'anciennes sources, comme nous l'avons vu précédemment. Par-dessus tout, Abel opère dans le contexte du renseignement atomique mis en place par les Soviétiques dès le début des années 1940. Il s'agit très certainement de sa mission principale.

Lorsque, au cours de la conférence de Potsdam, à l'été 1945, le président Truman annonce à Staline que les Américains viennent de lâcher une bombe atomique sur Hiroshima, le responsable soviétique ne marque

aucune surprise. C'est que Moscou n'ignore rien du « projet Manhattan », aussi secret soit-il. Depuis plusieurs années, dans le cadre de ce programme, quelque cent vingt mille Américains, dont des scientifiques de haut niveau et plusieurs prix Nobel travaillent sans relâche à la création d'une arme de forte puissance, s'appuyant sur la fission nucléaire. Parmi les savants qui participent aux recherches, une bonne dizaine d'entre eux sont des communistes convaincus et transmettent de leur propre initiative toutes leurs connaissances aux résidents[2] des services soviétiques. L'URSS est alors vue comme une alliée dans la lutte contre l'ennemi nazi, ce qui facilite grandement le travail des réseaux du Kremlin.

Le 29 août 1949, les Soviétiques font exploser à leur tour leur première bombe atomique, devançant de deux ans les prévisions des experts de la CIA. Or, la bombe soviétique est une copie parfaite de l'américaine. À l'évidence, les réseaux d'espionnage ont parfaitement fonctionné. Le fameux « équilibre de la terreur » entre les deux superpuissances, qui va rythmer les relations internationales des décennies suivantes, succède ainsi au « monopole de la terreur » des Américains, qui n'aura duré que deux années.

Au moment où Abel entre en jeu, en étant clandestinement déployé aux États-Unis, il s'intègre dans le projet du Kremlin de réactiver les réseaux qui ont si bien fonctionné pendant la guerre. La priorité des Soviétiques, sous l'impulsion personnelle de Staline, reste le renseignement scientifique et technologique, et par-dessus tout, la question nucléaire. Car les Américains ont à nouveau pris de l'avance en développant une arme encore plus puissante, la bombe thermonucléaire. Pour les Soviétiques, il faut encore combler le retard.

La menace d’un nouvel anéantissement

L’action de Wolfgang Lotz, notre quatrième espion, s’inscrit quant à elle dans le contexte des guerres israélo-arabes. Dès sa création, l’État d’Israël est confronté à une menace constante face à un cercle de vingt et une nations arabes qui lui sont hostiles. Lotz participe d’ailleurs lui-même à la guerre du Sinaï, en 1956, qui oppose l’Égypte de Nasser à une coalition montée en réaction à la nationalisation du canal de Suez par les Égyptiens, qui regroupe la France, le Royaume-Uni et Israël. Wolfgang Lotz est alors commandant de compagnie au sein d’une brigade d’infanterie israélienne.

Après le conflit, il change d’orientation de carrière et devient officier de renseignement, d’abord au sein de l’Aman, les services de l’armée, puis au sein du Mossad. Il reçoit alors la mission suivante : renseigner sur l’état du dispositif de défense égyptien, et en particulier sur le programme secret de construction de missiles sol-sol auquel participent des ingénieurs allemands dépêchés sur place à la demande de Nasser. Parmi ces exilés allemands se trouve une importante brochette de scientifiques qui ont participé aux travaux de l’Allemagne nazie sur les V1 et V2, ces fusées qui ont causé de terribles dégâts en Angleterre pendant le second conflit mondial. Des renseignements israéliens font en outre état de l’intention du colonel Nasser d’équiper ses fusées avec des ogives contenant des déchets radioactifs. Contrer ce programme devient dès lors l’obsession des Premiers ministres israéliens de l’époque et des responsables des services de renseignement du pays. Il est urgent de pouvoir s’appuyer sur des agents de renseignement profondément implantés au cœur du dispositif égyptien. Lotz disposera, en conséquence, d’une enveloppe financière généreuse pour monter sa mission et la mener à bien, jusqu’au bout.

La guerre contre la drogue

Le moment est venu de présenter le cinquième et dernier espion sous légende dont le parcours m'apparaît pertinent, comme les quatre autres, pour illustrer les spécificités du métier de clandestin. Il s'agit de Robert Mazur. Ce nom est évidemment un pseudonyme. Mazur a relaté son expérience d'infiltration sous couverture dans un livre paru en 2009 aux États-Unis, *The Infiltrator*, qui a fait depuis l'objet d'un film, sorti en 2016.

Pour les besoins de la promotion de son livre, puis du film, certains journalistes ont pu le rencontrer. Il est toujours accompagné d'un garde du corps lors de ses différentes interviews. Mais, lorsqu'il apparaît dans un reportage filmé, son visage est systématiquement flouté et sa voix modifiée. Ceux qui ont eu la chance de le croiser (dont l'attaché de presse qui s'est occupé de mon premier ouvrage, *Profession Espion*) le décrivent ainsi : physique ordinaire et passe-partout, pas très grand. Le physique parfait du *gray man*[3], bien que Mazur se montre volontiers volubile – sans doute est-ce là un trait de caractère qui lui vient de ses origines italiennes.

Lorsqu'il débute son infiltration, il a alors dépassé la trentaine. Il a passé les quatorze premières années de sa carrière d'agent fédéral au sein de l'IRS (Internal Revenue Service), l'organisme chargé de collecter l'impôt aux États-Unis. En 1983, il vient tout juste de rejoindre le service des douanes de Tampa, en Floride. Cet État est alors la proie d'une véritable guerre des gangs qui se déchirent pour le contrôle du trafic de drogue.

Le trafic de drogue à l'échelle des États-Unis connaît une recrudescence exponentielle à cette époque. Entre 1971, l'année où le président Richard Nixon lance officiellement la « guerre contre la drogue », et la fin des années 1980, les exportations de drogue ont plus que triplé. Fraîchement élu, le président républicain Ronald Reagan donne une nouvelle impulsion à la lutte contre la drogue, et en particulier la cocaïne, qui fait des ravages dans la population américaine. Alors qu'il rejoint son nouveau service à

Tampa, Mazur n'est plus un novice en matière d'infiltration sous fausse identité : il a déjà suivi les formations au travail sous couverture au sein de l'IRS puis avec la Customs Under Cover School. Pour le compte de l'IRS, il s'est en effet créé une légende et a réalisé des opérations sur le terrain sous IF. Mais là, les douanes lui proposent un défi d'une tout autre ampleur : infiltrer le puissant cartel de Medellín, alors sous la coupe de Pablo Escobar.

Pour les agents fédéraux américains, qu'ils soient membres du FBI ou des douanes, la seule méthode qui permette d'obtenir l'inculpation des trafiquants de drogue et leurs soutiens est d'apporter la preuve de leur implication en enregistrant leurs confidences. Or, pour qu'une cour de justice américaine accepte ces enregistrements comme des preuves irréfutables, les documents audio doivent avoir été obtenus directement par un agent fédéral. Le travail d'un malfrat équipé de micro ou d'un trafiquant retourné est insuffisant pour obtenir une inculpation : le truand n'est pas digne de confiance, à l'inverse d'un fonctionnaire spécialisé de l'État. Mazur est prévenu : c'est lui qui devra donc porter le micro et faire parler ses cibles.

Pour infiltrer le réseau jusqu'à son sommet, l'idée retenue est de s'attaquer aux finances de l'organisation, au système de blanchiment d'argent. Plus les sommes en jeu deviennent considérables, plus les gros bonnets s'impliquent personnellement. C'est le calcul des douanes et la mission que reçoit Robert Mazur.

1. Jeanne Bohec, *La Plastiqueuse à bicyclette*, *op. cit*., p. 121.

2. Les membres officiels des services soviétiques en poste aux États-Unis.

3. Littéralement « homme gris », la qualité essentielle de l'espion (ou d'une certaine catégorie d'espion : il existe d'autres méthodes tout aussi efficaces !) qui ne doit jamais éveiller les soupçons sur sa personne en apparaissant comme un être terne, sans aucune aspérité.

Le montage de la légende

Lorsque le futur agent infiltré se dote d'une fausse identité, associée à tout un parcours inventé et à un métier qui va coller à la mission donnée, il entre alors dans le cœur de sa préparation clandestine. Les choix qui sont pris à ce moment précis sont déterminants pour la suite. Une mauvaise légende, mal pensée dès le départ, aboutira immanquablement à un échec : soit à une absence de résultat tangible, soit à une détection et une arrestation intempestives. Nos cinq espions n'ont pas commis cette erreur. Pour certains d'entre eux, le montage de leur légende est même notablement exemplaire.

Le but recherché par l'agent, lors de cette phase préparatoire, est de se créer un véritable alter ego, une seconde personnalité dans laquelle il va pouvoir se fondre naturellement. L'espion doit à tout prix éviter la situation absurde, mise en scène des centaines de fois au cinéma, où sa légende lui est présentée toute faite, dans une enveloppe remise discrètement par son autorité et contenant les faux documents d'identité, le nom de couverture, et une biographie que l'agent doit vite apprendre par cœur, dans les moindres détails, avant de jeter le document dans les toilettes de sa chambre d'hôtel. Cette manière de faire est une gageure.

Le processus de création de la légende doit être mené, au contraire, par l'agent lui-même, même s'il peut être guidé par un supérieur ou un pair plus expérimenté, pour le soutenir dans sa démarche. Cette règle apporte la

garantie que l'espion s'approprie intimement sa légende, puisqu'il en aura initié et validé lui-même toutes les étapes.

Pour une efficacité maximale, si les services disposaient pour cela de suffisamment de temps, chaque apprenti clandestin devrait agir comme le personnage de Balzac, Jacques Collin *alias* Vautrin, qui apparaît dans plusieurs romans de *La Comédie humaine*. Vautrin est un ancien bagnard qui a réussi à s'évader. Il cherche à devenir un autre pour ne pas être repris. C'est alors qu'il rencontre un prêtre espagnol, Carlos Herrera. Celui-ci est le bâtard d'un grand seigneur qui se désintéresse de lui. Il n'a plus ni famille ni ami. Personne ne le connaît. Il est la victime idéale pour que lui soit dérobée son identité. Vautrin tue donc Herrera. Il se brûle le dos pour effacer les lettres « T. F. » (travaux forcés) qu'il a tatouées sur le corps. Il se mutile le visage pour modifier ses traits, apprend le latin, puis vit en reclus à Paris pendant plusieurs années pour éviter tout contact avec le monde extérieur. À l'issue de ce long cheminement, Vautrin devient Herrera.

Ce personnage de roman adopte évidemment une posture extrême. Sa méthode est difficilement transposable en l'état et elle n'est bien sûr pas recommandable (il n'est pas rigoureusement nécessaire d'éliminer un tiers pour récupérer son identité…). Même pour des pays comme la Russie ou la Chine qui se montrent moins regardants que les puissances occidentales sur les méthodes autorisées pour leur service de renseignement, il est difficilement concevable d'arriver à une telle extrémité. Mais certaines véritables légendes s'appuient, de la même manière que chez Balzac, sur l'identité d'une personne décédée, qui est ainsi « empruntée » pour l'occasion.

C'est en particulier le cas pour la fausse identité utilisée par le colonel Abel pour entrer sur le territoire américain : il se sert alors d'un passeport au nom d'Andrew Kayotis, un authentique citoyen américain mort en Russie, dont le décès a sans doute été tenu secret aux autorités américaines.

Pour que la légende soit conforme aux exigences de la mission reçue, il faut donc naturellement qu'elle offre une activité qui va permettre à l'agent d'évoluer dans l'environnement ciblé par ses autorités ainsi que dans la zone géographique imposée. Outre le colonel Abel, l'Américain Robert Mazur et l'Israélien Wolfgang Lotz sont ceux qui ont fait preuve du plus grand sérieux dans le montage de leur couverture.

Robert Mazur doit infiltrer les réseaux de la drogue, en se concentrant sur le volet financier de l'organisation qu'il doit infiltrer. Il décide donc de se créer un personnage d'homme d'affaires ayant des intérêts dans une société d'investissement. Son objectif est le suivant : être en mesure, d'une manière crédible, d'apporter aux cartels de la drogue ce qu'ils recherchent activement : un moyen de blanchir l'argent. Les trafiquants de drogue brassent chaque jour des millions de dollars en liquide. Ils n'auront jamais assez de « lessiveuses ». Mais pour gagner du temps, et s'ils ont trouvé une filière efficace et sûre, ils sont prêts à engager des sommes très importantes sur une seule opération.

Dès lors, l'agent des douanes, pour les appâter, va chercher à développer un accès auprès des courtiers de la BCCI (Bank of Credit and Commerce International). Cette banque pakistanaise, basée au Luxembourg et enregistrée aux îles Caïmans, dispose de succursales au Panama, petit pays dont les banques sont à l'abri des contrôles de l'administration américaine. De fait, les trafiquants des cartels sont toujours rassurés lorsqu'ils reçoivent des chèques en provenance de banques du Panama, en échange de leurs dépôts en liquide. Ils savent que les services américains ne pourront pas remonter jusqu'à eux ou bloquer leurs avoirs. La couverture choisie par Mazur va ainsi lui permettre de fournir au cartel de Medellín cette précieuse capacité à déposer de l'argent dans une banque panaméenne. Il décide dès lors de se créer une couverture d'un homme d'affaires à la tête d'une société de conseils en investissements financiers.

Wolfgang Lotz, quant à lui, poursuit sa mission d'infiltration du haut commandement militaire égyptien et du milieu des ingénieurs allemands en poste dans le pays, dans le cadre d'un programme de construction de missiles. Étant lui-même d'origine allemande, le commandant Lotz, officier du Mossad[1], choisit de se créer le personnage d'un riche Allemand, ancien officier de la Wehrmacht pendant le dernier conflit mondial, devenu éleveur de chevaux. Il fait alors le pari – qui va s'avérer payant – qu'il pourra, en intégrant les milieux équestres du Caire et ses clubs prestigieux, nouer des contacts de haut niveau. Ces clubs constituent un milieu fermé, réservé uniquement à leurs membres, parmi lesquels se retrouve naturellement l'élite du pays, en particulier les officiers généraux les plus influents. Un éleveur de chevaux fortuné, allemand de surcroît, qui affichera sans peine son mépris pour Israël, ne pourra que séduire son entourage et se voir ouvrir les portes des réseaux les plus fermés de la capitale égyptienne.

Se choisir un personnage proche de soi-même

Le secret de tous les grands clandestins pour créer leur légende, la recette magique, est de se choisir un personnage dont la personnalité et le parcours tendent à se rapprocher de leur véritable identité. Il est absolument nécessaire de se sentir parfaitement à l'aise en portant les habits de cet autre soi-même. L'Américain Robert Mazur et l'Israélien Wolfgang Lotz, notamment, insistent beaucoup là-dessus.

« Je ne suis pas un bon acteur. Pour que je sois naturel, je devais avoir un alter ego très proche de moi[2] », explique Mazur. Ayant débuté sa carrière au sein de l'IRS puis dans une cellule spécialisée du département du Trésor, il connaît par cœur tous les rouages du système financier international, y compris les plus obscurs. Se faire passer pour un as en investissements

financiers ne lui fait donc pas peur. Il est parfaitement en mesure de jouer ce rôle-là. Robert Mazur est issu d'une famille italo-américaine et il est né à New York. Son futur personnage sera donc un Américain d'origine italienne, né à New York, comme lui. Les souvenirs des lieux et des réunions de famille seront donc les mêmes, ce qui facilite grandement les choses. Ses origines italiennes peuvent en outre expliquer la facilité de son personnage à nouer des liens avec des membres de la mafia. La clé est de toujours rester au plus près de sa propre réalité afin de limiter au maximum le nombre de mensonges à mémoriser. Il est impossible d'adopter intégralement une légende, d'une manière en tout point vraisemblable, si celle-ci ne fait pas intimement partie de soi.

C'est aussi la règle qu'a décidé de suivre Wolfgang Lotz dans le montage de sa légende. Dans sa vraie vie, Lotz est né en Allemagne en 1921. Sa mère était une actrice juive. Son père, allemand non juif, a dirigé un théâtre de Berlin et a été par la suite nommé directeur du théâtre d'État de Hambourg. De ses deux parents, il a ainsi hérité naturellement de quelques facilités pour jouer la comédie. Il sait parfaitement raconter des histoires, déployer une espèce de charme plein d'emphase, de redondance, en se montrant un excellent conteur. Toujours grâce à ses parents, il a développé une certaine habileté à se mouvoir avec aisance dans les meilleures sociétés. Comme ni sa mère ni son père ne sont portés sur la religion, Lotz n'est pas circoncis. Cela renforce naturellement (et intimement) sa couverture de citoyen allemand au-dessus de tout soupçon. Ce détail anatomique a son importance car, nous le verrons, il va lui sauver la vie. Après avoir émigré en Palestine en 1933 avec sa mère, à l'âge de 12 ans, le jeune Wolfgang, alors qu'il suit des études dans une école d'agriculture, à Ben-Shemen, se prend de passion pour les chevaux et devient un cavalier émérite. Dès lors, lorsque l'officier du Mossad décide de se créer le personnage d'un riche éleveur de chevaux allemand, charmant, généreux, doté d'un sens de l'humour toujours en éveil, il est

parfaitement raccord avec ce qu'il est véritablement. Grand, blond et athlétique, Wolfgang est un séducteur-né, souvent désigné dans les articles qui lui sont consacrés, ces dernières années, comme « l'espion au champagne ».

Le personnage de sa légende n'est-il pas censé avoir appartenu à l'armée allemande pendant la guerre, au sein de la 115e division de l'Afrikakorps de Rommel ? Ce n'est pas un problème : pareils états de service lui conviennent parfaitement. Pendant le second conflit mondial, Lotz a en effet servi dans la VIIIe armée britannique en tant que sous-officier. À cette occasion, il a participé aux interrogatoires de prisonniers de guerre allemands de ce corps. Il connaît ainsi une multitude de détails sur cette unité allemande, jusqu'aux noms de ses officiers. Dès lors, il n'a pas besoin de faire un effort de mémoire pour s'inventer un passé d'officier allemand de la Wehrmacht.

Comme il le confie à son ami Cyrille Henkine, Rudolf Abel est aussi certain qu'une bonne légende doit coller au maximum à la véritable vie de l'espion : « L'idéal c'est lorsque la légende reprend la biographie réelle en ne lui donnant qu'un léger coup de pinceau, précise-t-il. Elle n'a pas alors de mal à s'enrichir de détails et de coïncidences. On peut, chemin faisant, se rappeler un épisode qui n'est pas de fiction et qui renforcera la légende. Ce sont les détails qui font la vraisemblance[3]. »

Déterminer son nouveau nom

Construire la vie professionnelle de son alter ego est une chose, choisir son nom en est encore une autre. À partir du moment où le personnage de la légende se voit attribuer un nom et un prénom, il commence véritablement à prendre vie, à la manière de parents qui décident d'un prénom pour leur

enfant avant la naissance de celui-ci. Cette étape est tout sauf anodine. Dès qu'il devient possible de l'appeler par son patronyme, où de le présenter à autrui, ce personnage sur papier devient du même coup bien réel. L'espion peut commencer à chausser les pantoufles de son double et initier un phénomène d'identification.

Dans certains cas l'agent doit s'approprier son identité fausse, lorsque cette IF correspond à une personne existante dont l'identité a été volée, en récupérant son acte de naissance, par exemple. C'est le cas des deux principales identités attribuées au colonel Rudolf Abel : Andrew Kayotis et Emil Goldfus. Il ne les a pas choisies. Mais lorsqu'un service de renseignement ne dispose pas d'un acte de naissance au préalable, et que l'identité du futur double n'est donc pas imposée, le choix du nom est en général laissé à l'espion, dans le cadre du montage de sa légende.

Jeanne Bohec, l'agent du BCRA, choisit son nom de manière à ce qu'il ne soit ni trop banal ni trop étrange. Elle opte pour « Guichard », puis pour le prénom « Geneviève ». Elle détermine en plus un pseudonyme pour ne pas griller inutilement cette identité : « Micheline ». C'est sous ce pseudo qu'elle sera connue par ses chefs et par les résistants en France. Pour son IF, les services spécialisés du BCRA lui préparent une carte d'identité au nom de Geneviève Guichard, ainsi qu'une carte d'alimentation et une carte de textile. Tous ces documents vont aider la jeune clandestine à mieux épouser son nouveau personnage. Rémy, le chef de réseau du BCRA envoyé en France occupée, de son vrai nom Gilbert Renault, a toujours pris des IF éloignées de son patronyme. Il a été ainsi successivement « Gaston Recordier », industriel du Nord dont l'usine a été bombardée par les Anglais, puis « Georges Roulier », Canadien français de passage en France. Rémy change donc de prénom, mais il conserve des initiales identiques entre ses IF et sa véritable identité : « G. R. » Il s'agit là, à mon sens, d'une très bonne solution.

Lorsque l'espion est en mesure de choisir le nom de sa légende, il doit obligatoirement répondre à la question : « Dois-je garder mon vrai prénom ou en prendre un autre ? » La réponse n'est nullement évidente. Mes propres mentors à la DGSE m'ont conseillé, par exemple, de conserver mon prénom d'origine. Le raisonnement est le suivant : nous sommes tous conditionnés depuis notre enfance à répondre à notre prénom. Si, en opération, alors que l'espion a basculé dans son personnage et adopté sa fausse identité, celui-ci est appelé par son vrai prénom (par exemple, par une ancienne connaissance rencontrée par hasard), il pourrait se retourner machinalement. Surtout si l'espion se retrouve en situation de stress. Mieux vaut donc, dans ce cas, que les deux prénoms, le vrai et celui de l'IF, soient identiques.

C'est d'ailleurs le choix qu'a fait Robert Mazur en prenant pour IF « Robert Musella ». Autre avantage pour l'agent des douanes américain : les initiales sont identiques. Cela peut s'avérer être un atout supplémentaire à l'occasion, par exemple, d'une séance de signature où l'espion doit parapher des documents administratifs au cours de sa mission. Il n'existera aucun risque de se tromper par inadvertance.

Pourtant, lorsque j'ai dû définir mon nouveau nom d'emprunt, j'ai fait le choix de ne pas tenir compte de ces conseils. Je n'ai pas retenu le prénom d'« Olivier » et j'en ai adopté un autre. Comme Jeanne Bohec, j'ai préféré une solution qui ne se rapproche en rien de mon nom de famille, ni de mon véritable prénom. Je l'ai fait en connaissance de cause. Pour deux raisons principales.

La première est liée à une volonté de ma part de mieux cloisonner dans mon esprit les deux identités : il y a moi, d'un côté et celui de ma mission opérationnelle, de l'autre. Je veux pouvoir les distinguer toujours, sans confusion. Lorsque j'étais déployé sur le terrain, mes contacts m'appelaient « Pascal »[4], le prénom choisi pour mon IF. Ils m'aidaient, sans le savoir, à

ne pas sortir de mon rôle en me confirmant que la personne qu'ils hélaient ainsi était bien l'autre, et non pas Olivier Mas. Pas de confusion possible.

La seconde raison m'est plus personnelle et repose sur mon expérience. Dans le milieu des années 1990, alors que j'étais officier des forces spéciales en mission en Bosnie, j'ai été infiltré dans un village bosno-serbe sous fausse identité. J'ai dû vivre là-bas, pendant quatre mois, sous l'identité d'un autre militaire, avec pour mission de débusquer les criminels de guerre qui se cachaient au sein de la population et qui s'étaient rendus coupables de massacres contre des habitants bosniaques du village et de ses environs. À l'égard de mes interlocuteurs, j'étais censé m'occuper de la mise en place de projets de développement pour améliorer les conditions de vie locales. Je ne m'intéressais nullement aux criminels de guerre en apparence et je tenais à le faire savoir. En réalité, mes oreilles et mes yeux ne perdaient pas une occasion de noter chaque détail obtenu sur mes cibles, au détour d'une conversation. Les gens sont naturellement bavards et ils aiment faire savoir qu'ils sont au courant des secrets les plus solidement gardés. De nombreux Serbes que j'ai rencontrés alors ont ainsi contribué, à leurs dépens, à identifier des criminels de guerre qui ont ensuite pu être arrêtés pour être jugés par la justice internationale.

Mon IF, à l'occasion de cette mission opérationnelle, reprenait mon prénom, Olivier, avec un nom de famille différent. Le problème est que notre cerveau est naturellement conditionné depuis des dizaines d'années à lâcher, lorsque nous nous présentons, immédiatement après notre prénom, notre nom véritable. Et c'est exactement ce qui m'est arrivé un jour. Dans la villa que j'occupais dans ce village d'irréductibles, j'ai pris un jour mon téléphone et je me suis présenté : « Olivier », puis immédiatement après, par réflexe pavlovien : « Mas ». J'ai alors cru défaillir. Le temps s'est suspendu un instant. Et puis j'ai enchaîné la suite de la conversation sans m'appesantir davantage. Mon interlocuteur n'a pas réagi au bout du fil. Il me connaissait surtout par mon prénom et le son de ma voix. Je suppose

qu'il n'a pas fait attention au nom qui a suivi. J'ai pu poursuivre ma mission sans encombre et ma couverture a donc tenu malgré cet impair regrettable. Mais j'ai été définitivement vacciné par cette solution qui consiste à utiliser son prénom d'origine pour son personnage de légende. Si j'étais instructeur en techniques clandestines, c'est très certainement le conseil que je ferais à mes stagiaires : « changez de prénom ! »

Changer son apparence ?

La nécessité de casser les codes et de brouiller les pistes en cachant ses origines authentiques est une préoccupation constante pour les clandestins : il est primordial de faire attention aux habitudes vestimentaires ou au vocabulaire utilisé au quotidien qui sont susceptibles de trahir un espion sous couverture.

Les membres du « service clandestin » de la DGSE venant d'un parcours militaire font ainsi tout pour gommer les attitudes martiales de leurs anciennes fonctions, aisément reconnaissables. Mes anciens collègues militaires avaient ainsi tous fait pousser leurs cheveux, une barbe ou des favoris pour ne pas ressembler à un officier de carrière. À leur coupe de cheveux, leur pantalon en velours côtelé ou leur veste Barbour, les militaires en civil, lorsqu'ils se croisent dans le métro parisien, se reconnaissent instantanément entre eux. Ils s'adressent alors un regard complice sans avoir besoin d'échanger un mot entre eux. Ils se sont mutuellement reconnus comme faisant partie de la même caste. Mais ceux qui font l'expérience d'arborer une longue moustache tombante, par exemple, constatent que le regard des officiers en civil rencontrés dans la rue va cette fois glisser sur eux. Ils ne sont tout simplement plus reconnus comme membre du club. Ils appartiennent à un autre monde. Le tour est joué. Un simple détail suffit parfois à l'affaire.

Au début de ma formation d'espion, lorsque j'étais suivi dans la rue par des agents qui étaient chargés d'effectuer une filature sur ma personne, ceux-ci avaient relayé, dans leur rapport, la critique suivante me concernant : « bons réflexes, les connaissances nécessaires pour vérifier la présence d'une filature déployée derrière lui sont acquises. Mais attention à l'attitude générale d'Olivier Mas : il se tient droit comme un I, et son allure guindée trahit ses origines d'officier de cavalerie… » Dont acte.

Chez les agents sous légendes du Mossad, il existe ce même soin de casser les codes susceptibles de les faire reconnaître. Ils se moquent ainsi en interne des poncifs du genre qui font qu'un espion israélien se fait reconnaître au premier coup d'œil grâce aux trois « S » : valise Samsonite, agenda Sept-étoile et montre Seiko [5].

Ainsi, Robert Mazur, avant d'entrer en contact avec des membres du cartel de Medellín, doit également à tout prix ne pas ressembler à un policier infiltré. Pour approfondir et crédibiliser sa légende, il va bénéficier d'une aide précieuse en la personne d'un certain Dominic. Ce dernier est un ancien criminel repenti qui, en l'échange d'une remise de peine, aide les services américains à faire tomber des mafieux encore en activité. Lorsque Robert Mazur monte sa légende, Dominic vient tout juste de sortir de prison. Il n'est resté en captivité que quelques années, grâce à sa coopération avec la police. Il accepte encore d'apporter son aide à l'agent des douanes et de soutenir son projet d'infiltrer les cartels colombiens de la drogue. Bénéficier ainsi des conseils d'un véritable ancien malfrat, susceptible d'expliquer les codes du milieu, représente un atout supplémentaire qui n'a rien d'accessoire pour le futur espion sous légende.

Dominic conseille ainsi à Mazur de s'habiller en conséquence pour ses futurs contacts. Si l'agent des douanes, dont les émoluments sont modestes, rencontre des pontes de la drogue avec des costumes bas de gamme, il ne sera pas crédible : « Les costards à 1 000 dollars, ils en achètent tous les jours. Et puis fais gaffe à tes chaussures. Vous allez vous retrouver à

discuter sur des tables basses et tu auras tes chaussures posées nonchalamment sur la table. Le gars en face de toi aura une vue plongeante sur tes semelles : pas de trou ! Et pas de chaussures achetées chez Kmart[6]. » Dominic demande également à son nouveau protégé de faire attention à son *body language* et au vocabulaire qu'il utilise. « J'ai arrêté de travailler avec un mec des *narcs* parce qu'il prenait la pose en sortant de sa voiture : une main sur le haut de la portière, et l'autre sur la hanche… et surtout, ne parle pas comme un flic ! » Dominic prend comme exemple plusieurs expressions typiques utilisées par les policiers américains qui les désignent immanquablement aux yeux des truands comme « reçu cinq sur cinq », ou « contrevenants ». Il recommande à Mazur de se livrer à un petit exercice, lorsqu'il se retrouvera à son bureau, au milieu de ses collègues. Il suffit d'écouter ses camarades parler quelques minutes pour se rendre compte que toute la conversation transpire le langage policier avec ses codes et son vocabulaire propre. Il préconise enfin l'usage de quelques mots d'italien, glissés dans la conversation, afin de bien souligner ses origines : « Tu connais un peu d'italien. Sers-t'en ! »

À partir des recommandations de Dominic, Robert Mazur se fait payer par son administration une série de costumes Carlo Palazzi à Surrey, enseigne de luxe bien connue aux États-Unis, une paire de chaussures Moreschi et des cravates en soie avec pochettes assorties. Il abandonne ses valises Samsonite pour s'acheter un lot de valises Hartmann. Le tout pour une somme comprise entre 5 000 à 10 000 dollars. Pour être crédible suivant le milieu à infiltrer, il est parfois nécessaire d'y mettre le prix.

Le déguisement et la transformation physique des espions sous couverture les aident à franchir le pas du dédoublement de personnalité en quittant l'identité cachée pour adopter celle de la couverture. Il s'agit souvent d'une béquille utile, même lorsqu'elle n'est pas rigoureusement nécessaire. Ainsi, sous l'Occupation, les résistants ou les agents de Londres

se déguisent presque systématiquement. Les uns se font couper et teindre les cheveux, comme Émilienne Moreau[7]. Henri Frenay[8] revêt quant à lui la tenue du parfait barbouze de cinéma, en s'habillant d'un imperméable beige et d'un chapeau marron rabaissé sur les yeux. Il porte également de grosses lunettes d'écaille, en plus d'une légère moustache blonde.

Mieux vaut-il être célibataire ou se choisir un conjoint ?

Lorsque l'espion se construit sa légende, il est une autre question à laquelle il va falloir répondre : « Quels sont ses liens avec sa famille ? En particulier, est-il en couple ou célibataire ? » Il est toujours plus simple d'être célibataire et de n'avoir ni famille ni amis, comme le prêtre Carlos Herrera, le personnage de Balzac dans *Splendeurs et misères des courtisanes*. C'est bien pourquoi Jacques Collin, *alias* Vautrin, choisit Herrera pour l'assassiner et lui voler son identité : personne ne s'inquiétera de sa disparition. C'est un homme fondamentalement seul. Une légende est souvent lourde à monter, autant se simplifier la tâche. « Mes parents sont morts et je suis célibataire », pourra répondre le clandestin en cas d'interrogatoire des services locaux. Cela dispense l'espion paresseux d'avoir à inventer d'autres mensonges. Pourtant, il s'agit là d'une erreur, à mon sens.

Une personne en couple apparaît plus lisse, plus rassurante. L'individu rentre naturellement dans la norme en confessant une vie partagée à deux. J'avais plusieurs collègues qui partaient en mission avec des légendes certes différentes, mais dont le profil était très similaire : ils étaient jeunes, la trentaine, et souvent plutôt athlétiques. Leurs parents n'étaient plus de ce monde et ils n'avaient pas trouvé chaussure à leur pied. Cette uniformité me

gênait. C'est pourquoi j'ai personnellement décidé que mon double serait marié. J'ai simplement remplacé mon alliance en argent où mon prénom véritable était inscrit, à côté de celui de ma douce moitié, avec la date de notre mariage, pour un modèle plus bas de gamme, sans aucune inscription.

Aussi surprenant que cela puisse paraître, travailler « en couple » représente également un avantage souvent déterminant. Robert Mazur et Wolfgang Lotz ont délibérément décidé de mener leurs opérations de renseignement avec un conjoint. Ils ne l'ont pas regretté.

Pour que Robert Musella, le personnage d'homme d'affaires new-yorkais, double de l'agent Robert Mazur, arrive à gagner la confiance des hauts responsables du cartel de Medellín, il lui faut montrer patte blanche. Il ne doit pas apparaître seul. Les trafiquants aiment savoir à qui ils ont affaire et en cas de coup dur, ils apprécient de pouvoir contrôler un nouvel associé en faisant pression sur sa famille. Cette dernière peut servir de monnaie d'échange en étant prise en otage. Il faut donc que Musella ait une fiancée qui l'accompagne à l'occasion d'une partie de ses missions. Les douanes se décident donc à désigner un agent féminin, sous couverture elle aussi, en soutien de Robert Mazur. Ce sera le rôle de Kathy Ertz. Cet officier sous couverture, lorsqu'elle rejoint l'opération Musella, n'a pas encore une solide expérience de la clandestinité à son actif. Elle intègre pourtant l'une des opérations sous couverture les plus ambitieuses de ces dernières décennies. Heureusement, elle se montre remarquablement calme et joue parfaitement la comédie. Le binôme va fonctionner au-delà des espérances.

Outre la possibilité d'offrir une potentielle monnaie d'échange aux Colombiens et à leurs acolytes, le fait de se présenter en couple, de recevoir en couple, permet de convaincre ses contacts du niveau de confiance qui leur est accordé et de l'importance de la relation : « Je vous apprécie et je tiens à vous présenter l'être qui m'est le plus cher au monde. » Comment ne pas être rassuré face à une telle posture ? L'intervention de Kathy, à

différents moments de l'opération, va grandement contribuer à produire des résultats de première main.

Quant à Wolfgang Lotz, celui-ci va se marier juste avant de gagner l'Égypte, avec une jeune Allemande qu'il rencontre lors d'un long trajet en train, dans l'Orient-Express, entre Paris et Stuttgart. La jeune femme, réfugiée de l'Allemagne de l'Est vivant aux États-Unis, s'appelle Waltraud Martha Neuman. C'est une grande blonde aux yeux bleus et à la silhouette avantageuse. Les semaines qui suivent cette rencontre dans le train sont l'occasion d'un coup de foudre apparemment partagé.

Waltraud n'est pas une espionne et ne sait rien du véritable métier de son futur mari. Wolfgang, sans d'ailleurs en référer à ses autorités du Mossad, va tout lui révéler : son appartenance aux services secrets israéliens et sa mission de renseignement en Égypte. Waltraud accepte la situation. Elle est également prête à seconder son mari dans ses opérations de renseignement. Elle se montre même plutôt excitée à l'idée d'être mêlée peu ou prou à une histoire d'espionnage.

Et voilà l'agent du Mossad sous couverture d'un éleveur de chevaux allemand doté de la parfaite épouse pour accréditer sa légende, avant même d'être projeté en Égypte en mission de longue durée. Wolfgang Lotz est convaincu que son mariage va lui faciliter considérablement la tâche. Il s'en explique en ces termes : « Un monsieur flanqué de son épouse légitime, bien installé dans la vie familiale, inspirerait autrement confiance qu'un quadragénaire célibataire, trop libre de ses mouvements pour ne pas éveiller les soupçons dans une ville comme Le Caire. Il me serait bien plus facile de tenir mon rôle de riche bourgeois oisif et mondain, néanmoins fréquentable par les plus honorables familles égyptiennes, si j'étais nanti d'une respectable et authentique madame Lotz pour faire les honneurs de ma table et m'accompagner dans les réceptions[9]. »

Le local de couverture

Pour tout montage d'une légende, il existe un local de couverture. Un personnage inventé de toutes pièces doit pouvoir être doté d'une adresse authentique qui sera contrôlable et vérifiable à loisir. Celle-ci peut être l'habitation personnelle de la légende, ou son bureau professionnel. Son nom d'emprunt y est ostensiblement visible, affiché sur la boîte aux lettres à l'entrée de l'habitation. S'il s'agit d'un local professionnel, le nom de l'entreprise de couverture est également bien mis en évidence. Il ne s'agit pas là de se cacher mais au contraire d'être parfaitement visible, dans le cas où un service de renseignement adverse viendrait à dépêcher l'un de ses agents sur place, afin de vérifier l'alibi du clandestin.

Dans le cas d'un bureau de couverture, un numéro de téléphone est en général attribué, avec un renvoi d'appel qui permet de transmettre la communication vers quelqu'un qui sera chargé de jouer le jeu d'un secrétariat d'entreprise. Ce soutien logistique, financier et humain, d'une opération sous légende est indispensable pour offrir une couverture qui tiendra dans le temps et qui résistera autant que possible aux contrôles. Mais il a un coût. Or, les services de renseignement n'ont pas toujours les ressources nécessaires pour s'offrir la location à l'année d'un appartement en rapport avec les moyens supposés de la légende. Les locaux de couvertures sont ainsi réduits, bien souvent, à une minable chambre de bonne dans les combles d'un immeuble d'habitation. À partir du moment où le gardien dans sa loge peut certifier que l'espion habite bien à cette adresse, qu'il y passe régulièrement et qu'il dispose d'une boîte aux lettres à son nom, un tel local peut faire l'affaire.

Mais dans le cas d'un Robert Mazur, dont le personnage de couverture Robert Musella va se retrouver aux contacts de pontes de la drogue, un local de couverture modeste produirait un effet désastreux. Musella doit transpirer l'aisance financière dans tous les aspects de sa personnalité ainsi

que dans son environnement professionnel et social. Or, son administration n'a prévu que 400 dollars par mois pour la location d'un local. Impossible d'être crédible à ce prix-là. Pas pour une opération aussi ambitieuse. Mais les chefs de Mazur n'en démordent pas : ils ne peuvent aller au-delà de cette somme. Ils proposent l'argument suivant, à servir à ses futurs contacts : « J'ai choisi ce petit local qui ne paye pas de mine en pleine connaissance de cause. Je dois rester discret et indétectable. »

Cet argument est irrecevable pour l'agent des douanes. Il pressent que cela ne fonctionnera pas. Il n'obtiendra jamais les résultats escomptés en ne s'appuyant que sur les moyens comptés du gouvernement. Comment convaincre les gros bonnets du trafic de drogue de lui confier des millions de leurs dollars à investir s'il habite dans un trou à rats proche d'une gare pour rentrer dans l'enveloppe impartie ? De même, comment entrer dans l'intimité de ses cibles, gagner leur confiance pour qu'ils puissent se confier à lui (afin de les enregistrer à leur insu), si lui-même les tient ainsi à distance ? Non, Bob Musella doit pouvoir inviter chez lui, dans une maison respectable, ses prochaines cibles et leur présenter sa fiancée, par exemple.

C'est là que l'apport de Dominic, l'ancien malfrat sur lequel il s'est appuyé pour bâtir les premiers contreforts de sa légende, va se révéler à nouveau d'une aide salutaire. Dominic est sorti de prison après avoir permis l'arrestation d'une douzaine de malfaiteurs grâce à ses différents témoignages. Il a repris une vie à peu près normale. Il vit en tout cas à nouveau chez lui. Il accepte, à la demande de Mazur *alias* Musella, de lui prêter sa maison, à l'occasion, lorsque l'agent a besoin de recevoir. Dominic est disposé à se rendre ponctuellement à l'hôtel avec sa famille pendant une ou deux nuits, autant que de besoin. Et voilà le conseiller en investissement Robert Musella nanti d'une véritable maison de mafieux, avec caméras de surveillance, meubles de prix et aménagement tape-à-l'œil à souhait. La crédibilité de toute l'opération monte en flèche.

L’agent des douanes ne s’arrête pas en si bon chemin. Il a également besoin d’un bureau pour asseoir sa couverture professionnelle. Il s’appuie sur un deuxième contributeur volontaire, un véritable banquier qu’il a aidé lors d’une affaire précédente.

Ce banquier, Eric Wellman, avait témoigné, quelques années auparavant, contre une partie de ses employés qui avaient accepté des fonds en provenance de la drogue, à son insu. L’enquête avait permis de totalement disculper Wellman et celui-ci en est éternellement redevable à Mazur. Directeur de banque, il dispose également d’une petite structure d’investissement à son nom et à celui de sa femme : Financial Consulting. Cette structure n’est pas particulièrement dynamique. Elle est même plutôt en sommeil, mais elle existe déjà depuis plusieurs années et dispose d’un historique d’investissement parfaitement documenté. Il propose d’y associer Robert Musella, qui devient dès lors vice-président de Financial Consulting. Le banquier consent également la location par le gouvernement de l’un de ses bureaux au profit de Mazur *alias* Musella avec une ligne téléphonique reliée au central téléphonique de sa banque. Ses employés ne sont pas tenus au courant de la véritable identité de Robert Musella. Ce dernier apparaît à leurs yeux comme l’un des associés de leur patron. En plus de ce bureau, l’agent sous couverture dispose gratuitement de la salle de conférence, de plusieurs ordinateurs et même, de temps en temps, de la Rolls-Royce personnelle d’Eric Wellman. La couverture de Robert Musella devient solide comme un roc. Cela sera nécessaire pour la suite.

Wolfgang Lotz, pour son infiltration en Égypte, ne rencontre pas les mêmes problèmes que son collègue des douanes américaines. Le Mossad, une fois n’est pas coutume, ne rechigne pas à la dépense pour son opération. Israël sort de la guerre de Suez et d’autres conflits se profilent à l’horizon. Lotz disposera donc de tout l’argent nécessaire pour louer une propriété luxueuse au Caire et acheter des chevaux de prix pour accréditer son activité d’éleveur.

Quant au colonel Rudolf Abel, son local de couverture, le petit studio d'artiste situé à Brooklyn, au dernier étage du 252, Fulton Street, est modeste, comme nous l'avons vu. Loué au prix de 35 dollars par mois, il correspond parfaitement à la couverture discrète de l'officier du KGB : un petit photographe sans histoire.

Dans le cas de Rémy, les moyens financiers de la France libre et du BCRA sont limités. Mais la situation de guerre et le besoin impérieux de résultats rapides imposent que soient consentis des sacrifices suffisants pour louer des locaux de couverture en rapport avec les couvertures utilisées. Gaston Recordier, industriel du Nord, IF de Rémy, se voit ainsi attribuer, pour sa fausse société commerciale, des bureaux dans un appartement loué au 12, rue Dufrenoy, dans le quartier huppé de la Muette, à Paris.

Anticiper les questions financières

Si la mission d'infiltration est amenée à se poursuivre dans le temps, comment payer l'agent d'une manière non traçable et qui ne soit pas marquante ? Il est évidemment essentiel d'éviter toute fiche de paie en provenance du ministère de la Défense. Lorsqu'il s'agit de finances, il n'est pas si simple de maquiller les entrées et les sorties d'argent. S'il est aisé de dissocier deux comptes en banque, l'un correspondant au compte personnel de l'agent, et l'autre au personnage de couverture, comment alimenter ce dernier de façon naturelle et transparente pour ne pas éveiller les soupçons ? La solution la plus simple, et la plus communément utilisée, sont des transferts d'argent liquide. Encore faut-il pouvoir les justifier dans le cadre de la couverture. À d'autres occasions, la structure de couverture peut employer réellement l'agent et lui verser un véritable salaire, avec des fiches de paie dûment référencées. Mais quoi, l'agent va donc finir par être payé deux fois, une première par son administration, sous son vrai nom,

puis une seconde par son employeur de couverture, sous son nom d'emprunt ? Si cela est le cas, l'agent se devra de tenir une comptabilité de mission irréprochable. Toutes les dépenses qui servent à couvrir les frais de mission seront acceptées. En revanche, tout ce qui vient en plus devra être réintégré pour être réinvesti sur d'autres missions.

La comptabilité de mission, avant et pendant la projection, représente une part importante du temps que l'espion doit consacrer à son montage. Il peut être certain qu'il sera contrôlé sur ce point par les services internes spécialisés de son administration pour éviter les éventuels dérapages.

Pour se fabriquer un double convaincant et l'asseoir dans la vraie vie au travers d'une couverture vérifiable, assortie d'un local qui pourra faire l'objet d'un contrôle du contre-espionnage, l'espion et son service doivent prendre tout leur temps. Le processus est forcément complexe et doit faire l'objet, étape après étape, d'une réflexion approfondie afin de prendre les bonnes décisions. Seules les couvertures bien pensées et patiemment construites permettront à l'espion de se sentir bien dans ses nouveaux habits.

1. À noter qu'au début de sa mission, avant de travailler pour le Mossad, Lotz est initialement un officier de renseignement de l'Aman, le service de renseignement de l'armée israélienne.

2. Interview de Robert Mazur publiée dans *Le Journal du dimanche* du 4 septembre 2016, dans le cadre de la promotion du film dont il est le héros, *The Infiltrator*.

3. Cyrille Henkine, *L'Espionnage soviétique. Le cas Rudolf Abel*, Fayard, 1981, p. 182.

4. Le prénom a évidemment été changé.

5. Claire Hoy et Victor Ostrovsky, *Mossad. Un agent des services secrets israéliens parle*, Presses de la Cité, 1992, p. 117.

6. Robert Mazur, *The Infiltrator*, Corgi Books, 2015, p. 29.

7. Résistante membre du réseau la France au Combat, connue dans la Résistance sous le nom d'« Émilienne la Blonde ».

8. Fondateur du mouvement Combat, l'un des plus importants mouvements de la Résistance de la zone sud.

9. Wolfgang Lotz, *Mémoires d'un maître-espion du Mossad. L'espion au champagne*, Nouveau Monde éditions, 2014, p. 40.

L’importance des faux papiers

L’obtention de faux papiers indétectables par le contre-espionnage constitue le sésame ultime qui va permettre à l’espion de débuter enfin sa mission d’infiltration sous couverture. Sans passeport, pas de trajets au-delà des frontières. Parce que les États ont réalisé des progrès considérables afin de rendre leurs documents d’identité infalsifiables, cette étape est souvent techniquement la plus difficile à réaliser.

Les techniques d’une organisation mafieuse

À ce stade, le clandestin est parvenu à se créer un double imaginaire qui n’a d’autre existence réelle que celle du rôle joué par intermittence par l’espion. Ce double a désormais une adresse à son nom. À partir du moment où il est en plus doté d’un document d’identité fabriqué dans les règles de l’art, le service de renseignement est parvenu à créer de A à Z un individu fantôme, une sorte de créature à l’image du monstre de Frankenstein, modelée à partir de rien, grâce au travail patient et à l’imagination de ses équipes. Le panel de techniques ainsi mis en œuvre par un service secret pourrait permettre, en théorie, de réaliser toutes sortes d’infamies, de coups tordus parfaitement illégaux, d’assassinats ciblés ou de blanchiment d’argent. Lorsqu’une organisation parvient ainsi à créer des individus de

papier qui peuvent s'évaporer dans la nature en cessant d'exister du jour au lendemain pour échapper aux poursuites, toutes les options sont en effet ouvertes. Heureusement, un service de renseignement, du moins en démocratie, est contrôlé.

Les fausses identités créées par l'administration secrète sont consignées. Les faux passeports sont gardés dans des armoires fortes et aucun agent n'est habilité à les récupérer en dehors de la mission qui lui a été confiée. Ainsi, dans la série *Le Bureau des légendes*, le personnage de Malotru qui parvient à déjouer la surveillance de son service en utilisant ses faux passeports, appartient bien au domaine de la fiction. Malotru traverse les frontières, en restant sous les radars à l'aide de ses multiples identités forgées au cours de ses années d'activité et des faux papiers qu'il a conservés. Cette situation imaginaire va à l'encontre du principe de précaution qui veut que ces passeports sous IF appartiennent au service et non à l'agent. C'est le service secret qui les détient et qui est responsable devant l'État de leur utilisation.

L'argent dépensé en mission fait de plus l'objet d'un contrôle étroit, comme nous venons de le voir. Ce contrôle interne, en France, est en outre doublé par le suivi régulier d'une commission parlementaire dédiée au contrôle des fonds spéciaux confiés à la DGSE. Les députés et sénateurs concernés viennent ainsi chaque année éplucher les comptes tenus par le service pour alimenter ses opérations clandestines.

Heureusement, l'espion sous légende ne travaille pas pour une organisation criminelle. Il travaille au profit de l'État pour une cause qui lui semble noble : vaincre l'Allemagne nazie et libérer son pays pour nos espions du BCRA ; ne pas perdre pied dans la compétition qui oppose son pays aux États-Unis pour Abel ; protéger Israël de ses voisins qui souhaitent sa disparition pour Lotz ; et remporter une bataille décisive dans la guerre contre la drogue s'agissant de Mazur. Toutes les pratiques illégales mises en œuvre dans le montage d'une légende trouvent leur justification morale

dans la finalité positive de la mission ainsi que dans le contrôle exercé en interne.

Secrets de fabrication

L'agent doit donc être en mesure, avant de débuter véritablement sa mission d'infiltration, de prouver qu'il est sa couverture et de passer les contrôles internationaux sans encombre. Pour cela, les services de renseignement peuvent se retourner vers les services spécialisés de leur État d'origine pour se faire faire un faux passeport parfaitement véritable, un « vrai faux » en quelque sorte. Ainsi, la DGSE, par exemple, peut demander à ce que lui soit créé un document biométrique répondant à tous les critères de sécurité habituels, avec le nom d'emprunt souhaité pour une couverture donnée.

Malgré tout, ce procédé ne garantit pas intégralement la préservation de la couverture de l'agent. L'administration va en effet garder la trace de la demande officielle de la DGSE. Le numéro de passeport de l'intéressé va être référencé dans les bases de données françaises comme étant lié à un document d'identité du ministère de la Défense. Si un État tiers parvient à recruter une source humaine qui dispose d'un accès à ces bases de données, il lui sera possible, en théorie, d'interroger ces bases et de s'apercevoir de la supercherie.

C'est la crainte, en particulier, de Robert Mazur, dans le montage de sa couverture. L'adversaire auquel il va devoir se confronter dispose, dans son cas, de moyens financiers considérables. Les cartels de la drogue sont parvenus à recruter des policiers véreux, des avocats et des employés de banque, à tous les niveaux de l'administration américaine. Lorsque sa propre vie est en jeu, Robert Mazur conseille de ne pas trop faire confiance à un document d'identité qui lui serait fourni par une section spécialisée à

Washington DC. Selon lui, c'est à l'agent lui-même de suivre toutes les étapes de la fabrication de ses faux papiers.

De fait, Robert Mazur a parfaitement raison : des erreurs administratives de base peuvent être commises par des fonctionnaires plongés dans leur routine quotidienne et qui n'ont pas forcément conscience des conséquences désastreuses d'un éventuel travail bâclé. En octobre 2018, par exemple, les services néerlandais détectent une opération d'espionnage russe sur leur sol, dirigée contre l'Organisation pour l'interdiction des armes chimiques (OIAC) basée à La Haye[1]. Quatre agents secrets du GRU, le renseignement militaire russe, sont arrêtés avec tout un matériel permettant de pirater le réseau WiFi de l'organisation internationale. Les quatre opérationnels sont tous détenteurs de passeports diplomatiques. Deux de ces passeports ont des numéros qui se suivent prouvant qu'ils ont été fabriqués au même moment, pour la même opération.

Robert Mazur, lui, n'a pas besoin d'un faux passeport. Il ne va opérer principalement que sur le territoire des États-Unis. Il a interdiction de se rendre lui-même en Colombie. Ce sont les narcotrafiquants qui viendront à lui et non l'inverse. Un document d'identité est néanmoins nécessaire pour ouvrir des comptes en banque à son faux nom de Robert Musella. Grâce à l'un de ses contacts au sein de l'IRS, l'Internal Revenue Service, l'organisme chargé de la collecte de l'impôt, Mazur récupère un numéro de sécurité sociale qui n'a encore jamais été attribué par l'administration et dont les chiffres sont proches du sien (date de naissance identique à quelques jours près, notamment). Muni de ce numéro, il parvient à obtenir un permis de conduire de l'État de Floride. Ce permis lui sert ensuite à ouvrir un compte chèque et un compte épargne au nom de Robert Musella. Au bout d'un an, note l'agent des douanes, « Robert Musella recevait plus d'offres de cartes de crédit que [sa] femme et [lui] réunis[2] ».

Partir de l’acte de naissance

Pour obtenir un passeport authentique qui ne soit pas répertorié dans les bases de données administratives comme appartenant à un organisme du gouvernement, il existe une formule qui peut être parfois utilisée. Il s’agit d’intervenir en amont du processus d’attribution d’un document d’identité, en se concentrant sur l’acte de naissance. L’acte doit être véridique afin que les contrôles sur les bases de données de l’état civil puissent donner un résultat positif. La clé est donc d’obtenir, ou voler, un véritable acte de naissance pour ensuite tromper l’administration, en obtenant un nouveau passeport, après avoir déclaré sa perte. Les services russes de la guerre froide se sont fait une spécialité de ce type de démarche.

Pour pleinement se rendre compte de la rigueur avec laquelle le KGB dote ses agents de véritables faux documents d’identité, l’exemple du lieutenant-colonel Reino Häyhänen est particulièrement éclairant. Häyhänen est l’adjoint du colonel Abel. Il est lui aussi un « illégal » déployé sur le territoire américain à partir de 1952, jusqu’en mai 1957, pour seconder son chef dans la gestion de son réseau. Il est notamment celui qui sera chargé d’assurer l’intérim du commandement lorsque Abel sera rappelé à Moscou pendant six mois.

Häyhänen opère aux États-Unis sous l’identité usurpée d’Eugene Nicolo Mäki. Ce dernier était un citoyen américain né dans l’État de l’Idaho qui, en 1927, était en voyage avec ses parents en Finlande. Le FBI a perdu la trace du vrai Mäki et de sa famille. L’agence américaine ne sait toujours pas, encore aujourd’hui, ce qui leur est arrivé.

Préalablement à son déploiement en mission, Häyhänen est chargé par ses chefs de faire vivre cette nouvelle identité : il est conduit clandestinement en Finlande dans cette optique, en 1949, dans le coffre d’une voiture de diplomates soviétiques. Une fois sur place, charge à lui de récupérer la preuve qu’il a bien vécu en Finlande depuis 1940. Il paye pour

cela le témoignage de deux faux témoins finlandais. Il vit ensuite en Finlande deux ans sous cette identité d'Eugene Mäki, et travaille dans une usine de coffres-forts puis dans un atelier de réparations de carrosseries automobiles. Le 3 juillet 1951, il se présente enfin à l'ambassade américaine d'Helsinki en vue d'obtenir un passeport pour se rendre aux États-Unis en tant que citoyen d'origine. Il dispose pour cela du certificat de naissance et des documents nécessaires pour justifier d'une résidence prolongée à l'étranger. Il reçoit son passeport américain le 28 août 1952 et retourne à Moscou pour sa formation d'espion. Il passe à cette occasion à nouveau la frontière clandestinement dans le coffre d'une voiture afin que son nouveau passeport américain au nom d'Eugene Mäki ne soit pas affublé d'un visa d'entrée en Russie. Le tour est finalement joué. Au bout d'un processus qui aura duré trois ans, voilà le lieutenant-colonel Häyhänen doté d'un véritable passeport fourni par l'administration américaine.

L'identité réelle démarquée

Pour les agents clandestins du Mossad qui doivent s'infiltrer dans les pays arabes, il est évidemment hors de question de partir avec la couverture d'un citoyen israélien. Ils seraient immédiatement refoulés à la frontière quand ils ne seraient pas arrêtés, quel que soit le métier ou le prétexte mis en avant pour expliquer leur déplacement. Le Mossad ne peut donc pas s'appuyer sur la solution de facilité qui consiste à fabriquer de faux papiers israéliens *via* sa propre administration.

Or, comme nous venons de le voir avec la procédure d'obtention à rallonge du passeport d'Häyhänen, la technique garantit un résultat optimal, avec un vrai passeport forgé par le pays de destination, mais elle est terriblement chronophage.

En la personne de Wolfgang Lotz, le Mossad dispose déjà d'un binational qui a conservé sa nationalité allemande, acquise à la naissance grâce à ses deux parents allemands. Les services israéliens ont donc à leur disposition un agent doté d'un document d'identité étranger à son nom, absolument authentique. Ils décident donc de garder le nom véritable de l'agent pour son infiltration sous couverture et de profiter d'un passeport déjà existant. Ce choix est assez unique dans l'histoire du Mossad, ou en tout cas très rare. Les Israéliens répugnent en effet à conduire des opérations clandestines en envoyant leurs agents sous leur véritable identité.

Lotz conserve donc son nom et sa date de naissance, ainsi que tous les éléments de sa vie, jusqu'à la date de 1933, lorsque le jeune Wolfgang émigre en Palestine avec sa mère, à l'âge de 12 ans. En revanche, il faut réinventer totalement les années qui suivent, entre 1933 et 1961, pour gommer la vie en Israël et la transformer en un parcours purement allemand. Le jeune Wolfgang passe donc sa jeunesse à Berlin où il est élève du Mommsen Gymnasium, comme dans la réalité. Mais il y reste jusqu'à l'obtention de ses examens de fin d'études. La guerre arrivant, il rejoint l'Afrikakorps de Rommel, au sein de la 115^{e} division. À la fin des hostilités, il s'exile en Australie où il reste onze ans, faisant fortune comme éleveur de chevaux. Il y devient même propriétaire d'une écurie de course. Puis le mal du pays le ramène en Allemagne. Grâce à un tel scénario, voici Wolfgang Lotz délesté de son passé d'Israélien, officier de Tsahal puis du Mossad, qui plus est.

En transformant son passé afin d'y gommer toutes les dernières expériences qui permettent de le rattacher à son service de renseignement d'origine, tout en conservant son véritable nom, l'espion agit alors en « identité réelle démarquée » (IRD). Il s'agit là du terme utilisé dans les services secrets pour désigner une telle pratique, très courante au demeurant. L'intérêt de ce type de procédé est de gagner du temps, en

s’appuyant sur un passé déjà établi et documenté, en se contentant de n’effacer que les parties sensibles du parcours de l’agent.

1. Les Pays-Bas révèlent les détails d'une opération d'espionnage russe digne de la guerre froide, *Le Monde*, le 4 octobre 2018.

2. Robert Mazur, *The Infiltrator*, *op. cit*., p. 18.

Vivre sa légende

La transformation de l'ancien forçat Vautrin en Carlos Herrera, prêtre de son état, s'opère progressivement dans le temps, dans les romans de Balzac. Vautrin se cache derrière cette nouvelle identité d'Herrera et vit sa vie de prêtre de nombreuses années. L'élément déterminant de cette transformation réussie décrite par l'auteur de *La Comédie humaine* repose sur la durée du phénomène. Pour asseoir un nouveau personnage crédible, il faut du temps. Et accepter d'en consacrer suffisamment alors que les besoins en renseignement sont souvent pressants.

Ce qui compte, afin d'accroître la sécurité du clandestin et de renforcer la solidité de sa couverture, c'est de lui laisser vivre sa légende le plus longtemps possible. Cette période, avant de se jeter dans le grand bain de la véritable mission, permet au clandestin de se créer des souvenirs véritables avec cet autre soi-même et d'endosser pleinement son nouveau rôle.

Les clandestins envoyés en France par le BCRA ne bénéficient bien souvent guère de cette période si bénéfique pour intégrer leur rôle. Faute de temps, ils doivent apprendre à la va-vite une légende qui a été concoctée par d'autres. C'est ainsi le cas de Francis-Louis Closon, pour sa première mission en France. Alors qu'il a vécu les premières années de guerre aux États-Unis, le BCRA lui a créé une légende selon laquelle il est censé avoir combattu en France et vécu la débâcle de 1940. Pour accréditer ce passé de combattant, un faux certificat de démobilisation, avec son nom en IF, a été mêlé à ses papiers. « Les camarades m'ont aidé à bâtir une histoire

présentant quelque vraisemblance, je sens bien que je ne l'ai pas vécue. Le roman péniblement construit me va mal comme un costume emprunté. Pourrai-je, si je suis un jour interrogé, jouer le rôle convenu, vivre ma nouvelle identité [1] ? »

Avant d'être projeté dans les différentes zones de crise où la DGSE avait prévu de m'envoyer, j'ai eu la chance, quant à moi, de bénéficier d'une telle période de transition pour endosser les habits de ma couverture et mon nom d'emprunt. Les temps n'étaient plus à l'urgence du dernier conflit mondial. J'ai ainsi développé des amitiés, ou en tout cas des contacts sociaux, les plus nombreux possible, qui ne me connaissaient que sous les traits de ma légende et mon nom de couverture.

Plus cette phase se prolonge, plus le clandestin sera en mesure de résister à des contrôles de routine effectués par les services locaux. Dix ans d'une vie ne peuvent pas être appris par cœur en s'imprégnant d'une couverture qui aurait été fabriquée par d'autres. Les chasseurs d'espions qui travaillent au sein des services de contre-espionnage sont rompus aux techniques d'interrogatoire pour placer le clandestin face aux incohérences de son récit. Parfois, une légende trop bien apprise est trop belle pour être vraie. L'officier du contre-espionnage expérimenté aura tôt fait de discerner les noms et détails de lieux faciles à retenir, qui sont placés dans le récit comme autant de points de repère pour soutenir les efforts de mémoire. Mais si l'espion peut décrire à son contradicteur des événements qu'il a effectivement vécus, il sera susceptible de traverser cette épreuve sans encombre.

Häyhänen, l'adjoint du colonel Abel, après avoir passé presque trois ans en Finlande sous sa fausse identité, n'aura naturellement aucune difficulté, face à un agent du FBI, à donner tous les détails nécessaires pour prouver la réalité de son long séjour à l'étranger.

Pour mieux asseoir sa couverture et avant de lancer Wolfgang Lotz en Égypte, le Mossad décide de son côté d'installer son agent pendant toute

une année en Allemagne, en 1960. Il s'agit pour l'espion de retremper dans l'atmosphère du pays et faire en sorte qu'il se sente à l'aise dans la peau d'un véritable Allemand pur jus. Pour brouiller les pistes en Allemagne, en prévision de futurs contrôles *in situ* des services égyptiens qui auraient un doute sur sa véritable identité, il change régulièrement de domicile, à Berlin puis à Munich. Il en profite à chaque fois pour s'inscrire dans les cercles hippiques des villes où il réside.

Malgré tous les efforts déployés, Lotz est conscient, avant de s'embarquer pour Le Caire, qu'il existe une toute petite faille dans sa couverture : s'il vient à l'idée du contre-espionnage adverse de fouiller dans l'état civil allemand, il est possible alors de découvrir le pot aux roses. Il n'existe aucune trace, en Allemagne, dans aucun registre, d'un ressortissant du nom de Wolfgang Lotz, né en 1921, à Mannheim, au-delà de l'année 1933.

Lotz devra faire avec et accepter ce petit caillou dans sa chaussure d'espion. À part cet infime détail, sa couverture reste un modèle du genre.

Le contrôle avant départ

L'ennemi juré de Jean Valjean, dans le roman de Victor Hugo *Les Misérables*, le fameux inspecteur Javert, s'infiltre incognito parmi les insurgés de Paris, sur les barricades dressées dans la capitale, en juin 1832. Il suit la trace de l'ancien forçat. Mais il commet une erreur de débutant et il est immédiatement démasqué : il porte sur lui une carte à son nom qui dévoile sa fonction véritable d'inspecteur de police. Au recto, les armes de la France avec la mention « surveillance et vigilance », au verso, son nom, son âge et la signature du préfet de police Gisquet[2].

Pour éviter ce genre de déconvenue forcément fatale, il est une pratique, en clandestinité, qui est devenue un passage obligé, comme une sorte de rituel. Avant de débuter sa mission d'infiltration et de prendre définitivement possession de son personnage de légende, avec les documents d'identités afférents, l'espion est convoqué avec l'ensemble des affaires qu'il va emporter avec lui. Un tiers contrôleur fouille alors tous les bagages du futur missionnaire pour vérifier qu'aucun papier ou objet susceptible de le rattacher à sa véritable identité ne s'est glissé dans le fond d'une valise. Le vérificateur consciencieux recherche par exemple une facture égarée dans une poche, un ticket de métro, une carte de bibliothèque, ou des initiales discordantes cousues sur un mouchoir… Le diable est dans les détails.

Ainsi, Jeanne Bohec, avant de sauter en parachute au-dessus de la France occupée, sous l'identité de Geneviève Guichard, se souvient de ce contrôle méticuleux effectué sur ses affaires : « Tout le monde pense aux étiquettes de tailleurs, mais attention aux lisières des tissus portant souvent des marques de fabrique ! Les chaussures ne devaient pas être neuves, les numéros de pointures anglaises étant différents des françaises […]. Gare aux petits objets personnels. Pas de "souvenirs" de Grande-Bretagne : tickets de métro londoniens, *coins*, cigarettes[3]… »

Tout officier de renseignement envoyé en France occupée est ainsi examiné des pieds à la tête, lui et ses affaires, avec un souci du détail tout britannique : l'agent est habillé par un tailleur français avec du tissu français ; « il échange sa Dunhill contre une Ropp, qu'il culotte avec du tabac gris français ; les chaussures sont de chez Raoul ; les cheveux sont taillés à la française. Deux tickets de métro parisien sont glissés dans les affaires ; on enlève à l'aspirateur les poussières de tabac anglais restées dans les poches[4] ».

Enfin, le contrôleur vérifie que l'agent a bien intégré la bonne posture à adopter une fois en France, par un jeu de questions/réponses : comment

mettre une lettre à la poste, acheter un billet de chemin de fer, utiliser une carte d'alimentation, ou comment saluer les officiers allemands dans la rue… tous ces petits gestes de la vie quotidienne en France occupée que les Français du BCRA, réfugiés en Angleterre depuis plusieurs années, n'ont nullement l'habitude de reproduire.

À noter que cette procédure professionnelle de contrôle avant départ n'est hélas pas toujours observée, y compris récemment par des services qui jouissent habituellement d'une solide réputation. Les quatre agents russes appartenant au GRU, dont l'activité d'espionnage dirigée contre l'OIAC a été détectée par les services néerlandais en octobre 2018, ont accumulé les erreurs, à la manière d'un Javert sur les barricades de Paris. Outre le fait qu'ils aient été détenteurs de passeports diplomatiques dont les numéros se suivent, une facture de taxi a également été retrouvée dans la poche de l'un d'eux. Cette facture concernait un trajet entre l'aéroport de Moscou et une rue adjacente au siège des renseignements militaires russes. Exactement le genre de document compromettant qui aurait terminé dans la poubelle à l'occasion d'une fouille consciencieuse avant mission.

Dans mon cas personnel, je suis passé par ce contrôle avant départ à chacune de mes missions clandestines à l'étranger. Outre la fouille pointilleuse de mes affaires, le jeu de questions/réponses portait sur ma légende afin de vérifier qu'elle était devenue pour moi comme une seconde nature.

Sitôt terminée cette dernière procédure de routine, arrive enfin le moment tant attendu par l'espion. Après avoir construit sa légende brique par brique, puis être passé par cette sorte de sas de sécurité qui lui a permis de se délester de tous les attributs de son ancienne identité, le clandestin se retrouve en route vers l'aéroport. Sans doute regarde-t-il encore une fois son faux passeport pour se rassurer et vérifier qu'y figurent bien le nom et le prénom de sa légende.

Sa mission peut désormais réellement commencer.

1. Francis-Louis Closon, *Le Temps des passions*, *op. cit.*, p. 50.
2. Victor Hugo, *Les Misérables*, IV, XII.
3. Jeanne Bohec, *La Plastiqueuse à bicyclette*, *op. cit*., p. 119.
4. George Langelaan, *Le Masque d'un agent secret. Un nommé Langdon*, Robert Laffont, 1950, p. 81.

TROISIÈME PARTIE :

LA CONDUITE DE L'ACTION CLANDESTINE

Les débuts : entre soulagement et peur de mal faire

Le double patiemment construit pour sa mission d'infiltration et de renseignement a enfin franchi la frontière qui le séparait encore jusqu'ici du réel. À partir du moment où l'espion, dissimulé sous sa couverture, pose le pied sur son futur terrain de jeu, à la suite d'un saut en parachute en zone occupée, ou en débarquant d'un aéroport international, il est assailli par un sentiment ambivalent. D'abord, il y a le soulagement. La situation devient plus simple. Le rôle s'impose à lui-même. Dans les heures et les jours qui vont suivre, toutes les personnes rencontrées vont l'appeler par son nom de couverture et ne reconnaître que ce paravent comme seule et unique identité valable. La confusion qui est née de l'enchevêtrement d'une triple exigence qui consistait à régler les derniers détails professionnels et familiaux en plus de ceux du double est désormais derrière soi. Place à l'action.

J'ai moi-même expérimenté ce sentiment de soulagement, dès le franchissement des contrôles de la police aux frontières, alors que je n'étais pas encore monté dans l'avion et que je me trouvais encore sur le territoire français. Je me sentais alors pleinement investi dans mon nouveau rôle, à l'aise et apaisé dans mes habits de circonstance. Dans mes affaires, dépouillées de tout ce qui pouvait me raccrocher à mon ancienne vie, tout était conforme à mon nouveau moi.

Mais face à l'imminence de l'action, l'espion sous légende peut aussi être paralysé par la peur de mal faire. Par où commencer ? Comment lancer ses premiers filets pour créer les conditions favorables à la collecte du

renseignement ? Les premières missions clandestines sont souvent peu productives, qui plus est lorsque les intéressés ne sont nullement des professionnels et qu'ils ont été formés à la hâte, comme nos espions au cours de la Seconde Guerre mondiale. Il faut du temps avant que le double s'inscrive bien solidement dans le paysage et que l'opération commence à produire des résultats. C'est pourquoi ces missions sous couverture requièrent une infinie patience, de la part de l'espion lui-même, mais aussi de son commandement qui doit se montrer compréhensif, ainsi que des autorités politiques, toujours pressées par les événements. Il ne faut pas tout précipiter et commettre l'erreur de bousculer l'homme ou la femme qui fait ses premiers pas dans l'inconnu en exigeant un rapide retour sur investissement. Comme Rome, les grandes réussites dans le domaine des opérations sous légende ne se sont pas construites en un jour, mais dans le temps.

Les cinq parcours de clandestins que j'ai décidé de retenir s'inscrivent ainsi tous dans la durée (ce qui est certes un peu moins vrai pour le cas de Jeanne Bohec, puisque sa mission débute vers la fin de la guerre, en prélude au débarquement). Le colonel Abel évolue aux États-Unis sous couverture pendant neuf ans, record absolu. Les missions de Robert Mazur et de Wolfgang Lotz s'étalent chacune sur cinq années. Celles de Rémy en France occupée se déroulent de fin 1940 à fin 1943, soit près de trois années.

Ne pas presser l'agent pour qu'il puisse prendre ses marques, étape par étape : c'est ce qu'a très bien fait le Mossad avec Wolfgang Lotz. Lorsque l'espion israélien débarque pour la première fois au Caire sous sa couverture de riche éleveur de chevaux allemand, fin décembre 1960, ses chefs ne lui fixent aucun objectif en matière de renseignement. Un seul but pour lui, lors de cette première phase : « Installez-vous, prenez vos premiers contacts et sentez-vous à l'aise dans votre nouvelle peau. » Rien d'autre. Pendant six longs mois, le commandement accorde une paix royale à son

officier infiltré dans la haute société égyptienne, et ce jusqu'en juin 1961. À cette date, Lotz est convoqué à Paris, suffisamment loin de son théâtre d'opérations pour ne pas être exposé à une quelconque surveillance. Là, il fait la rencontre de son officier contrôleur. Ce dernier lui remet un minuscule émetteur radio, camouflé astucieusement dans le talon creux d'une botte d'équitation ainsi que deux livres dans lesquels figurent les codes et la clé qui lui permettront de chiffrer ses communications. Un certain nombre d'objectifs immédiats lui sont alors confiés, dont des fortifications de l'armée égyptienne à localiser précisément. Enfin, il lui est confirmé que des experts allemands et autrichiens sont attendus d'un moment à l'autre au Caire et qu'il doit rapporter tout ce qu'il pourra à leur sujet. Voilà une parfaite manière d'opérer avec un espion sous légende.

Cette procédure particulière qui octroie à l'agent secret le temps nécessaire pour se familiariser avec sa légende est en général très bien respectée à la DGSE, au grand bonheur des clandestins du service. Le jeu consiste alors, pour le commandement, à avoir une vision suffisamment avisée pour identifier, en avance de phase, les futures zones d'intérêt, qui dans les mois et les années à venir, accapareront toute l'attention de nos responsables politiques. Lorsqu'une crise s'annonce, il faut l'avoir anticipée afin de disposer sur place d'un clandestin installé depuis quelque temps déjà. Il s'agit du cas de figure le plus favorable. Parfois, c'est l'imprévu qui s'impose et le clandestin doit être alors infiltré à marche forcée, avec des risques fatalement accrus.

La prudence est mère de sureté

Concernant le colonel Rudolf Abel, il n'existe ni document ni livre dans lesquels lire les premières impressions du clandestin du KGB lors des mois qui suivent son arrivée sur le territoire américain. Son parcours précis et ses

missions sur place demeurent encore aujourd'hui opaques. Les archives sur « l'espionnage atomique » ne sont en effet pas près d'être ouvertes à la consultation des chercheurs et des historiens. Lors de son procès aux États-Unis, le colonel a choisi de garder le silence tout en cachant jusqu'à son nom véritable. En revanche, au travers du témoignage de son ami Cyrille Henkine, lui-même ancien du KGB, la personnalité prudente de ce dernier apparaît clairement. Abel citait ainsi régulièrement l'aphorisme de l'un des auteurs favoris de son ami, l'écrivain anglais Hector Munro, dit Saki : « Ne sois jamais un pionnier. Le premier chrétien hérite toujours du lion le plus féroce[1]. » Dès lors, il apparaît hautement probable que les premiers pas d'Abel en Amérique furent solidement encadrés par de multiples précautions de sa part. Il a dû prendre son temps, aidé en cela par les milliers de kilomètres qui le séparaient de ses chefs, avant de produire les résultats attendus.

Robert Mazur est fait du même bois que ses collègues clandestins russe et israélien : il est pareillement convaincu qu'il lui est interdit de griller les étapes au risque de menacer sa couverture. Malgré la possibilité d'obtenir des résultats rapides qui lui tendent les bras, l'agent fédéral préfère temporiser. Nous sommes le 28 septembre 1986, à Tampa, en Floride. Robert Mazur obtient un premier rendez-vous sous l'identité de Bob Musella avec un contact qui est susceptible de lui mettre le pied à l'étrier pour accéder de l'intérieur au système de financement des réseaux de drogue. L'individu qu'il doit rencontrer est un certain Gonzalo Mora qui effectue des opérations de blanchiment depuis deux ans pour le compte des cartels colombiens. L'identité de cette première cible lui a été fournie par un informateur colombien des douanes occasionnel, mais réputé fiable. Mora contrôle toute la partie colombienne de son petit narco-business et dispose des relations nécessaires sur place, à Medellín. Mais il lui manque des relais aux États-Unis. Le profil de Robert Musella tombe à pic. Il lui propose donc très rapidement un marché gagnant-gagnant : « Je me charge de récupérer

l'argent liquide des trafiquants de drogue, vous, avec votre groupe, vous le déposez en banque. Cela nous permettra de payer en chèques libellés en dollars, ou *via* un transfert bancaire, les intermédiaires qui me vendent le cash à blanchir. » C'est exactement le type d'opportunité attendue par l'agent des douanes. Pourtant, très intelligemment, Bob fait mine de ne pas trop s'enthousiasmer : « Doucement, précise-t-il à son interlocuteur. Pourquoi ne pas profiter encore une semaine des plaisirs que les États-Unis peuvent vous offrir, ici en Floride, le temps que je vérifie, de mon côté, les tenants et les aboutissants de notre éventuelle coopération ? » Mazur *alias* Musella explique que les affaires sud-américaines que sa famille italienne lui a demandé de développer ne représentent qu'une partie infime du chiffre d'affaires de son groupe. Dès lors, il ne peut se permettre de faire courir un risque inconsidéré au système financier patiemment mis en place par sa famille. Bien joué, Mazur. Une telle prudence, sans précipitation, est l'une des clés de la réussite, à mon sens, d'une opération sous couverture. Se montrer trop pressant, c'est prendre le risque de dévoiler son agenda caché.

Quand une prudence excessive pousse à la paralysie

Certains de mes jeunes collègues clandestins, avant de partir pour leur pays de destination, me confiaient leurs doutes et leur appréhension à l'idée d'avoir à évoluer dans une zone où aucun membre du service n'avait encore jamais mis les pieds. Que faire les tout premiers jours ? Comment ne pas attirer l'attention, en fréquentant des lieux difficiles d'accès et réputés dangereux ? Est-ce que la couverture va tenir ?

Cette inquiétude est légitime et aisément compréhensible. Elle saisit également Jeanne Bohec à l'occasion de ses premiers pas en zone occupée,

quelques jours après avoir sauté en parachute, de nuit, dans un coin reculé de la campagne bretonne. Sa première mission l'amène à gagner Paris par le train. Arrivée à la gare Montparnasse, elle doit prendre contact avec deux résistants, Brigitte et Pat. Ces derniers sont surpris de voir débarquer une femme : les agents de Londres parachutés clandestinement en France étaient en effet presque exclusivement des hommes. « Je craignais que ma tenue *made in England* ne me fasse remarquer, mais Brigitte et Pat m'assurèrent que j'étais très convenable pour Paris et que je passerais inaperçue. En effet, aucun regard curieux ne sembla se porter sur moi. Je n'étais cependant pas très à mon aise[2] », se souvient la clandestine.

Un peu plus tard, la jeune opérationnelle se retrouve seule et doit prendre son repas dans un petit restaurant de la capitale. Pour la première fois depuis le début de sa mission en France, elle doit présenter sa carte d'alimentation fabriquée à Londres, à son nom de couverture, Geneviève Guichard. Son repas avalé, elle tend son faux document au serveur avec appréhension. Mais ce dernier n'a pas l'air de le trouver anormal. Il découpe un petit numéro et lui rend la carte d'alimentation, sans autre forme de procès. Ce simple échange, en apparence anodin, est pourtant de nature à rassurer l'agent sous couverture qui débute sa mission. Il lui apporte la confiance nécessaire à l'égard de ses faux papiers d'identité et le convainc de sa capacité à tromper son monde.

Rémy, enfin, souvent considéré comme l'un des meilleurs agents secrets de la France libre, ne se distingue pourtant pas par son audace à l'occasion de sa première mission de renseignement sous couverture. Au contraire. Il va même faire du surplace pendant près de cinq mois, comme paralysé par l'enjeu et la peur d'être identifié. Pourtant, le BCRA a bien fait les choses et n'a pas trop chargé la barque pour la première mission du clandestin sans expérience. Ce dernier a simplement reçu un petit questionnaire comprenant quatorze points à préciser sur les bassins de Bacalan, à Bordeaux. Malgré la

tâche modeste qui est la sienne, Rémy tergiverse. Il reste trois mois en Espagne, en cherchant à nouer des contacts utiles pour ses futures missions, sans réelle avancée. Puis le 11 novembre 1940, il franchit enfin la frontière en arrivant à Pau en train. Et là, rebelote, Rémy n'ose rien entreprendre. Il retrouve d'anciennes connaissances, mais toutes lui font part de leur attachement au maréchal Pétain et refusent de servir le chef de la France libre. Il n'ose pas non plus se livrer à de parfaits inconnus et leur dévoiler ses besoins en renseignement.

Petit producteur de cinéma, patriote dans l'âme, Rémy n'est en fait qu'un amateur dans le domaine du renseignement. Il se sent seul. Désespérément seul. Alors qu'il est censé commencer à monter un réseau de volontaires agrégé autour de sa personne, il n'a pas encore l'ombre d'une piste. Dans la France de la fin 1940, Rémy évolue il est vrai au milieu de potentiels délateurs et de sympathisants à la cause de Vichy. Comment les reconnaître ? Il craint dès lors de se jeter à l'eau, angoissé à l'idée de se tromper d'interlocuteur et d'être immédiatement dénoncé, puis arrêté dans la foulée. L'agent sous couverture va multiplier les déplacements, pendant deux mois, à Pau, Tarbes, Marseille puis Grenoble, sans aucun résultat. Londres attend en vain un début de réponse à son malheureux petit questionnaire. Puis, un jour, enfin, Rémy finit par se lancer et trouver le déclic. Mais ses débuts furent particulièrement laborieux !

1. Cyrille Henkine, *L'Espionnage soviétique*, *op. cit.*, p. 41.
2. Jeanne Bohec, *La Plastiqueuse à bicyclette*, *op. cit*., p. 142.

Penser en double, sans se perdre

Outre les appréhensions légitimes que le clandestin doit vaincre au début de sa mission, la grande difficulté des opérations sous légende réside dans la nécessité de vivre avec le mensonge permanent en cachant sa véritable identité. Ne doit rester visible que l'alter ego inventé pour les besoins de la cause. Il va donc falloir penser en double, à chaque instant, tout en cloisonnant, sans se tromper, deux réalités intérieures. Et cette contrainte qui jamais ne se relâche est, à la longue, tout bonnement épuisante. Vous pouvez me croire. Si vous pouviez entrer dans la tête d'un clandestin en activité pour y observer tranquillement le flot de ses pensées, comme suspendu au-dessus d'un pont, vous constateriez alors qu'il élabore constamment deux raisonnements distincts. L'un a pour vocation de nourrir la conversation. L'autre, à l'inverse, est destiné à rester secret. Il permet à l'espion d'avoir toujours un temps d'avance, de contrôler sa sécurité et son environnement direct, sans oublier de concevoir la question suivante à poser, ou l'action à entreprendre, de manière à obtenir le résultat escompté.

Robert Mazur, dans son livre-témoignage *The Infiltrator*, rapporte plusieurs exemples de ce mode de fonctionnement en permanence dédoublé, où il décrit ses pensées intérieures, en italique pour mieux éclairer le lecteur.

Parmi les nombreux exemples, il y a ce fameux moment où Mazur, après avoir réussi à convaincre Gonzalo Mora de lui faire confiance, parvient à obtenir plusieurs rendez-vous avec Roberto Alcaino, qui

représente déjà, à lui seul, une cible de grande valeur pour les douanes. L'homme, que l'on surnomme dans le milieu « le Bijoutier », travaille en effet directement avec Pablo Escobar lui-même, ainsi qu'avec Fabio Ochoa, autre star influente du cartel de Medellín. « N'oublie pas, explique Alcaino à Robert Mazur *alias* Robert Musella alors qu'ils envisagent de faire affaire ensemble, ces gens ont placé en moi toute leur confiance. S'il y a des ratés, ils viendront me voir moi. Et moi, je viendrai te voir toi. » Le Bijoutier poursuit dans la même veine : « On aime *avoir* dans ce métier, sûrement pas *se faire avoir*. On ne croit pas aux erreurs. Si je me fais arnaquer, j'aurai beau leur dire que je suis sincèrement désolé, deux jours plus tard, je vais me retrouver à manger les pissenlits par la racine. » « Je ne pouvais montrer aucun sentiment de surprise ou de compassion, explique Mazur. J'ai acquiescé poliment de la tête alors que mes yeux disaient allez, dis-moi quelque chose que je ne sais pas[1]. »

Ces pensées parallèles qui se construisent pour apporter un jugement immédiat sur le dialogue en cours et soupeser le renseignement obtenu, ou l'absence, au contraire, d'information inédite, sont typiques du fonctionnement du clandestin.

En plus de cette nécessité de penser pour deux, le clandestin, jour après jour, est également amené à régulièrement mentir. Non seulement ment-il à ses contacts rencontrés pour les besoins de sa mission, mais est-il aussi souvent contraint de le faire à l'égard de ses proches. Dans les deux cas, ces mensonges à répétition marquent durablement l'espion qui, à la manière du personnage de Dorian Gray inventé par Oscar Wilde, ne laisse rien paraître, du moins en apparence. Mais chaque petite entorse à la morale vient écorcher un peu plus l'âme du clandestin sous couverture, comme s'enlaidissent progressivement les traits de Dorian Gray sur le tableau qu'il cache dans un endroit secret. La toile est le témoin fantasmatique de la déchéance du héros et de sa transformation intérieure. Ce portrait caché, qui devient graduellement ignoble en se chargeant des péchés de son modèle,

chaque clandestin en possède un, aussi petit soit-il. C'est ma conviction. Il ne s'agit évidemment pas d'un tableau dissimulé dans une ancienne salle d'étude, comme chez Oscar Wilde, mais d'une blessure intime et secrète, toujours présente dans un coin de son esprit.

Mentir à ses proches

De nombreux abonnés de ma chaîne YouTube sur le renseignement *Talks with a Spy* m'interrogent régulièrement sur le niveau de secret que l'espion est tenu de maintenir, en particulier à l'égard de sa famille. Le personnage d'espion du film de James Cameron *True Lies*[2] a semble-t-il marqué les esprits à cet égard. Arnold Schwarzenegger y joue le rôle d'un agent de renseignement qui est obligé de mentir tous les jours à sa femme en menant en apparence la vie d'un ennuyeux représentant de commerce en matériels informatiques. Cette situation ubuesque relève avant tout de la comédie et du fantasme de l'espionnage. Nul n'est contraint à de telles extrémités. Le conjoint de l'agent secret est toujours au courant du métier de ce dernier, en dehors d'éventuelles exceptions malsaines qui n'augureraient en rien de la santé mentale du principal intéressé. Cette confidence partagée offre en effet à l'espion sous couverture un socle indispensable auquel se rattacher, un îlot de vérité dans son océan de mensonges et de manipulations.

En revanche, les détails de la vie professionnelle et le contenu des dossiers traités sont tenus de rester rigoureusement secrets. Nécessité ultime, l'identité du double de couverture doit tout spécialement être protégée comme la prunelle de ses yeux, même par rapport à la personne dont l'espion partage la vie. Pour le reste de la famille, les amis ou les proches, le silence s'impose, voire le mensonge, si nécessaire, lorsqu'il

s’agit de protéger sa couverture. Cette posture, simple en théorie est, dans bien des cas, éprouvante pour l’agent.

Gilbert Renault *alias* Rémy, le 18 juin 1940, le jour même du fameux appel du général de Gaulle, qu’il n’entendra d’ailleurs pas, se trouve à Vannes, réfugié avec sa famille. Il refuse l’armistice et annonce à sa femme horrifiée mais résignée qu’il compte gagner l’Angleterre avec son frère cadet, âgé de 20 ans, Claude, afin de poursuivre la lutte. Le soir même, les deux frères embarquent sur un chalutier à vapeur, le *Barbue*, qui accepte de les prendre. Arrivés à Londres, ils cherchent, chacun de leur côté, le moyen de se rendre utiles. En secret, Gilbert prend contact avec le 2e bureau de la France libre en faisant état de sa possibilité de se rendre facilement en Espagne grâce au visa qu’il détient. Dewavrin *alias* Passy lui précise alors la consigne suivante : « À partir de ce moment, vous ne remettez plus jamais les pieds ici. Nul ne doit être au courant de nos rapports. »

Gilbert, pendant plusieurs semaines, prépare sa première mission en France. Son frère Claude s’est engagé dans les unités combattantes de la France libre. À l’occasion d’une permission de vingt-quatre heures, il retrouve son frère aîné qu’il vénère. Gilbert lui apprend alors qu’il a décidé de rentrer en France *via* l’Espagne pour retrouver sa famille… Claude, profondément déçu, a du mal à cacher son mépris. S’il avait suivi son frère aîné jusqu’en Angleterre avec enthousiasme pour aller se battre, c’était bien grâce, en grande partie, à l’admiration qu’il lui portait. Les deux frères se séparent froidement. Claude serre à peine la main de son frère. Gilbert réprime avec difficulté l’envie de le prendre dans ses bras. Il n’a plus qu’à encaisser et se taire. Claude, dans les années qui suivent, va se battre avec les Français libres du général Kœnig sur tous les champs de bataille d’Afrique du Nord, de Bir Hakeim à Tunis. Ce n’est qu’au bout de deux ans qu’il apprendra au détour d’une conversation que son frère est devenu l’un des meilleurs agents du BCRA.

Mentir à ses contacts

Une fois que l'agent sous couverture est déployé sur le terrain sous les traits de son double, il n'y a plus d'alternative possible : le clandestin entre résolument dans un monde de dissimulation et de duplicité. Le mensonge devient permanent. À noter qu'il est parfois tout aussi difficile de cacher la vérité à ses proches qu'à des contacts initialement inconnus mais avec qui l'agent développe ensuite une véritable connivence. Ce rapprochement est d'autant plus fort qu'il s'opère bien souvent dans des conditions difficiles. Le contexte de danger permanent propre aux zones de guerre a tendance à naturellement resserrer les liens des protagonistes, comme les amitiés indéfectibles qui se nouent au combat entre les membres d'une même unité. Une telle affection est d'autant plus fréquente que les espions sous légende sont, dans la grande majorité des cas, des êtres humains intrinsèquement doués pour développer de l'empathie à l'égard des personnes qu'ils rencontrent. Ce sont des femmes et des hommes plus sensibles que la moyenne, des éponges à sentiments, capables de faire naître chez leurs interlocuteurs toute une gamme d'émotions, en particulier la confiance et l'envie de se confier. S'ils n'étaient pas faits de ce bois-là, les espions sous couverture ne seraient pas aussi efficaces. Sans surprise, cette règle se confirme avec nos cinq clandestins. Sans exception.

Dans le monde classique de l'espionnage, au sein d'un service de renseignement, j'ai rencontré deux types d'officiers traitants tout au long de ma carrière. Ces deux familles d'agents traitent leurs sources humaines d'une manière fondamentalement opposée. Il y a ceux qui cherchent à obtenir la confiance de leur cible, en développant une connivence qui est rarement feinte. Comme le dit avec justesse Constantin Melnik, ancien coordinateur des services de renseignement français au début des années 1960, les relations humaines entre une source et son traitant

« n'évoquent en rien le maître et l'esclave et font plus appel à l'amitié qu'à la domination[3] ».

Pour le deuxième type d'officiers traitants, la manipulation doit forcément passer par le contrôle froid et méthodique de l'autre. Le général Yakovlev, cadre de la première direction du KGB dans les années 1950, en charge du renseignement extérieur, conseillait ainsi à son époque de tenir fermement les sources humaines même lorsque celles-ci étaient venues d'elles-mêmes pour proposer leur service par idéologie et qu'il n'était donc pas rigoureusement nécessaire de leur tordre le bras. Et pourtant, pour ce général, il est indispensable de les compromettre d'une manière ou d'une autre, afin de mieux les tenir en main par la suite. Ce général appartient clairement à la deuxième famille des officiers traitants, sortes de serpents à sang froid. La formule donne parfois de bons résultats, par ailleurs. Même si, en apparence, les deux familles d'officiers traitants vont se présenter sous les mêmes atours, ils sont profondément différents. Je pense personnellement que les espions qui travaillent de longues années sous couverture appartiennent forcément au premier groupe, ceux qui s'impliquent émotionnellement dans la relation. Ceux-là développent tous, du coup, ce petit portrait personnel de Dorian Gray, porté secrètement comme une croix et caché dans un coin de leur conscience.

L'ami égyptien

Lors des premières semaines de sa mission au Caire, Wolfgang Lotz va réussir une intégration express dans la haute société égyptienne et le milieu des officiers supérieurs en particulier. Il doit en grande partie cette réussite à l'affection que lui porte un général qui l'accueille dans son cercle amical. Il s'agit du général de la police Youssef Ali Ghorab, président du club de la

Cavalerie de Gezira, situé à proximité de l'hôtel où réside alors l'agent du Mossad. L'officier égyptien est brun de peau, rasé de près et particulièrement chaleureux. Chaque jour, les deux hommes montent à cheval ensemble et ils deviennent rapidement bons amis. Le général Ghorab persuade Lotz d'acheter quelques chevaux et de les mettre en pension au club de la Cavalerie. L'espion ne laisse pas passer une telle occasion pour se rapprocher de l'influent général et de son entourage. Peu à peu, il apparaît aux yeux de tous que cet Allemand amateur de chevaux est le protégé du général et le cercle de ses relations influentes s'accroît dès lors d'une manière accélérée. « Comme je commençais à connaître de plus en plus d'Égyptiens, je me rendais compte qu'il était bien plus intègre que la plupart d'entre eux, explique Lotz en parlant de Ghorab. Et, ma foi, j'aimais bien cet homme. Au fil des mois, j'éprouvais du regret, non seulement de devoir l'utiliser comme je le faisais, mais encore à la pensée des risques qu'entraînaient pour lui nos rapports amicaux[4]. »

Robert Mazur décrit exactement le même type d'embarras en expliquant ce qu'il éprouve à l'égard des cibles qu'il est chargé d'enregistrer à leur insu afin de pouvoir mieux les inculper par la suite : « Au bout d'un moment se crée un genre de syndrome de Stockholm. À force de me rapprocher de mes cibles, même si je sais pertinemment qu'il s'agit de criminels et qu'ils méritent la prison, je me convaincs que je les aime, je me rapproche d'eux pour gagner leur cœur et leur confiance. On ne peut pas mentir sur tout. Pas sur une aussi longue période. Du coup, je les aime aussi, et c'est une souffrance de les trahir. À cause de moi, leur vie et celle de leurs familles vont changer à tout jamais… J'ai trahi leur confiance la plus profonde, ce qui allait totalement à l'encontre de ce que m'avait appris mon grand-père. Comme j'étais émotionnellement impliqué, poursuit Mazur, certains collègues voyaient ça comme une faiblesse. Je pense que c'était la garantie de la réussite. C'est en s'imposant cette douleur véritable,

tellement je me rapprochais de tous ces gens, que je suis arrivé à les convaincre de me faire confiance[5]. »

Les amis américains de Rudolf Abel

L'exemple du colonel Abel nous fournit l'occasion d'évoquer un autre type de fréquentations. Il s'agit des amitiés qui peuvent naître dans le cadre d'une couverture, sans être directement liées aux nécessités propres de la mission. Il ne s'agit pas de récupérer du renseignement, mais de renforcer la crédibilité de la couverture ou de s'offrir simplement des moments de respiration. Là aussi, vie réelle et vie apparente se mélangent et accroissent le trouble de l'agent sous légende.

L'existence entière du colonel lors de son long séjour aux États-Unis, sa vie privée, était régie par les impératifs sévères du contrôle de soi-même et du renoncement. Il avait, en apparence, l'impassibilité et la dureté d'un roc. Mais une telle vie est si désespérément solitaire que l'espion ne peut y trouver un adoucissement qu'en se permettant le luxe dangereux de quelques affinités triées sur le volet (et qui ne sauront évidemment rien de sa vraie vie). Dans le cas de Rudolf Abel, ce sera deux jeunes artistes américains de Brooklyn, Burt Silverman et Dave Levine, avec lesquels il développe une véritable amitié, visiblement sincère de part et d'autre. Les deux amis apprécient cet homme entre deux âges à qui l'expérience permet de porter des jugements pertinents et fins sur tous les sujets graves de la vie : les convictions, les idées, l'art. À l'évidence, sous les traits d'Emil Goldfus, l'agent soviétique est, sans contestation possible, l'un des leurs.

Lorsque Burt Silverman, après l'arrestation d'Abel, comprend que son ami Emil était en fait un colonel des services de sécurité soviétique, c'est la douche froide. « Lorsqu'on le démasqua en tant qu'espion, écrit-il plus tard,

la belle pureté sans mélange de nos relations passées se ternit soudain et nous vîmes naître toute une masse de questions auxquelles nous ne pouvions répondre. […] Je pensais que lorsque Emil était devenu espion, il avait trahi son être le plus profond, détruit les qualités humaines les plus précieuses qu'il portait en lui[6]. » Les amis de Brooklyn sont tout déboussolés : leur ami était-il sincère ou un espion froid et calculateur ?

Ce qui peut sembler incompréhensible pour un non-initié, c'est que, à bien des égards, Emil était véritablement Rudolf. Et son amitié, du coup, parfaitement authentique.

Cyrille Henkine, l'ami russe d'Abel, ancien du KGB réfugié par la suite en Israël, écrit ainsi ces quelques lignes sur un homme qu'il connaît particulièrement bien : « Dans les descriptions de ceux qui le connaissaient aux USA, je reconnais Willy [le prénom véritable de Rudolf Abel] tel que je l'ai toujours connu. Je reconnais ses pensées, ses jugements, ses réactions face aux hommes, aux événements, ses idées sur l'art. À Brooklyn, il était lui-même. On ne pourrait d'ailleurs pas se forcer à jouer le rôle d'Emil Goldfus plusieurs années de suite. C'était précisément pour cette vie – non pour ce rôle, mais pour cette *vie* – qu'il était né[7]. » Intéressante idée qui veut qu'Abel fût plus en accord avec son être véritable sous les traits de sa couverture d'artiste peintre reconverti à la retouche photographique, à New York, plutôt qu'à Moscou, engoncé dans ses habits de fonctionnaire d'un État totalitaire.

Gérer la vie de famille qui continue en parallèle

Ce n'est pas parce que l'espion sous couverture vit vingt-quatre heures sur vingt-quatre l'existence d'un autre que son monde d'avant a cessé d'exister par la même occasion, comme par magie. La vie de famille

continue à suivre son cours et l'agent doit tenter de maintenir une sorte de lien avec elle, même ténu. L'entreprise est cependant ardue car les mesures de sécurité imposent que les deux vies restent scrupuleusement cloisonnées : interdiction absolue de prendre contact par téléphone avec sa douce moitié pour prendre des nouvelles ou par messagerie électronique. L'espion reste sous la surveillance du contre-espionnage local, et il ne peut se permettre un tel faux pas.

Quelles sont les solutions qui s'offrent alors au clandestin coupé des siens ? Les messages doivent transiter par le même canal sécurisé que celui qu'il utilise avec sa centrale pour transmettre les renseignements recueillis. Du coup, les échanges intimes doivent au préalable être reçus par un tiers qui sera chargé de les crypter avant de les envoyer par le canal de communication retenu avec le missionnaire.

J'utilisais ce système lorsque j'évoluais sous légende. Autant dire que les messages que je recevais de ma femme étaient plutôt froids et factuels. Pas de petits noms doux, ni de tendresse excessive et en tout cas aucune trace d'érotisme lorsque l'on sait que l'on sera automatiquement lu par un autre avant que le message ne parvienne à son destinataire final. En bout de ligne, l'espion avide de nouvelles doit se contenter d'apprendre que son fils aîné s'est cassé le poignet en tombant de son skateboard, que sa fille continue ses cours de trombone avec assiduité et que, surtout, tout va bien dans le meilleur des mondes : nul besoin d'inquiéter outre mesure l'espion en mission. D'ailleurs, si le conjoint se laissait aller à exprimer un début de déprime à l'écrit, il est à parier que le contrôleur saurait exercer son droit à la censure pour éviter de démoraliser les troupes.

La tentation Skype ou Telegram

De nos jours, la multiplication des applications numériques qui offrent la possibilité d'engager des discussions vidéo apparemment solidement cryptées représente assurément une tentation forte, pour le clandestin isolé, de parler directement à sa moitié. La hiérarchie doit-elle se montrer aussi inflexible sur ce point sans risquer que son espion finisse par lui désobéir, convaincu qu'il ne prend aucun risque à converser avec son conjoint, s'il s'entoure de précautions supplémentaires ? Tout dépend, à mon sens, du contexte de la mission et contre qui le service de renseignement considéré cherche à se prémunir. Si l'agent infiltré agit sur le territoire d'un État qui dispose de services techniques puissants, dont les capacités à casser les communications chiffrées sont reconnues, il serait avisé de s'en tenir aux règles de sécurité habituelles : aucun échange direct. À la place, la traditionnelle liaison indirecte, protégée par un système de transmission complexe et garanti par le service.

Les lettres microfilmées

Le colonel Rudolf Abel, tout au long des neuf années de sa mission clandestine aux États-Unis, recevait de temps en temps des lettres de sa femme qui avaient été préalablement microfilmées. Lors de son arrestation par le FBI, plusieurs de ces lettres ont d'ailleurs été retrouvées et versées au dossier. Elles furent utiles pour la défense lors du procès de l'espion russe, afin d'offrir une image un peu moins froide à ce colonel mutique, resté silencieux pendant quasiment toute la durée de la procédure.

Voici la dernière et courte lettre reçue par Abel de la part de sa femme Elya, envoyée avant son arrestation, que je choisis de reproduire ici *in extenso* :

Mon chéri,

> Comme je suis contente d'apprendre que tu as finalement reçu une de mes lettres. Je n'en avais pas écrit beaucoup parce que ce n'était pas commode et non pas, tu le sais bien, parce que je ne voulais pas écrire.
>
> Une fois de plus, je te remercie pour le colis. Quel dommage que les jacinthes aient voyagé si longtemps et que deux d'entre elles aient péri en route. J'ai planté le reste et elles ont déjà des racines. Et même de belles feuilles par paires. Je continuerai à t'en parler. Tu sais, c'est comme un peu de ta vie. L'an prochain, elles fleuriront…

Gilbert Renault *alias* Rémy trouvera quant à lui une formule originale pour transmettre à sa femme un message personnalisé, *via* Radio Londres. Il demande à ce que soit lu à la radio un texte destiné à sa femme, comme le sont certains messages familiaux. Alors que Rémy attend de partir pour sa première mission, il reçoit à Londres un coup de fil de Maurice Schumann dont la voix bien connue galvanise les Français chaque soir, à la BBC. Gilbert se présente alors à Schumann qui, visiblement touché par le texte préparé quelques jours auparavant par Gilbert, lui annonce : « Vous lirez vous-même votre texte à la radio dimanche soir. » Rémy, stupéfait et effrayé, lui oppose de multiples objections, toutes balayées par Schumann. Sans rien dire à son chef, responsable du BCRA, Rémy va s'exécuter. Il se présente alors à 21 heures à Radio Londres. Bien placé en face du micro, il se lance ainsi : « Voici déjà plus d'un mois que je t'ai serrée dans mes bras pour la dernière fois… Tu as retenu tes larmes quand je suis parti. C'est l'image de ton sourire qui m'a donné le courage de ne pas revenir en arrière. […] Nos enfants doivent dormir. Avant de te coucher, embrasse-les doucement pour moi, sans les réveiller. Et plus tendrement encore le tout-petit que tu m'apportais chaque matin à mon réveil. Sache que ma pensée

ne te quitte pas un seul instant, et que la tienne est là, vivante à mes côtés[8]. » La beauté de cette anecdote est que, sans que Gilbert le sache, Édith, sa femme restée en France occupée, écoute effectivement la BBC ce soir-là. Tout à coup, elle vacille en reconnaissant la voix de son mari et, bien avant la fin du message radio, elle fond en larmes, stupéfaite et bouleversée.

La situation d'agent infiltré au contact des cartels de la drogue qui est celle de Robert Mazur se distingue de celle des quatre autres clandestins : il ne quitte pas son pays, ni même parfois sa ville, pour mener sa mission sous couverture. Il ne joue le rôle de Robert Musella que par intermittence. Du coup, les deux vies viennent en permanence se télescoper et la frontière entre les deux mondes se brouille dangereusement. Est-ce plus facile pour la famille qui peut profiter plus régulièrement de la présence de l'agent lorsqu'il rentre chez lui à la fin de ses longues journées de travail, quand il n'est pas en mission sur plusieurs jours ? Rien n'est moins sûr. L'espion sous légende éprouve les plus grandes difficultés à couper les ponts, et quand il est de retour à la maison, ses pensées sont bien souvent ailleurs. Il s'en explique en ces termes : « Je pense à 100 % à mon boulot car j'ai besoin d'être totalement concentré sur ma couverture pour avoir toujours le petit temps d'avance sur mes cibles. Je construis ainsi un mur entre mes deux vies afin de ne jamais penser à ma famille lorsque je suis l'autre. Mais chez moi, ce mur ne fonctionne pas[9] ! »

Un peu plus tard, au cours de sa mission, Bob, qui s'apprête à partir dans le cadre de sa couverture une bonne semaine à Paris puis à Londres, puis devra encore passer quelques jours à Miami pour voir des contacts, a cette discussion avec sa femme, au téléphone :

« Et toi, de ton côté, comment vas-tu et comment vont les enfants ?

— On va bien. C'est la routine ici : travail, camp de gymnastique à organiser, rendez-vous de dentistes, réparation de la voiture et tout ça… Et puis comme c'est la fin de l'année scolaire, c'est vraiment la course… J'en

ai marre de ton affaire. Quand tout cela sera fini, on verra comment on pourra arriver à reconstruire une vie à deux… »

Lorsque l'agent des douanes raccroche, il a évidemment la gorge serrée. Il sent confusément qu'il met son couple en danger et que cette vie en double est déséquilibrée. La balance penche outrageusement en faveur de la couverture, obnubilé qu'il est par la réussite de sa mission et le besoin impérieux de ne faire aucune erreur.

Quand la vie de la couverture est plus trépidante que la vraie

Un des tourments possibles d'une mission sous légende qui se prolonge réside dans le risque pour l'espion de finir par trouver plus d'attrait à sa vie de couverture. La dépression guette le clandestin qui s'accomplit plus intensément dans la peau d'un personnage de circonstance. J'ai ainsi connu des collègues qui reconnaissaient que leur deuxième vie leur apportait beaucoup plus de satisfactions, au contact de truands au grand cœur, de fêtes trop arrosées, d'argent qui passe de mains en mains, de 4 x 4 climatisés de fonction… De retour en région parisienne, dans leur pavillon de banlieue ou leur appartement subventionné par l'État, obligés de se fondre dans la masse des utilisateurs quotidiens de transports en commun bondés, la comparaison n'est pas toujours flatteuse.

Pour ma part, je n'ai jamais été confronté à ce type de remise en question. J'avais fait le choix avisé d'adopter un personnage de couverture un peu fade, trentenaire en quête d'un sens à sa vie, qui met sa carrière d'enseignant entre parenthèses pour s'essayer à des missions humanitaires d'une manière un peu désordonnée. Du coup, mes retours au foyer étaient toujours l'occasion de renouer avec une vie qui me convenait parfaitement

et dans laquelle je m'épanouissais. Heureusement, dans mon cas personnel, mon vrai moi était mieux que le faux !

Si Robert Mazur ne remet pas en question la qualité de sa vie de famille ni le couple qu'il forme avec sa femme, il mène pourtant à l'évidence deux modes de vie totalement différents l'un de l'autre. Par certains aspects, Robert Musella peut assurément faire de l'ombre à Robert Mazur. Quand le premier brasse des millions de dollars, roule en Cadillac, ou arbore des costumes et des montres de grand luxe, l'agent des douanes peine à financer les deux semaines de vacances en famille. Le déplacement pour rejoindre leur lieu de villégiature à Hartford, dans le Connecticut, se fait en voiture, sur plusieurs jours, faute d'argent pour acheter un billet d'avion pour tous. Bob en dresse un constat amusé. Mais il doit bien exister au fond de lui un sentiment de jalousie, ou tout au moins un soupçon d'attirance, à l'égard de l'aisance financière tapageuse de son double.

Il s'agit sans doute de l'aspect le plus difficile à appréhender pour un espion sous couverture : les relations humaines de sa nouvelle vie, fortement contraintes par les objectifs de la mission et le maintien de liens, même ténus, avec sa vraie famille. Cette double vie produit chez le clandestin un bouillonnement intérieur permanent. Les pensées contraires s'entrechoquent, comme une nuée d'électrons, d'une manière forcément plus intense que pour un individu lambda, puisqu'il importe ici de penser pour deux. Avec un seul cerveau.

1. Robert Mazur, *The Infiltrator*, *op. cit*., p. 60.

2. Ce film américain, qui a connu un grand succès dans le monde entier, est adapté d'un film français de Claude Zidi, *La Totale*, avec Thierry Lhermitte et Miou-Miou.

3. Constantin Melnik, *Les Espions. Réalités et fantasmes*, Ellipses, 2008, p. 53.

4. Wolfgang Lotz, *Mémoires d'un maître-espion du Mossad. L'espion au champagne*, *op. cit.*, p. 37.

5. Robert Mazur, *The Infiltrator*, *op. cit.*, p. 13.

6. Cyrille Henkine, *L'Espionnage soviétique*, *op. cit.*, p. 186.

7. Cyrille Henkine, *L'Espionnage soviétique*, *op. cit.*, p. 187.

8. Guy Perrier, *Rémy : l'agent secret n°1 de la France libre*, Éditions de la Loupe, 2003, p. 32.

9. Robert Mazur, *The Infiltrator*, *op. cit*., p. 107.

Survivre sur la durée, entre stress et routine

Outre le combat intérieur de l'agent qui doit gérer deux personnalités sans jamais se tromper, le clandestin évolue bien souvent dans un environnement hostile où le danger est permanent. La peur de la capture et des conséquences qu'elle implique fait peser sur l'infiltré une pression harassante et constante.

Nos cinq clandestins ont un parcours qui leur est propre, selon l'époque et le contexte, mais tous, sans exception, risquent la mort. Si leur couverture tombe, ils savent qu'ils tomberont avec elle. Rémy et Jeanne Bohec font face à la Gestapo et ils doivent porter avec eux une capsule de cyanure, comme le font tous les agents de Londres envoyés en France, pour ne pas parler sous la torture. Wolfgang Lotz, si les services égyptiens découvrent qu'il n'est pas allemand mais en réalité un espion israélien sous couverture, au regard du contexte de l'époque des guerres israélo-arabes, encourt la peine capitale en cas de capture, tout comme Rudolf Abel, même si ce dernier serait jugé aux États-Unis. Les espions étrangers ou même américains qui trempent dans l'espionnage atomique sont jugés, dans les années 1950, avec la plus grande sévérité. Les époux Rosenberg, Ethel et Julius, New-Yorkais communistes, furent ainsi conduits à la chaise électrique, le 19 juin 1953, sans qu'aucune circonstance atténuante ait été retenue durant leur jugement. Enfin, s'agissant de Robert Mazur, même s'il peut légitimement se sentir protégé par son administration et le FBI en cas

de coup dur, l'agent des douanes sait aussi très bien que les cartels enverront des tueurs professionnels à ses trousses s'ils comprennent qu'ils ont été trahis.

Tous ces agents sous couverture vivent donc sous une pression quotidienne. Il n'est quasiment pas une seule journée où un incident ou une simple réflexion de leur part, comme une pensée parasite, ne les renvoient à cette funeste éventualité, comme une douloureuse piqûre de rappel. La lourde et menaçante épée de Damoclès est un invariant des missions sous légende.

Certains clandestins en opération sont capturés dès les premiers jours qui suivent le début de leur mission d'infiltration. L'exemple de René Weil est particulièrement saisissant à cet égard et permet de souligner la réalité des dangers encourus. Le 28 mai 1942, le BCRA fait parachuter un officier avec son radio. Il s'agit du capitaine de réserve René Weil *alias* Mec, avocat au barreau de Paris avant la guerre. Il s'est engagé dans les Forces françaises libres dès 1940. Il est l'adjoint, les premières années en Angleterre, du fameux capitaine Bergé, commandant la 1re compagnie de parachutistes des FFL. Mais malheureusement il se blesse gravement à l'entraînement. Une longue convalescence s'impose alors pour le jeune capitaine. À peine rétabli, il se porte volontaire pour une mission clandestine en France occupée. Il est arrêté porte d'Auteuil par les Allemands alors qu'il se rend à un rendez-vous avec Rémy. Mec profite alors d'une inattention de la Gestapo pour avaler sa pilule de cyanure. Il meurt foudroyé. Il n'a passé que vingt-quatre heures en France.

Jeanne Bohec, juste après son saut nocturne en parachute pour rejoindre sa première zone d'implantation, récupère sa valise, qui a été lancée de l'avion en même temps qu'elle, mais avec un autre parachute. Elle constate alors en inspectant ses affaires qu'elle a oublié sa capsule de cyanure : « Tiens ! J'ai oublié la pilule, s'exclame-t-elle alors. Mais cela n'avait pas d'importance puisque j'avais l'intention de ne jamais m'en servir[1]. » Ce

geste manqué n'éloigne cependant en rien le potentiel danger de l'intéressée. En cas d'arrestation, Jeanne risque la torture. Elle en est parfaitement consciente.

La pression est en effet permanente en zone occupée, pendant la guerre : les contrôles policiers s'effectuent à tout instant, aux sorties et aux entrées du métro, dans les gares ou dans les rues. Des barrages sont mis en place d'une manière inopinée sur les routes comme sur les ponts. Les quartiers sont subitement cernés et des fouilles soudaines sont organisées. La Gestapo fait irruption dans les cafés et les restaurants sans crier gare. La surveillance des policiers ou des Français en civil est quasi systématique, sans compter l'œil soupçonneux de la concierge ou des voisins, souvent prêts à dénoncer les agents de Londres. Enfin, pour couronner le tout, Rémy, Jeanne et leurs frères d'armes doivent supporter le couvre-feu et les alertes dues aux fréquents bombardements alliés. Bref, dans les années de guerre, la clandestinité maintient les agents sous une chape de plomb où la tension est oppressante et continue, sauf lorsque ceux-ci sont absorbés par une tâche urgente qui requiert toute leur attention. La nuit, on se couche donc avec la peur au ventre et la hantise de l'arrestation. Le matin, c'est encore pire, car c'est souvent aux premières heures du jour que des coups violents ébranlent la porte de la chambre et que les agents de la Gestapo, dans leur long imperméable verdâtre si caractéristique, viennent cueillir leurs cibles au saut du lit. Si, au matin, l'arrestation n'a pas eu lieu, l'agent s'est simplement donné un peu plus de temps. Il peut alors se dire, pour se soulager : « Il fait jour maintenant, ce n'est pas encore pour aujourd'hui. »

Si la mission de Wolfgang Lotz l'amène à évoluer dans un pays qui n'est pas en guerre, le clandestin israélien est néanmoins conscient qu'il fait l'objet d'une surveillance indirecte de tous les instants. Lotz désigne cette pratique continuelle des mouchards placés à tous les coins de rue comme « l'œil public ». Il s'agit de ce petit peuple égyptien sur lequel repose la puissance des services secrets locaux, les mendiants, les enfants des rues ou

les commerçants. Cet œil public est présent à chaque carrefour, devant chaque porte, chaque boutique, apparemment oisif mais aux aguets. « Ce regard à la fois multiple et un, faisait partie de la rue cairote, de son tintamarre, de ses cafés pleins de brouhaha, de cris, de bavardages, de ses trottoirs où la foule se bousculait [2] », raconte Wolfgang Lotz.

La peur, partout, même chez soi

Enfin, bien que sa mission se déroule sur le territoire américain et qu'il bénéficie donc du soutien de tout un système chargé de lui garantir une meilleure sécurité, Robert Mazur connaît lui aussi la pression des agents infiltrés. L'antenne des douanes à Chicago détecte ainsi plusieurs appels téléphoniques, passés depuis des cabines publiques voisines, par des hommes de main de Roberto Alcaino, dit « le Bijoutier », venus vérifier la réalité de la structure de couverture de Financial Consulting utilisée par le clandestin. De même, sa voiture est fouillée à plusieurs reprises pour vérifier que rien ne s'y trouve qui pourrait permettre d'affirmer que Robert Musella est en fait un agent fédéral infiltré. Mazur fait donc l'objet, même aux États-Unis, d'une surveillance régulière par sondages, de la part des cartels.

Se savoir constamment épié de la sorte pousse parfois Mazur à se laisser aller à des conclusions hâtives. Il lui arrive de surréagir à une situation donnée, d'une manière bien compréhensible s'agissant d'une infiltration des réseaux de trafiquants de drogue.

Le clandestin des douanes rapporte la petite anecdote suivante. Dans les premières semaines de sa mission, il sort avec l'une de ses cibles dans une boîte de nuit à la mode afin de se rapprocher de lui et évoquer une coopération future. L'homme, en revenant de la piste de danse, s'assoit à

côté de Mazur et il fait le geste amical, en apparence, de lui passer la main dans le dos. Le clandestin se persuade vite que la cible se méfie et qu'elle vérifie par cette manœuvre rapide qu'il ne porte pas un micro sous sa veste. Surtout que l'homme effectue ce geste quatre fois au cours de la soirée… « Ce type doit être un paranoïaque », dit Mazur à l'un de ses collègues en débriefant la soirée. En fait, dans les jours qui suivent, Bob Mazur apprend que la cible est en réalité un homosexuel notoire et qu'il ne faisait ce soir-là que le draguer. Fausse alerte…

Rudolf Abel, le sévère colonel du KGB, toujours imperturbable lors des interrogatoires du FBI et tout au long de son procès, était loin d'être une machine dépourvue d'émotions, chez qui tout était sous contrôle. Au contraire. Il a souffert, comme les autres. Et après avoir passé de longs moments avec son avocat James Donovan, il lui a fait un jour cette confidence : Abel avait parfois l'impression que les passants dans la rue le regardaient comme s'ils savaient exactement qui il était. Il raconte qu'il s'est amusé à lire l'autobiographie du pilleur de banques Willie Sutton, un fugitif célèbre dans l'histoire américaine. Ce dernier endurait de terribles épreuves dans ses rêves récurrents où des centaines de gens le montraient du doigt et criaient : « Vous êtes Willie Sutton ! » C'est exactement ça, confie Abel : « Celui qui se cache doit constamment lutter contre l'impression que le monde entier est sur le point de deviner son secret. » Le colonel qui, aux yeux de la plupart des gens, passait pour jouer son rôle d'espion sans difficulté ni peine avait dû s'employer, en réalité, à maîtriser cette phobie d'être découvert plus de neuf années durant. Alors même que certains des membres de son réseau d'agents dormants étaient arrêtés, renforçant encore l'impression d'être pris au piège.

Les parades pour lutter contre le stress des missions clandestines

Soumis à une angoisse qui ne les quitte jamais, comment les espions peuvent-ils tenir sur la durée ? Heureusement, il existe plusieurs parades. Certaines peuvent convenir à un agent infiltré, selon sa propre personnalité ou le contexte général de sa mission. D'autres non. Permettez-moi d'en énumérer ici quelques-unes, parmi celles qui me semblent les plus pertinentes.

– Tout d'abord, s'abstenir de trop penser ! Ruminer en boucle des idées noires et ses craintes du moment n'apporte aucun réconfort, bien au contraire. « Si je passais mon temps à craindre d'être démasqué, j'aurais le système nerveux complètement détraqué[3] », concède Lotz à ce propos.

– Adopter une hygiène de vie équilibrée et faire régulièrement du sport ! On ne travaille pas dix-huit heures par jour sur une aussi longue période, tout en pensant en double, sans le payer en retour physiquement. Ainsi, Robert Mazur, pendant toute la durée de sa mission d'infiltration, s'astreint à courir presque tous les jours huit à dix kilomètres.

– S'adonner à sa foi, pour le clandestin croyant, constitue un véritable soutien : Rémy, par exemple, est un homme très pieux et pratiquant. Chaque fois qu'il se sent en danger (et cela lui arrive souvent), il a pris l'habitude de prier la Vierge Marie. Il l'implore même de lui donner la force : « Quel recours aurais-je pu trouver en moi, explique-t-il, alors que je me sentais si misérable ? Dans mon angoisse, je priais à genoux, m'adressant plus particulièrement à celle qui, tant de fois déjà, m'avait tendu une main secourable. Cette même main me relevait, j'éprouvais l'impression qu'elle se glissait sous mon bras, m'encourageant à reprendre ma route, et je lui obéissais[4]. »

– S'appuyer sur son « répondant » : celui-ci offre une oreille attentive à l'agent sous couverture, pour relayer ses messages et ses attentes vers la

hiérarchie et s'assurer qu'il garde bien le moral. Les échanges se déroulent le plus souvent en visioconférence chiffrée et sont l'occasion de rompre la solitude de l'espion en mission qui peut enfin parler ouvertement de ses objectifs et de ses avancées. Les questions familiales peuvent également être abordées à ces occasions. Dans la série *Le Bureau des légendes*, le recours au répondant est clairement mis en scène lors des premiers épisodes où Guillaume Debailly *alias* Malotru, le personnage joué par Mathieu Kassovitz, se trouve à Damas en mission sous couverture, sous l'identité de Paul Lefebvre. Sa répondante est alors Marie-Jeanne Duthilleul, interprétée par Florence Loiret-Caille. Mais dans le cas de Debailly, le soutien psychologique apporté par ces échanges est totalement dévoyé et détourné de son objectif initial puisque le clandestin ment à son répondant ! Cette attitude est évidemment déplorable et contrevient à toutes les règles de la clandestinité. La mission court à l'échec à partir du moment où la confiance est rompue et que le clandestin ne joue pas franc jeu.

Robert Mazur, lui aussi, bien qu'il mène sa mission sur le territoire américain, est en permanence soutenu par un répondant tout au long de sa mission. C'est la règle systématique pour tous les clandestins américains engagés dans des missions sous couvertures. Le répondant, qui n'est pas directement concerné par les contacts sur le terrain, devient le garant d'un certain équilibre dans la prise de décision, en restant neutre et non émotionnellement impliqué. Il s'assure que le missionnaire ne fasse pas fausse route et qu'il garde intacte sa capacité de jugement. Robert Mazur est convaincu que le répondant doit être, dans l'idéal, un ancien clandestin lui aussi. Le problème de Mazur, c'est qu'aucun agent des douanes, à Tampa, ne possède un tel parcours. C'est donc un certain Dave Burris, un agent de l'IRS, l'Internal Revenue Service, membre de la direction des enquêtes criminelles, qui se chargera de cette mission de soutien. Les deux hommes ont l'avantage d'avoir déjà travaillé ensemble plusieurs années. Ils se connaissent bien et ils s'estiment : Mazur juge Burris particulièrement

talentueux et fiable. Cela fera donc l'affaire : dans ce rôle de répondant, l'aspect de la confiance mutuelle reste la clé du processus.

– Recevoir des marques d'attention de ses chefs. Cela peut sembler puéril et secondaire. Mais lorsqu'un agent prend des risques pour sa vie, qu'il opère en secret pour obtenir un renseignement qu'il espère déterminant et qui justifiera tous ces sacrifices, il a besoin d'être réconforté. Un petit signe suffit, bien souvent, pour relancer la machine et faire remonter le moral en flèche. Rudolf Abel, alors qu'il est rentré en Russie depuis longtemps déjà, confie à son ami Cyrille Henkine l'anecdote savoureuse du poulet rôti. À New York, la veille du 7 novembre, date anniversaire de la grande révolution socialiste d'octobre, le colonel Abel traverse toute la ville pour se rendre dans une petite épicerie qui lui a été désignée. Là, il achète un poulet rôti et rentre chez lui. Il en retire l'os de l'une des cuisses pour y extraire un petit cylindre métallique. Il le dévisse et trouve un microfilm qu'il s'empresse de déchiffrer. Le message secret est tout simple. Ses chefs lui adressent leurs meilleurs vœux en cette date anniversaire. Henkine se moqua gentiment en faisant remarquer la longueur d'une telle procédure pour un message aussi secondaire. Abel prit assez mal ses objections : pour lui, cette marque de soutien, à ce moment-là, était tout sauf secondaire, justement. Après avoir détruit le microfilm, l'espion sous légende s'est senti intérieurement tout réchauffé et attendri par l'attention dont avaient fait preuve ses chefs à son égard.

Les signes de satisfactions de la hiérarchie peuvent évidemment se manifester d'une tout autre façon. Robert Mazur reçoit ainsi du Trésor américain un prêt considérable de 5 millions de dollars à placer dans des banques sur lesquelles il travaille afin de les convaincre plus facilement de faire affaire avec lui. C'est la preuve irréfutable, en espèces sonnantes et trébuchantes, que la mission de l'infiltré est déjà un franc succès et que sa hiérarchie, jusqu'au plus haut niveau, en est également persuadée.

Wolfgang Lotz aura, quant à lui, une confirmation de la valeur de son travail lors du premier débriefing avec son chef direct, au cours de l'année 1964. La rencontre a lieu à Paris pour éviter toute déconvenue : « Wolfie, mon cher ami, on dit qu'un agent de grande classe vaut une brigade… Je constate avec douleur qu'il coûte également aussi cher qu'elle. Enfin… Sans doute faut-il continuer à gâter vos petits généraux ? » lance avec humour l'officier supérieur israélien.

Après lui avoir fixé de nouveaux objectifs pour les mois à venir, il lui raconte une histoire amusante : alors qu'il est de plus en plus difficile d'infiltrer de nouveaux agents sous couverture en Égypte, le commandement demande à l'un des volontaires qui se préparait à tenter l'aventure de réfléchir à une bonne couverture. L'agent fait alors la suggestion suivante : « Pourquoi ne pas acheter là-bas une ferme d'élevage de chevaux, comme ce salaud de nazi, Lotz ? Tous les officiers généraux et supérieurs et les hauts fonctionnaires égyptiens sont comme des mouches autour de ses sales écuries. Ils sont fous de lui. » Sa proposition est évidemment rejetée, sans trop s'appesantir sur les raisons véritables du refus. L'anecdote ne manque pas de sel quand on connaît les coulisses.

– Une autre parade pour faire face au stress, peut également consister à se voir attribuer un adjoint pour seconder l'espion dans sa tâche. C'est ce que demande Abel à sa centrale alors qu'il est au bord de l'épuisement. Le réseau de renseignement dont il a la charge, déployé aux quatre coins des États-Unis représente une charge bien trop lourde pour un seul homme. Mais la centrale soviétique a fait preuve d'une incroyable légèreté en désignant Häyhänen pour seconder Abel. Le lieutenant-colonel Häyhänen est lui aussi un illégal opérant sous couverture dont nous avons déjà détaillé la longue procédure de création de faux documents d'identité américains. Mais Häyhänen est typiquement une erreur de casting. L'homme manifeste un penchant détestable pour l'alcool, les femmes et l'argent. Il travaille mal et peu. Son niveau d'anglais est déplorable et, pour couronner le tout, il est

foncièrement malhonnête. Tout le contraire du colonel Abel. Celui-ci va naturellement détester et mépriser son second et finira par demander son rappel à Moscou.

Toutes ces options, si elles sont de nature à soutenir l'espion en mission sous couverture, ne sont que de simples béquilles de circonstances. C'est l'adoption de mesures de sécurité contraignantes et rigoureuses propres à la clandestinité qui va constituer un socle suffisamment solide pour permettre à l'agent de survivre sur la durée.

1. Jeanne Bohec, *La Plastiqueuse à bicyclette*, *op. cit*., p. 138.

2. Wolfgang Lotz, *Mémoires d'un maître-espion du Mossad. L'espion au champagne*, *op. cit.*, p. 35.

3. Wolfang Lotz, *Mémoires d'un maître-espion du Mossad. L'espion au champagne*, *op. cit*., p. 56.

4. Colonel Rémy, *On m'appelait Rémy*, t. I, *De la défaite à l'espérance (18 juin 1940-28 mars 1942)*, *op. cit.*, p. 310.

Les règles de sécurité de la clandestinité

Le monde de la clandestinité est régi par un grand nombre de codes. Les règles de sécurité forment en particulier une sorte de dogme gravé dans le marbre qu'il importe, pour certains zélotes du monde du renseignement, de suivre aveuglément, voire religieusement, si l'espion veut être sauvé. Ces règles, je ne m'en suis aperçu que bien après ma formation initiale, à la suite de mes lectures ciblées, notamment pour la préparation de ce livre, sont les mêmes, ou quasiment, pour tous les clandestins. Adversaires ou collègues de la guerre froide, quel que soit le côté du rideau de fer dans lequel ils évoluent, quelle que soit la culture de renseignement qui leur a été servie, tous se retrouvent autour d'un même creuset de formules et de recettes visant à assurer leur sécurité et la préservation de leur couverture.

Durant ma propre formation, face à l'aspect rébarbatif de ces procédures qui me semblaient parfois inutilement rigides, j'ai eu du mal à saisir la justification même des exercices de terrain que mes instructeurs me demandaient inlassablement de reproduire. Certains de mes formateurs ont parfois fait l'erreur de se réfugier derrière le principe que chaque règle ne saurait être remise en question, comme s'il s'agissait de l'existence de Dieu, sans même tenter d'expliquer le raisonnement qui avait conduit à la mettre en place. Sans doute parce que ces instructeurs n'avaient pas la culture nécessaire – ils avaient d'autres qualités – pour expliquer, preuves à l'appui, à coup d'exemples de l'histoire clandestine, dans quel contexte telle règle s'applique, et à quel moment elle perd au contraire toute sa pertinence. Car

dans toute ma carrière de clandestin puis d'officier traitant, une seule partie de ces règles strictes m'a été effectivement utile. De multiples procédures de contrôle, pourtant apprises et reproduites dans les rues de Paris lors d'exercices de restitution, n'ont jamais été jouées dans la réalité.

La raison principale est que le clandestin agit le plus souvent d'une manière totalement isolée et qu'un grand nombre de procédures concerne les rendez-vous entre deux individus qui ne se connaissent pas, mais qui appartiennent au même réseau. De fait, comme s'il s'agissait avant tout d'acquérir une rigueur de principe, il m'a été imposé tout un panel de protocoles abscons sans avoir besoin d'en saisir l'utilité. Pourtant, afin de suivre un tel carcan de mesures contraignantes sur plusieurs années, je demeure convaincu qu'il est indispensable d'en saisir pleinement le sens. Pour pouvoir, si nécessaire, s'en affranchir en toute intelligence. Car la sécurité est un domaine qui entraîne naturellement lourdeurs et contretemps, jusqu'à l'immobilisme, si l'agent n'y prend pas garde. Comme le fait fort justement remarquer Daniel Cordier, le secrétaire de Jean Moulin, de juillet 1942 jusqu'à l'arrestation de ce dernier, le 21 juin 1943 : « Du fait du nombre dérisoire de nos forces, la Résistance se serait pétrifiée si nous avions appliqué [les consignes de sécurité des Britanniques et du BCRA][1]. » « Trop de sécurité tue la sécurité » est un adage que j'ai souvent entendu à la DGSE et que j'ai moi-même utilisé de temps à autre. Dans certains cas, cette posture se justifie. À la condition de ne pas tomber, en contrepartie, dans l'excès inverse qui consiste à ignorer les principales mesures de sécurité parce qu'elles ralentissent le rythme opérationnel. Comme bien souvent, tout est affaire de mesure.

Lorsque l'on découvre le contexte d'emploi du colonel Rudolf Abel aux États-Unis, dans les années 1950, toutes les règles apprises à mes débuts prennent soudain encore plus de sens : les enjeux considérables de sa mission, le montage de légendes sur plusieurs années, le nombre de clandestins qui dépendent de lui et qui payeront de leur vie toute

imprudence, ou en années de prison, etc. Dans le cas d'Abel, toutes les pesanteurs se justifient. Car nous nous trouvons dans le cadre très particulier du fonctionnement de tout un réseau clandestin, mis sur pied au début des années 1940, qu'il s'agit de faire vivre et d'orienter, en fournissant le matériel nécessaire et l'argent parfois. Il importe alors d'éviter que ne s'enclenche un effet domino potentiellement dévastateur : lorsqu'une pièce tombe, elle entraîne toutes les autres dans sa chute. D'où l'importance du cloisonnement entre les agents qui ne doivent pas se connaître, ni physiquement ni par leur nom (véritable ou de couverture). En agissant de la sorte, si un membre du réseau vient à être arrêté et torturé, il n'est en possession d'aucun élément permettant d'arrêter le suivant sur la liste.

Le jeu de rendez-vous, avec signaux de reconnaissance

C'est l'un des classiques de l'espionnage, régulièrement aperçu au cinéma. Deux espions qui ne se connaissent pas doivent se rencontrer. Ils disposent pour cela de trois éléments préalablement fournis par leur centrale : un point de rendez-vous précis, qui peut être un carrefour de rues ou une boutique particulière ; un horaire à respecter à la minute près ; des signaux de reconnaissance physiques (une tenue particulière, un objet tenu dans une main, ou un geste significatif qui peut être de se gratter machinalement l'oreille).

Lorsque l'espion se trouve en face de son contact et que ce dernier respecte à la lettre les trois conditions fixées, il est dès lors certain qu'il est bien en présence de la personne qu'il doit rencontrer.

Quand Rudolf Abel rencontre à New York pour la première fois son adjoint Häyhänen, envoyé par sa centrale pour lui prêter main-forte, le rendez-vous est organisé conformément à ces principes. Les deux hommes ne se connaissent pas. L'entrevue se tient alors dans le fumoir d'un cinéma de Flushing, à une heure bien précise. Häyhänen porte une cravate bleue à rayures rouges et il fume la pipe. Les deux hommes se reconnaissent aussitôt alors même qu'ils ne se sont encore jamais vus auparavant.

Les boîtes aux lettres mortes

Lorsqu'un espion doit recevoir de l'argent, du matériel ou simplement des consignes complémentaires pour guider son action dans les mois à venir, il n'est pas forcément utile de rencontrer physiquement un autre clandestin. Si l'un des deux est suivi et qu'il n'a pas détecté la surveillance qui l'a pris en chasse, une rencontre pourrait permettre au contre-espionnage local d'identifier le deuxième agent sous couverture, d'où l'utilisation d'une « boîte aux lettres morte »[2]. Il s'agit d'une petite cache, suffisamment grande pour y glisser les éléments à transmettre, et dissimulée afin qu'un passant ne la découvre pas par inadvertance et décide de faire sien son contenu : s'il s'agit d'argent, voilà un quidam qui commencerait bien sa journée !

Abel bénéficiait à New York de trois caches distinctes, désignées par ses chefs à Moscou pour laisser des messages à destination de la centrale ou recevoir ses instructions : une à Central Park, une autre au pied d'un réverbère dans Fort Tryon Park, près de la pointe de Manhattan, une troisième était un trou dans le trottoir sur Jerome Avenue, entre les 165e et 167e rues, dans le Bronx.

Dans ma carrière de clandestin, je n'ai jamais eu personnellement à utiliser de telles boîtes aux lettres. J'avais pris avec moi tout ce dont j'aurais besoin pendant la durée de mon infiltration. J'étais financièrement autonome et je disposais de tous les moyens de paiement voulus (essentiellement du liquide en grande quantité : l'une de mes zones de déploiement, située en plein désert, ne comprenait évidemment aucune banque ni distributeur automatique de billets). En revanche, lorsque je suis devenu officier traitant, affecté dans un poste extérieur du service, j'ai parfois eu recours à ce type d'outil bien pratique pour éviter de griller une source humaine particulièrement surveillée.

Vie, travail, contacts : trois zones distinctes

Lorsqu'un clandestin est déployé sous couverture dans une ville donnée, il doit faire le nécessaire pour ne pas attirer la curiosité de la population qui l'entoure. Le problème est que l'espion, dans le cadre de son travail, adopte souvent des manières de conspirateur, éventuellement un appareil photo à la main, l'œil aux aguets, ou en récupérant une enveloppe sous un banc public. Il passe et repasse devant un bâtiment que ses chefs lui ont demandé de surveiller. Cette attitude peut très bien ne pas passer inaperçue, malgré le soin apporté par l'agent sous couverture à maintenir une attitude naturelle. Du coup, dans son organisation générale, le clandestin doit délimiter trois zones distinctes au sein de sa ville d'implantation. Ces trois zones doivent être suffisamment éloignées les unes des autres, et appartenir à des quartiers différents. L'une sera consacrée à sa zone vie, celle où se trouve son appartement ou son hôtel. Une deuxième sera sa zone de travail principale quand la troisième sera dédiée à ses rendez-vous clandestins. Ainsi, l'ensemble de ses activités sera réparti sur trois espaces géographiques

distincts, ce qui a pour conséquence mathématique d'apparaître trois fois moins dans le paysage quotidien des habitués d'un quartier.

Autre règle absolue dans cette répartition : l'utilisation de ces différentes zones doit être parfaitement cloisonnée. Il est rigoureusement interdit, par exemple, de fixer des rendez-vous clandestins dans sa zone vie. Nous verrons plus loin que le pourtant très consciencieux Abel n'a pas respecté cette dernière règle et que les conséquences ont été pour lui dramatiques.

L'itinéraire de sécurité

Pour passer d'une zone à l'autre, avant de se rendre à un rendez-vous clandestin ou encore mener une opération de recueil de renseignement forcément marquante, le clandestin doit être en mesure de détecter au préalable une éventuelle filature. Pour contrôler ses arrières, l'espion effectue ce qui est appelé un « itinéraire de sécurité », dans le jargon de l'espionnage. Sur une distance et une durée variables, en général proche d'une vingtaine de minutes, il se concentre spécifiquement à cette tâche en mobilisant tous ses sens le long du parcours. Il peut le faire d'une manière inopinée, ou au contraire, ce qui est plus efficace, sur un itinéraire reconnu à l'avance qui comporte des pièges à filature : un escalier ou une passerelle étroite, une rue déserte, par exemple, qui vont forcer les agents chargés de la filature à se découvrir.

Cet itinéraire de sécurité doit être effectué le plus naturellement possible de façon à ne pas éveiller les soupçons inutilement. Il ne faut pas que les suiveurs puissent se convaincre qu'ils ont affaire à un professionnel qui suit un parcours sélectif. Le clandestin est en effet peut-être l'objet d'une surveillance de la part des services locaux sans que ceux-ci soient encore convaincus de sa culpabilité. La filature a dès lors pour objet de lever le

doute. Si le clandestin ne se livre à aucune activité suspecte alors qu'il se trouve sous les projecteurs du contre-espionnage, ce dernier en sera rassuré et se tournera vers une autre cible.

Robert Mazur, dont le travail sous couverture est situé dans la même ville que son domicile familial, est, la plupart du temps, tenu d'effectuer ces itinéraires de sécurité avec un soin extrême. Il a la confirmation qu'il est l'objet, de temps en temps, de contrôles et de sondages de la part des narcotrafiquants et de leurs complices. Lorsqu'il devient Robert Musella et qu'il prend contact avec un banquier véreux ou un intermédiaire des cartels, il a besoin d'être absolument sûr qu'il peut redevenir Robert Mazur, et rentrer chez lui sans risque pour sa famille. Par moment, sous le coup du stress et l'impression diffuse qu'il est suivi, l'agent fédéral se surprend d'ailleurs à multiplier les contrôles plus que de raison. Il engage son véhicule dans une impasse et s'y gare de longues minutes pour observer ensuite ce qui se passe derrière lui. Il prend les *U-turn* sur les quatre-voies ou va jusqu'à griller des feux rouges au carrefour. En bref, Bob Mazur se comporte exactement comme un escroc qui a peur d'être suivi par la police. Sauf que dans le cas présent, il s'agit d'un policier qui a peur d'être suivi par les malfrats, en plein territoire américain.

Changer régulièrement de lieux de vie

Pour déjouer le travail d'enquête du contre-espionnage qui est convaincu qu'un espion ennemi rôde dans les parages et qui concentre ses efforts sur un quartier de la ville à la suite des signalements qu'il a recueillis, la réponse la plus adéquate est de changer régulièrement de domicile. Cela n'est pas toujours possible cependant. Si le reste du travail est bien fait et que l'agent infiltré parvient à rester sous le radar, nul besoin de changer une formule qui fonctionne. Mais dans le cadre de réseaux de

renseignement particulièrement actifs et dont les membres sont régulièrement arrêtés puis torturés, il faut éviter la capture des autres membres du réseau qui finiraient par être dénoncés. Changer fréquemment de zone de vie devient rapidement salutaire, dans un contexte de chasse aux espions : dans les dictatures où l'opposition doit basculer dans la clandestinité, ou, dans le cas des résistants de la Seconde Guerre mondiale, cette règle de bascule fréquente d'une cache à une autre peut sauver bien des vies. Jeanne Bohec doit ainsi faire appel à de multiples sympathisants qui acceptent de la loger pour quelques jours. Cette nécessité de toujours continuer à se déplacer occupe constamment l'esprit de la jeune femme : « Je ne pouvais rester chez Coupette, qui semblait lui-même plus ou moins repéré par les Allemands, explique-t-elle. Émile me demanda de changer de résidence et m'envoya à Plumelec, à 16 kilomètres de là, chez M. et Mme Perrotin[3]. »

Bien choisir ses lieux de rendez-vous

Le choix d'un lieu idoine pour abriter une rencontre clandestine fait l'objet de nombreux exercices de terrain, à la DGSE mais aussi au sein des principaux services de renseignement. J'ai ainsi passé des heures et des heures à écumer les quartiers de Paris pour proposer à mes instructeurs des cafés qui répondaient aux canons de la discrétion. Qu'est-ce qui fait qu'un endroit est meilleur qu'un autre ? Les espions, constamment sur leurs gardes, détestent se sentir pris au piège. Ainsi, il faut éviter de sélectionner un lieu coupe-gorge, au fond d'une impasse, par exemple. Ce genre d'endroit est une souricière idéale pour l'adversaire qui peut arrêter toutes ses cibles d'un même coup, sans trop d'effort de sa part. Au contraire, le clandestin recherche les emplacements qui offrent plusieurs options de

fuites en cas d'urgence. Proposer un café qui dispose de deux entrées donnant chacune sur une rue différente permet d'obtenir la note maximale. Il existe dans le Quartier latin de la capitale des pharmacies à double entrée très prisées des stagiaires de la DGSE. De même, une rencontre au Bazar de l'Hôtel de Ville avec son dédale d'entrées multiples et son accès direct au métro parisien offre un avantage certain à celui qui cherche à échapper à une surveillance.

L'un des locaux de contact utilisé par le réseau de la Confrérie Notre-Dame, le réseau mis sur pied par Rémy, est situé dans un grand immeuble commercial au 72, avenue des Champs-Élysées. L'immeuble possède de multiples entrées, dont l'une est aussi celle d'un cinéma, ainsi que de très nombreux couloirs. C'est évidemment parfait pour la clandestinité. La disposition du lieu permet de bénéficier de plusieurs options de fuite en cas de descente inopinée de la Gestapo.

Ne jamais porter sur soi des documents ou objets compromettants

Lorsque j'évoluais en mission clandestine sous l'identité d'un autre, l'une des pensées à laquelle j'aimais me rattacher pour me rassurer et me persuader que je ne pouvais pas être détecté était la suivante : les services locaux ne peuvent avoir aucune preuve concrète contre moi. Je ne porte aucun matériel de conspirateur, aucun papier secret, qui pourrait prouver mon appartenance à un service de renseignement. En cas de capture, je mettais ainsi au défi le contre-espionnage ou la police locale d'attester que je me livrais bien à des activités d'espionnage. « Vous n'avez rien. Prouvez-moi le contraire, pour voir ! » Il suffit donc de tenir bon, de maintenir sa ligne de conduite et de s'accrocher à sa légende.

C’est pourquoi je comprends parfaitement l’attitude de Jeanne Bohec lorsqu’elle décide de ne pas retenir le petit sac à main confectionné pour elle par les services anglais qui dispose d’un double fond pour y cacher des documents secrets. Elle ne se sent pas à l’aise avec cet objet. Et si l’agent ne le sent pas, il ne faut pas insister : c’est le meilleur moyen pour que le clandestin perde ses moyens et se mette à transpirer au mauvais moment. Si ce sac à main du parfait agent de liaison est découvert, la couverture de son propriétaire tombe aussitôt. De même, Jeanne Bohec abandonne très vite le petit pistolet qui se trouve dans son sac, lors de sa mise en place en France, en parachute. Elle le confie à un autre résistant qui en aura plus besoin qu’elle. C’est par ailleurs également la consigne qu’avait imposée Jean Moulin à son secrétaire personnel Daniel Cordier : pas d’arme ! L’objet est bien trop marquant et inutile. Si vous êtes détecté, il est de toute façon trop tard. Pour le chef du Conseil national de la Résistance, le jeu n’en valait tout simplement pas la chandelle.

De la même manière, les clandestins de la DGSE ne sont jamais armés en opération, sauf si leur couverture justifie la possession d’une arme. Comment expliquer en effet qu’un journaliste ou un humanitaire dissimule un Glock[4] dans la boîte à gants de son véhicule ? Si quelqu’un s’en aperçoit par hasard, ou les policiers au cours d’une fouille, le clandestin n’a plus qu’à être rapidement exfiltré car sa légende ne tient plus. S’il n’est pas déjà trop tard…

Robert Mazur a naturellement bien conscience de cette nécessité de ne rien avoir sur lui qui pourrait le désigner comme un policier infiltré. Mais, le concernant, il n’a hélas pas le choix. Son problème réside dans le fait que toute sa mission repose sur sa capacité à enregistrer à leur insu les confidences de ses cibles pour pouvoir les faire condamner à l’occasion d’un futur procès. Il n’est pas obligé d’être équipé d’un micro pour tous les entretiens, mais chaque rencontre importante doit malgré tout être enregistrée. Lorsque les lieux ont pu être préparés au préalable par ses

collègues, le problème ne se pose pas. Il sera facile de dissimuler des micros discrets dans le mobilier de la pièce où se dérouleront les échanges. Mais que faire dans le cas où le dialogue entre l'infiltré et ses contacts se déroule dans le bureau d'une banque ou dans un restaurant désigné au dernier moment ? Dans ces cas-là, Robert Mazur est doté d'une petite mallette enregistreuse, où l'appareillage, un enregistreur SME 700, est masqué derrière un double fond. Une seule cassette permet d'enregistrer trois heures d'entretien. La mallette tout entière est entourée d'une structure métallique qui empêche l'émission vers l'extérieur des fréquences oscillatoires habituellement dégagées par ce type d'appareil à moteur. Les membres des cartels, pour leurs opérations les plus sensibles, sont en effet équipés de petits appareils de contrôle portatifs qui sont destinés à détecter les fréquences des enregistreurs éventuellement présents. La valise de Mazur est en outre dotée de deux micros directionnels séparés, de manière à pouvoir capter la voix des personnes qui se trouvent de part et d'autre de la mallette, quel que soit leur emplacement. Avec de telles spécificités techniques, l'agent sous couverture est en mesure de se rassurer à l'égard de son équipement pour ne plus penser qu'au contenu de son entretien.

Garder toujours la même attitude

Un dernier conseil, qui ne relève pas, à proprement parler, d'une véritable mesure, me semble également important. Il s'agit davantage d'une attitude, à maintenir en toute circonstance. Celle qui consiste à adopter la « stratégie du canard ». Il faut s'imposer d'agir comme ce placide animal aquatique : toujours calme en surface, alors que sous l'eau, ses pattes s'agitent furieusement. Ainsi, l'agent du BCRA en mission clandestine ne doit-il jamais faire demi-tour devant un barrage inopiné, par exemple, et garder, en toute circonstance, une décontraction de bon aloi. Il s'agit, la

plupart du temps, de simples contrôles de routine, qui ne le vise pas spécifiquement. S'il ne se trahit pas par une attitude inadéquate, il franchira le barrage sans encombre.

1. Daniel Cordier, *Alias Caracalla*, Gallimard, 2009, p. 419.

2. Par opposition à « boîte aux lettres vivante », lorsque l'espion vient récupérer son colis auprès d'un individu tiers. Ce dernier ne sait en général rien de l'opération en cours. Il n'est qu'un complice occasionnel.

3. Jeanne Bohec, *La Plastiqueuse à bicyclette*, *op. cit*., p. 161.

4. Arme de poing régulièrement utilisée par les membres des forces spéciales ou les agents de la DGSE lorsque le contexte particulier de la mission impose qu'ils soient armés.

Les liaisons radio : le talon d'Achille du clandestin

Même en respectant scrupuleusement un certain nombre de mesures de sécurité et en ne commettant pas d'erreur manifeste lors de sa longue mission d'infiltration sous légende, le clandestin risque à tout moment d'être détecté par les services locaux. Car l'agent infiltré doit continuer à s'exécuter et produire le renseignement attendu, sur le domaine qui lui a été précisé dans sa mission. Comme il se trouve la plupart du temps éloigné de sa centrale et de ses chefs, à plusieurs milliers de kilomètres de distance, il est contraint d'envoyer ses rapports par des moyens de communication dédiés. Il s'agit le plus souvent de moyens radio, remplacés aujourd'hui par Internet. Ce sont véritablement ces transmissions qui représentent le talon d'Achille des espions sous légende et des réseaux de renseignement clandestins. Les transmissions codées sont si complexes à mettre en œuvre – elles l'étaient encore davantage au siècle passé –, que des « radios » étaient spécifiquement formés à cette tâche. Les transmissions devenaient leur raison d'être principale. Ils n'avaient pas d'autre mission que celle-là. Les agents de renseignement, les chefs de réseaux, les agents chargés des liaisons physiques avaient quant à eux d'autres chats à fouetter. Lorsque le renseignement était obtenu, il était alors remis à l'opérateur qui le chiffrait puis le transmettait à la centrale grâce à son équipement radio. C'est ainsi que fonctionnaient les réseaux de la Résistance, grâce à des opérateurs formés en Angleterre par les Anglais ou des membres du BCRA.

Pendant la guerre, la grande majorité des membres des réseaux qui ont fini par se faire prendre par la Gestapo ou la milice de Vichy étaient précisément les opérateurs radio. Les clandestins de l'après-guerre, qui devaient tout faire eux-mêmes, car ils procédaient d'une manière isolée, sont également tombés, pour ceux qui ont fini par être arrêtés, à cause de cette phase délicate de la transmission de leurs messages. Cela est vrai pour Wolfgang Lotz, comme cela le fut, à la même époque, pour un autre grand clandestin du Mossad, infiltré quant à lui à Damas : Eli Cohen. Ce dernier a été pendu, en Syrie, le 18 mai 1965.

Pourquoi une telle faiblesse ? Parce que les ondes émises par les postes radio, même lorsqu'ils sont miniaturisés, peuvent être interceptées par des moyens dédiés. Un capteur peut ainsi détecter une émission et donner également la direction du poste émetteur. En faisant travailler en même temps trois postes de détection répartis sur un espace différent, il est dès lors possible, en conjuguant les trois directions obtenues, de déduire la position exacte de l'émetteur. C'est le principe de la goniométrie, dans laquelle étaient passés maîtres les services allemands pendant la Seconde Guerre mondiale. Les Soviétiques, après la guerre, ont également développé une expertise certaine dans ce domaine, expertise dont ils ont fait profiter leurs alliés de l'époque, l'Égypte et la Syrie, dans les cas de Wolfgang Lotz et d'Eli Cohen.

L'expertise allemande pendant le second conflit mondial

Le système de géolocalisation des émissions radio des postes de la Résistance mis en place par les Allemands en France relève d'une organisation minutieuse. Le territoire national est ainsi divisé en quatre

secteurs de contrôles radio-gonio, chacun doté d'un PC. Le premier se trouve à Lyon, au casino de Charbonnières. Le deuxième dans les environs de Marseille, le troisième à Montpellier et le quatrième à Pau. Ces quatre PC sont chargés de faire les premières localisations grossières, à dix kilomètres près. Pour compléter le dispositif et permettre d'obtenir la position exacte du poste émetteur, des équipes mobiles sur véhicules sont chargées de se rendre sur le terrain et finir le travail. Trente-quatre membres de la Gestapo, accompagnés de trois techniciens radio, sont ainsi installés à l'hôtel Albert-I^{er}, à Nice. Ils disposent de douze voitures spéciales. Ce système va se révéler diablement efficace tout au long de la guerre[1]. Les radios du BCRA et de la Résistance ont payé un lourd tribut. Les opérateurs représentent en effet 75 % des arrestations en 1941, autant en 1942. Puis la situation s'améliore un peu en 1943, où les radios arrêtés constituent seulement 50 % des arrestations totales. Une élévation de la qualité de leur formation et des procédures ainsi qu'un matériel plus performant expliquent les progrès obtenus cette année-là.

Pour contrer les moyens de goniométrie allemands, les opérateurs radio doivent à tout prix respecter toute une batterie de mesures de sécurité spécifiques à leur spécialité : limiter la durée d'émission et changer fréquemment de lieu d'émission. Deux problèmes se font rapidement jour : par facilité et par besoin de communiquer avec l'extérieur, les radios rallongent souvent le temps de leurs communications. Pour les opérateurs, accrocher des amis inconnus et lointains, discuter quelques instants avec la Centrale procure une joie profonde bien compréhensible. C'est un peu comme respirer une bouffée d'air frais quand leurs compatriotes étouffaient sous la botte nazie. Dès lors, l'opérateur radio, à cet instant précis, tout en sachant qu'il met sa vie en danger, trouve dans la liaison qu'il vient d'établir sa justification et sa récompense.

De plus, les postes radio sont lourds et il est donc difficile de les transporter discrètement. Le premier poste qui équipe les réseaux

clandestins est le Mark III qui pèse la bagatelle de trente kilos. Puis le Mark III est enfin remplacé par l'AMR II qui ne fait plus que vingt kilos et est dissociable en trois fardeaux pour améliorer la furtivité. Enfin, les mesures de sécurité sont renforcées : il faut penser à changer de fréquence en cours d'émission, utiliser une puissance réduite pour limiter la portée de l'onde directe et ne jamais émettre plus de dix minutes. De surcroît, lorsque l'équipe dispose de suffisamment de membres, il est important de placer des guetteurs, car l'opérateur, enfermé dans son casque, est bien trop absorbé pour veiller au monde extérieur et détecter le ballet éventuel des voitures gonio allemandes.

Lorsque l'opérateur radio de Rémy, le jeune Bernard Anquetil, se fait arrêter par la Gestapo, l'agent de Londres a reçu la veille un message de Londres en urgent : « Avez dangereusement dépassé limites de sécurité. Stop. Suspendez immédiatement toute émission. » Rémy, qui se trouve alors à Nantes, demande à son agent de liaison personnel de se rendre immédiatement à Saumur d'où travaille son « radio ». Mais il arrive trop tard. Alors que Bernard Anquetil émet encore, les voitures spéciales cernent la maison des Combe, où il se trouve. Les équipes d'intervention n'ont plus qu'à l'arrêter.

L'arrestation des « radios », outre le fait qu'elle désorganise profondément les réseaux de Résistance (il faut de nombreux mois, notamment, pour former de nouveaux opérateurs) fait également courir un risque sournois pour le reste des agents. Le grand jeu de l'espionnage consiste alors pour l'occupant, ou la force de police concernée, de taire l'arrestation au reste du groupe puis de forcer l'opérateur à émettre sous la contrainte. Un « radio » de la Confrérie Notre-Dame a ainsi été arrêté par les Allemands et ces derniers l'ont forcé à fixer de faux rendez-vous pour déclencher des largages de nuit de matériels destinés à la Résistance. Pendant ce temps-là, la Gestapo se cachait dans l'ombre, prête à arrêter les équipes de réception au sol. Heureusement, dans le cas présent, Londres

s’en est aperçu, grâce à un autre « radio » qui a échappé aux arrestations et grâce à la météo capricieuse qui a décalé un premier largage, alors que la souricière était en place. Le BCRA a intoxiqué à son tour la Gestapo en envoyant les équipes allemandes attendre des heures dans un coin de campagne pour un parachutage fantôme.

Internet n’a pas tout réglé

Aujourd’hui, l’utilisation d’Internet permet à l’espion d’éviter de s’embarrasser d’un matériel lourd et encombrant pour les liaisons avec sa centrale. Le foisonnement des échanges sur ce réseau mondialisé facilite grandement la discrétion de ceux qui souhaitent échapper à la surveillance. Malgré tout, la vulnérabilité des communications du clandestin isolé, qui doit encore et toujours transmettre sa production à sa centrale quasiment en temps réel, demeure l’une de ses principales faiblesses. Ainsi le clandestin sera-t-il doté, le plus souvent, d’un banal ordinateur portable. Mais une partie du disque dur sera cachée grâce à un programme chargé de dissimuler toutes les prises de notes secrètes. Sur le bureau de l’écran d’ordinateur, rien d’anormal ne sera visible et tout sera conforme à la couverture de l’agent. Grâce à une combinaison de touches, connue de lui seul, celui-ci pourra avoir accès à ses dossiers confidentiels. Malheur à l’agent s’il est arrêté et que les services techniques du contre-espionnage local découvrent le programme espion insuffisamment dissimulé dans le disque dur de l’ordinateur saisi.

Ici, tout est question de confiance. Il faut en effet avoir pleinement confiance en ses propres services techniques : ont-ils doté le clandestin d’un matériel informatique dont la partition secrète sera réellement indétectable, même pour des experts avertis ? Sont-ils plus performants que ceux de

l’adversaire ? Le risque zéro n’existe pas en la matière. Hier comme aujourd’hui, les transmissions clandestines restent le point faible de l’espion sous légende.

1. À noter que le principe de localisation des téléphones portables répond aujourd'hui à un mécanisme semblable. Le premier travail de localisation de l'appareil est effectué depuis un ordinateur de la centrale, en identifiant l'antenne-relais activée lors de l'appel. Puis des équipes mobiles doivent ensuite être déployées sur le terrain pour effectuer les derniers mètres jusqu'à l'utilisateur.

Bien travailler en inconscient

Quand le clandestin respecte ses consignes de sécurité et qu'il ne se fait pas trahir à cause de ses transmissions, il dispose heureusement de suffisamment de temps pour faire enfin son métier d'agent de renseignement. Le cœur de métier du clandestin sous légende, nous l'avons déjà évoqué, est de traiter ses contacts « en inconscient » afin de les faire parler, comme si de rien n'était, profitant de la proximité accordée par une couverture bien pensée.

Parmi nos cinq clandestins, il en est deux, en particulier, qui me semblent manier cette arme du travail en inconscient avec un brio qui force le respect : Wolfgang Lotz et Robert Mazur. L'un comme l'autre savent gagner la confiance de leur interlocuteur, lancer la conversation sans aller trop loin pour ne pas sembler trop pressant. Ils connaissent par cœur les ficelles du métier, lorsqu'il s'agit de laisser durer un silence pour que l'autre se décide à le combler, en général par une information inédite, celle qui brûle les lèvres et que l'on meurt d'envie de raconter. Ils ont l'expérience suffisante, ou un deuxième sens inné, pour savoir quand ne pas pousser immédiatement l'avantage et décider de reprendre la conversation un autre jour, au point où elle a été laissée. Il suffit de l'aborder différemment, sous un autre angle, en évoquant les soucis du moment, par exemple, en rebondissant sur la fatigue visible de son interlocuteur.

Lotz fait ainsi attention de ne jamais aller directement au but en posant une question trop sensible. Il constate que tous les Égyptiens sont bavards

de nature et que ceux qui aiment beaucoup parler finissent toujours par raconter ce qu'ils doivent taire. Voilà donc la technique qu'il utilise habituellement : il réunit plusieurs personnalités ciblées à l'occasion d'une réception. Il les gratifie des meilleurs plats et fait couler le whisky à flots. La plupart des membres de la haute société égyptienne apprécient cette boisson mais ne peuvent se permettre d'acheter ouvertement des bouteilles d'alcool. Dès lors, les invités se mettent à bavarder entre eux et quand un militaire rencontre un autre militaire, la tendance suivante ne se fait pas attendre : ils se mettent rapidement à parler de questions militaires ! Et surtout, avantage absolu de l'espion du Mossad : tous les convives ignorent que leur hôte parle couramment l'arabe. Lotz se faufile alors entre les convives, s'attarde près des tables où sont servis les mets et les alcools, tout en tendant l'oreille, l'air de rien. Parfois, en tête à tête, l'un des convives glisse à son intention exclusive une confidence hautement confidentielle afin que l'éleveur de chevaux allemand sache combien il se trouve en présence d'une haute personnalité. La nécessité de faire sentir à autrui toute son importance en démontrant ses accès aux secrets d'État les mieux gardés constitue un puissant levier pour le clandestin sous couverture. L'ego reste en effet l'une des valeurs sûres du renseignement et de l'espionnage, pour l'officier traitant classique comme pour l'agent illégal sous légende. « La plupart d'entre eux souffrent d'un terrible complexe d'infériorité, complète Wolfgang Lotz, et ils éprouvent le besoin constant de prouver aux autres et à eux-mêmes leur importance, leur puissance. Enfin, ils me croient tous un ancien de l'Afrikakorps et ils adorent discuter de problèmes militaires avec le professionnel qu'à leurs yeux je suis[1]. »

Pour mener ses reconnaissances sur le terrain, Lotz n'hésite pas à mettre à contribution sa femme pour offrir l'image rassurante d'un couple en goguette qui effectue de simples déplacements touristiques. Dès lors, les Lotz prennent leurs maillots de bain et tout un attirail de pêche afin que tous

les observateurs extérieurs puissent se persuader qu'il s'agit là d'une balade anodine pour prendre un bain de soleil au bord du lac Amer, par exemple. Alors que le but véritable de la virée consiste à aller vérifier le déplacement d'une brigade de l'armée égyptienne, dans la zone du canal de Suez.

Le clandestin israélien côtoie également la communauté allemande du Caire, et en particulier les scientifiques qui travaillent au développement d'une capacité balistique au profit de l'Égypte de Nasser. Il obtient avec eux d'excellents résultats. Ses interlocuteurs croient dur comme fer qu'il est incapable de distinguer « un moteur d'avion d'un moulin à café » et Lotz prend bien soin de ne pas leur donner tort. Il observe alors avec une joie forcément dissimulée que moins il manifeste d'intérêt pour leurs travaux, plus les scientifiques insistent pour lui en parler avec force détails. Cet autre classique de la nature humaine fonctionne comme un jeu de séduction. Le don Juan feint alors de ne pas s'intéresser à l'objet de son désir pour déclencher en réaction le mécanisme d'autodéfense d'une estime de soi soudain bafouée.

Dans le domaine du travail en inconscient, Robert Mazur n'est pas en reste. Lui aussi est un maître en la matière avec, dans son cas à lui, la nécessité opérationnelle d'enregistrer des confidences suffisamment explicites pour pouvoir incriminer la cible par la suite. Alors qu'il est en train de mettre un pied dans le système de blanchiment d'argent organisé autour de la puissante Bank of Credit and Commerce International (BCCI), Mazur est en pleine discussion avec l'un des responsables de l'organisme. Ce dernier se nomme Akbar Bilgrami. Il appartient à la section Amérique du Sud de la branche de la BCCI à Miami. En s'appuyant sur un véritable dépôt de 4 millions de dollars apporté en secret par le gouvernement américain, et en promettant de nouveaux dépôts à venir, l'agent fédéral a gagné sa confiance. La conversation qu'il a avec Bilgrami est enregistrée. Il faut donc lui faire dire clairement qu'il a bien conscience de travailler indirectement, *via* Robert Musella, au profit des trafiquants de drogue du

cartel de Medellín qui sont les clients du faux homme d'affaires. Bob a alors la bonne idée de formuler lui-même la tirade susceptible de gratter : si Bilgrami ne monte pas sur ses grands chevaux en s'offusquant, mais qu'il valide au contraire, sans les remettre en cause, les affirmations de l'agent infiltré, l'affaire est dans le sac.

« Vous savez, explique Mazur au banquier, si vous rencontriez – et vous ne le ferez évidemment jamais – mais si vous deviez rencontrer mes clients, vous…

— Non, non, coupe immédiatement Bilgrami. Je ne suis pas du tout intéressé de rencontrer vos clients. Je suis juste intéressé par leur… (silence)

— S'ils étaient dans une même pièce avec Lee Iacocca[2], insiste Mazur, vous ne feriez pas de différence entre les deux. L'un vend des voitures, les autres vendent de la cocaïne, et c'est tout. Pas la peine d'en dire plus sur le sujet.

— Je ne veux pas savoir ce qu'ils vendent, dit le banquier en riant[3]. »

Et comme Akbar Bilgrami ne se retire pas du jeu alors qu'il vient d'avoir la confirmation orale irréfutable que les dépôts apportés par Robert Musella correspondent bien à de l'argent généré par le trafic de drogue, il se condamne du même coup vis-à-vis de la justice américaine. D'autant que cette confession indirecte d'un responsable de la BCCI est désormais sur bandes. Elle va constituer une solide pièce à conviction pour le dossier d'accusation qui se prépare. Excellent travail en inconscient.

La nécessité de ne jamais révéler ses réelles intentions et les objectifs de sa mission impose au clandestin de fonctionner différemment de ses collègues qui ont choisi les voies plus classiques du renseignement. L'officier traitant peut se permettre de poser des questions directes et précises à la source humaine qu'il est chargé de diriger. L'espion sous

légende, au contraire, emprunte rarement le chemin le plus rectiligne pour parvenir à ses fins. Il suggère, joue sur les silences, relance la conversation sur un sujet d'attente et déclenche la confidence de son interlocuteur presque par surprise. C'est un authentique travail d'orfèvre.

1. Wolfgang Lotz, *Mémoires d'un maître-espion du Mossad. L'espion au champagne*, *op. cit.*, p55.

2. Célèbre homme d'affaires américain, patron de Ford puis de Chrysler dans les années 1970.

3. Robert Mazur, *The Infiltrator*, *op. cit.*, p. 205.

Quand l’espion sous légende peut exulter

Alors que l’agent sous couverture joue la partition d’un alter ego qui n’a rien à se reprocher tout en manipulant ses contacts pour les inviter à se confier, l’espion masqué connaît heureusement des moments d’intenses satisfactions. Un officier de renseignement vit pour recueillir l’information secrète qu’il se fera ensuite un honneur de transmettre à ses autorités. L’homme de l’ombre sait parfaitement reconnaître la valeur d’un renseignement lorsqu’il tombe sur une véritable pépite. Comme le chercheur d’or qui exulte enfin, les pieds dans l’eau, après des journées infructueuses à chercher des paillettes d’or dans le lit d’une rivière, l’espion expérimente cette même joie profonde. Rien ne compte alors plus que la nécessité de retourner le plus rapidement possible dans son local de couverture où se trouvent ses moyens de transmission. Le message qu’il va bientôt rédiger et dont il fait déjà tourner les mots dans sa tête lui brûle les doigts comme une plaque de métal chauffée au soleil. Transmettre. Cela devient vite l’unique musique lancinante qui occupe la presque totalité de son esprit.

Cette musique qui prend viscéralement aux tripes, nos clandestins chargés de recueillir du renseignement l’ont tous entendue, plusieurs fois même, heureusement pour eux, lors de leur mission d’infiltration.

La Confrérie Notre-Dame frappe deux gros coups

Rémy, après des débuts difficiles, parvient par la suite à mettre en place un véritable réseau de renseignement qu'il choisit de nommer « Confrérie Notre-Dame ». La CND va notamment réussir deux gros coups en obtenant ces fameuses pépites de renseignement qui font la réputation d'un service, en l'occurrence le BCRA.

Rémy va ainsi transmettre les plans détaillés des bases de Bordeaux, La Pallice, Saint-Nazaire, Lorient et Brest, conformément à sa lettre de mission. Toutes les fortifications allemandes y figurent avec les différentes implantations des unités, les dépôts logistiques. Pour obtenir ces documents ultra-secrets, Rémy a recruté une source qui va faire des merveilles. Il s'agit d'Alphonso Tanguy *alias* Alex. Il est ingénieur à la direction des travaux de l'arsenal de Lorient. Alex parvient à se faire embaucher par les Allemands de la base. En échange de six bouteilles de sauternes, il obtient que le patron allemand de la base passe Noël à Berlin, en compagnie de sa femme : « Toi avec du sauternes, sinon rien ! » avait lancé cette dernière à son mari sous forme de boutade. Le responsable allemand en fait part à son ingénieur français qui lui ramène les six précieuses bouteilles. Et voilà Alex débarrassé de son chef et libre de fouiller tranquillement dans son bureau. Il parvient alors à sortir les documents cachés dans un paquet, enveloppés dans de vieux journaux. Quand il arrive à Paris, à la sortie de la gare, il y a un contrôle allemand qui vérifie les papiers des voyageurs ainsi que leurs affaires. Alex, le cœur battant, aperçoit une vieille femme et lui propose gentiment de lui porter sa grosse valise. « Prenez mon paquet en échange ! » La manœuvre fonctionne. La vieille dame passe les contrôles avec le paquet pour Rémy. Elle n'est pas fouillée. Alex, au contraire, doit ouvrir la valise. Lorsque, en février 1942, à Londres, Rémy montre ces plans à Passy et aux officiers de l'Intelligence Service, il déclenche d'abord la stupéfaction et le doute. Puis l'admiration.

Le deuxième gros coup du réseau de Rémy est tellement truculent qu'il a été repris dans le film *Le Mur de l'Atlantique* de Marcel Camus. Il est l'œuvre d'un autre agent de la CND, René Duchez. Ce dernier est un artisan qui, en tapissant un bureau de l'organisation Todt, l'entreprise allemande chargée de l'édification du mur de l'Atlantique, parvient à subtiliser un plan hautement confidentiel dans le dos du responsable des travaux. Il dissimule le précieux plan derrière une glace. Puis il revient le lendemain, pour terminer son travail de tapisserie. Il en profite pour sortir du bureau le plan qu'il a caché dans les rouleaux de papiers non utilisés. Le plan, parvenu à Londres par courrier humain, correspond aux fortifications allemandes de Cherbourg à Honfleur, avec emplacements des blockhaus, nids de mitrailleuses, champs de mines et barbelés. La prise est exceptionnelle. À la libération, le général américain Omar Bradley confiera personnellement à Rémy que ces renseignements d'une précision étonnante avaient été largement utilisés par l'état-major allié chargé de la planification du débarquement de Normandie, du 6 juin 1944. Certains choix des plages du débarquement ont été effectués à la lumière de cette fameuse carte.

Robert Mazur s'approche du sommet de la pyramide

La remontée du courant des sources de financement du cartel de Medellín effectuée en sous-marin par Robert Mazur *alias* Robert Musella, va faire un bond en avant lors d'une mission de quatre jours à Paris, en mai 1988. Au cours de ce séjour dans la capitale, l'agent fédéral se retrouve au contact de personnages véritablement centraux du dispositif de Pablo Escobar. À cette époque, tout l'édifice patiemment mis en place par les cartels de la drogue pour blanchir les quantités astronomiques de cash

obtenues est en train de vaciller. Jusque-là, le système s'appuie essentiellement sur des banques localisées au Panama. Mais la guerre ouverte que livrent les États-Unis contre le dictateur Manuel Noriega bloque tout le système bancaire du Panama. Il faut trouver une alternative en urgence. Et la solution miracle va être proposée par Robert Musella : il s'agit d'un nouveau circuit qui passe par des banques au Luxembourg et au Liechtenstein, ainsi que des entreprises-écrans créées dans différents paradis fiscaux, tout en s'appuyant toujours sur la BCCI. Le système proposé a de quoi séduire. Depuis trois ans, Musella a déjà apporté la preuve de son sérieux face à bon nombre d'intermédiaires. Sa cote est élevée et la crise avec le Panama accélère les besoins du cartel de Medellín. Du coup, pour la première fois, Musella attire à Paris – toujours dans des endroits prestigieux, comme l'hôtel George-V, ou l'hôtel de La Trémoille – ses premiers très gros poissons, à l'occasion de plusieurs réunions. Il s'agit de Santiago Uribe, avocat qui travaille directement avec Pablo Escobar. Il est le frère de l'ancien président colombien Alvaro Uribe et il est directement impliqué dans le système de blanchiment de son principal client. Uribe est accompagné par Rudolf Armbrecht, ancien pilote d'origine allemande, confident des cadres du cartel, et très écouté par ces derniers qui lui font une confiance aveugle. Il a la réputation d'avoir tout le flair nécessaire pour repérer les arnaques et ne faire aucune erreur. Eh bien, avec cette opération sous couverture montée par les douanes américaines, il s'apprête à commettre sa première grosse bourde.

Les réunions se passent à merveille. Robert Musella séduit tout son monde. Il se montre convaincant tout en apparaissant comme une personne mesurée et prudente, ce qui rassure pleinement Armbrecht. Le système exposé par l'espion sous légende semble bien pensé et apte à blanchir sur la durée les montagnes de billets récoltées chaque mois par l'organisation criminelle. Exactement ce que cherchent les pontes du cartel. Armbrecht s'engage à faire un premier versement test d'un million de dollars à la

BCCI de Paris, pour le compte d'un certain Gerardo Moncada. Les douanes ne le savent pas encore à ce moment-là, mais sous le nom de Moncada se cache en vérité Don Chepe, qui n'est autre que le bras droit d'Escobar chargé de l'ensemble du trafic de cocaïne.

Avant de quitter les lieux, le pilote allemand confie à Robert Musella quatre numéros de téléphone pour pouvoir le joindre à Medellín. Une aubaine de plus pour les Américains. La NSA va s'en donner à cœur joie.

La couverture en béton de Wolfgang Lotz

Recueillir des renseignements constitue un vrai plaisir pour le clandestin dans le feu de l'action, mais il existe d'autres types de satisfactions. Je pense en particulier au plaisir un peu coupable que certains agents ressentent – cela m'est aussi arrivé – lorsqu'ils constatent que leur légende passe comme une lettre à la poste. Cette preuve que tout se déroule pour le mieux, sans un nuage à l'horizon et que la pression du contre-espionnage local s'éloigne, Wolfgang Lotz l'a reçue de la bouche même de l'un de ses amis égyptiens, le général Abdel Salam. L'obtention d'une telle assurance ne peut que confirmer la justesse du travail accompli jusqu'alors et produit, du même coup, un puissant sentiment euphorique.

Un jour qu'ils discutent tranquillement autour d'un bon verre de whisky, l'Égyptien lui fait la confidence suivante : pour les services de renseignement égyptiens, Wolfgang Lotz est vraiment au-dessus de tout soupçon ! Abdel révèle alors à son ami qu'il a fait l'objet d'une intense campagne de surveillance en long et en large, doublée de nombreuses enquêtes, de contrôles et de vérifications diverses, en particulier parce qu'il côtoie régulièrement des personnalités égyptiennes de premier plan. Résultat : « Vous êtes considéré comme sûr ! » lui lance le général, tout fier et heureux de pouvoir ainsi rassurer son ami : « Les services égyptiens

savent que vous êtes d'accord avec le régime, que vous détestez les juifs et ils ont remarqué qu'à cause de cela, quelques Allemands ici ne vous aiment vraiment pas[1]. »

Sur ce dernier point, Lotz s'est effectivement rapproché au Caire d'un ancien nazi sulfureux proche, lors des années de guerre, de Joseph Goebbels, le ministre de la Propagande de Hitler. Ce qui a fait l'objet de nombreux commentaires au sein de la petite communauté d'expatriés allemands (certains positifs, d'autres beaucoup moins, suivant les positions politiques des uns et des autres). Il s'agit de Johann von Leers, ex-membre du parti nazi et de la SS. Ce personnage peu recommandable est certain d'avoir reconnu en l'espion infiltré la personne d'un lieutenant-colonel des SS de sa connaissance, qui ressemble visiblement comme deux gouttes d'eau à Lotz. Ce dernier dément (mollement) mais Leers ne le croit toujours pas. Cette méprise n'est nullement gênante pour la couverture de l'agent, bien au contraire : comment imaginer une seule seconde, en effet, qu'un ancien officier SS soit en réalité un agent du Mossad ?

Les réussites et les victoires d'étapes remportées par les clandestins, si elles permettent d'adoucir la vie compliquée de ces ermites du renseignement en leur offrant un réconfort bienvenu, sont également susceptibles de les conduire à leur perte. Lorsque l'espion se met à collectionner les succès, il en veut toujours plus, quitte à devenir impétueux. Il court alors le risque de négliger sa sécurité afin d'obtenir des résultats plus rapides.

1. Wolfgang Lotz, *Mémoires d'un maître-espion du Mossad. L'espion au champagne*, *op. cit.*, p. 101.

Les erreurs classiques du travail sous légende

Quelle que soit la qualité de l'agent clandestin, même s'il suit à la lettre les consignes de sécurité, plus le temps passe et plus il est mathématiquement susceptible de commettre, un jour ou l'autre, une erreur. D'autant plus s'il connaît quelques succès, il pourra avoir tendance à relâcher sa vigilance et finir par se persuader qu'il ne risque rien.

Cette erreur commise en cours de mission, si elle n'est pas déterminante et peut être rattrapée, agira comme une simple première alerte, une sorte de piqûre de rappel. Mais parfois l'erreur est plus grave et elle peut aboutir à l'effondrement de la couverture, puis à l'arrestation du malheureux clandestin.

Des erreurs, nos cinq clandestins en ont tous commises, à un moment ou à un autre. Ou alors d'autres l'ont fait à leur place.

Une erreur fréquente dans ce type de mission est d'évoluer dans une zone où vivent des personnes qui connaissent la véritable identité de l'agent. Ces derniers, sans vouloir nécessairement causer du tort à l'espion, vont aller à sa rencontre et le saluer en l'appelant par son vrai nom. Les conséquences d'une rencontre aussi inopportune peuvent être désastreuses pour l'opération en cours. Curieusement, ce type d'incident est fréquent. Il faut croire que le monde est plus petit qu'il n'y paraît : même en changeant de continent, nombreux sont les clandestins qui racontent l'histoire incroyable qui leur est arrivée, lorsqu'ils sont tombés nez à nez avec un

cousin ou un ami d'enfance qu'ils n'avaient pas vus depuis plus de dix ans. Moi-même, j'ai connu une telle mésaventure.

Je me trouvais alors, au début des années 2000, dans une capitale d'Asie centrale. J'avais modifié mon apparence physique avec une barbe que je ne portais pas d'ordinaire. Je travaillais sous légende, avec un faux nom et les papiers d'identité afférents. La capitale était alors une ville étape empruntée parfois par les forces spéciales françaises lors de leurs mises en place en Afghanistan. Sur la rue principale, alors que j'effectue une opération de change, en récupérant de la monnaie locale contre mes dollars, dans une petite boutique spécialisée, j'aperçois un caporal-chef du 1er régiment de parachutistes d'infanterie de marine en civil. Je le reconnais instantanément : j'avais effectué avec lui une mission de quatre mois de formation de garde présidentielle, cinq ans auparavant. L'homme me connaît donc particulièrement bien. Il remonte les boutiques, une à une, en flânant et se rapproche de moi. Je me retourne pour éviter qu'il ne me reconnaisse. Mais peine perdue ; le militaire m'aperçoit et exprime sa surprise en ouvrant de grands yeux. Il me hèle, en m'appelant par le pseudo que je portais à l'époque : « Maxime ! » Je fais semblant de n'avoir rien entendu et je continue mon chemin. Du coup, le caporal-chef marque un temps d'arrêt. Il doute. Il s'agit peut-être d'une personne qui ressemble à ce « Maxime ». Il a dû se tromper. Puis il se ravise et reprend de plus belle, un peu plus fort : « Maxime !! » Je ne me retourne pas. L'incident en reste là. Le parachutiste sait peut-être que j'ai rejoint la DGSE. En tout cas, il comprend visiblement que je cherche à éviter tout échange avec lui. Personne autour de nous, ne semble avoir réagi à cette petite scène toute banale en apparence. Le soir, par messagerie cryptée, je rapporte la péripétie à mon répondant. Après avoir recueilli l'avis de nos chefs, il est décidé que la mission n'est pas compromise et que je peux poursuivre mes activités clandestines.

Pour se tenir à l'écart de ce type de rencontre fortuite avec d'anciennes connaissances, Jeanne Bohec s'abstient ainsi de se rendre à Angers où elle connaît beaucoup de monde sous sa véritable identité, dont des personnes qui savent, de plus, qu'elle est partie à Londres pour s'engager dans les Forces françaises libres. En revanche, à Rennes, aucun problème pour elle : elle n'y a aucun lien. Elle craint donc beaucoup moins de s'y faire démasquer.

De la même manière, Robert Mazur habite Tampa, avec sa famille. Il craint toujours d'y faire des rencontres compromettantes lorsqu'il doit évoluer dans sa ville sous couverture. En revanche, lorsqu'il doit se rendre en Californie, à New York, ou plus encore en France, sous l'identité de Robert Musella, il se sent naturellement moins sous pression. La probabilité d'une rencontre inattendue devient beaucoup plus faible.

D'autres petites erreurs fréquentes sont de l'ordre du réflexe parasite qui trahit l'espion instantanément, bien malgré lui, de la même manière que je m'étais présenté au téléphone sous mon vrai nom par inadvertance. Prenant le métro à Paris pour la première fois, sans doute un peu intimidée, Jeanne Bohec heurte légèrement un soldat allemand, sans le faire exprès. « *Sorry !* » lui lance-t-elle alors instinctivement. Elle se mord les lèvres, mais il est trop tard ! En se trouvant face à un étranger, ce vieux réflexe s'est automatiquement imposé. Heureusement pour elle, le soldat allemand n'a pas réagi. Ses pensées étaient sans doute ailleurs.

Le lieutenant-colonel Reino Häyhänen, l'adjoint que Moscou a finalement envoyé à Abel pour le soulager dans sa mission, a quant à lui multiplié les erreurs à cause d'un dilettantisme particulièrement coupable dans sa situation d'agent infiltré aux États-Unis. Il négligeait ainsi de relever les caches, ses messages radio étaient truffés d'erreurs, et il dépensait même l'argent prévu pour les opérations en vodka et en prostituées. Un jour qu'il récupérait le contenu d'une cache alimentée par l'un de ses agents, il n'a même pas pris la peine d'évider la pièce de 5 cents

qui s'y trouvait. Or, cette pièce contenait pourtant un microfilm, dissimulé en son sein. La pièce avait été creusée de manière à offrir une petite cache particulièrement discrète. Ce type de dispositif était régulièrement utilisé par les agents soviétiques lors de la guerre froide. Que contenait ce message chiffré ? Le KGB ne le saura jamais. Un clandestin anonyme y a peut-être transcrit des secrets considérablement utiles pour le service soviétique, arrachés au péril de sa vie. Sans avoir pris la peine de se débarrasser du contenu de la pièce, Häyhänen l'a utilisée par mégarde pour ses achats personnels. La fameuse pièce a ainsi circulé à travers New York pendant sept mois, jusqu'à ce qu'un jeune vendeur de journaux la fasse tomber accidentellement. Les deux moitiés de la pièce se sont alors désolidarisées en révélant une liste de chiffres sur un minuscule morceau de papier. L'affaire de la « pièce de monnaie creuse » a défrayé la chronique de l'époque et elle a conservé tout son mystère, les spécialistes du FBI se révélant incapables de déchiffrer le message codé qu'elle contenait.

L'espionnage se niche dans les détails

Parfois, un simple petit détail, en apparence insignifiant, est négligé par l'espion qui n'y a pas pris garde sur le moment. Cette petite entorse à la couverture peut néanmoins permettre à un observateur attentif de soudain voir clair dans le jeu du clandestin. La couverture tombe alors pour une broutille.

Jeanne Bohec montre un jour le contenu de sa valise à une collègue résistante, en France. Celle-ci se surprend à y découvrir des tampons périodiques. Quelle importance ? Contre toute attente, la possession de ce produit hygiénique donne une indication sur la provenance de Jeanne : depuis la guerre, il est impossible de se procurer des tampons en France. En cas de fouille de ses bagages, l'agent du BCRA est susceptible de se

retrouver en grand danger, sans forcément comprendre pourquoi. Encore faut-il que les Allemands chargés du contre-espionnage soient au courant de ce type de rupture de stock bien particulier, risque aggravé cependant dans le cas d'équipes mixtes de contrôle. De même, fait remarquer la collègue de Jeanne, la petite trousse à maquillage qu'elle a également emportée peut la trahir de la même manière : un tel *vanity-case* est lui aussi introuvable en France.

La découverte de ces deux impairs, sans conséquence pour la suite de sa mission puisqu'ils ont été préalablement identifiés par une collègue bienveillante, a suffisamment marqué la jeune espionne pour qu'elle s'en souvienne encore cinquante ans plus tard, au moment de relater ses souvenirs de guerre.

Attention à la facilité

Un autre type d'erreurs très fréquentes pour les clandestins au long cours repose sur la difficulté de faire preuve d'une rigueur quotidienne pour effectuer inlassablement les mêmes petits gestes imposés par la sécurité. Avec la confiance qui s'accroît, la fatigue consécutive à l'effort déployé pour dissimuler ses activités clandestines et une paresse naturelle qui s'installe peu à peu face à ces tâches rébarbatives, un certain relâchement survient à un moment ou à un autre. Les itinéraires de sécurité se font de plus en plus courts, quand ils ne sont pas purement et simplement abandonnés. Lorsqu'il quitte son appartement, le clandestin oublie de placer un objet discret dans le coin de sa porte, afin de détecter une éventuelle intrusion en son absence. Il s'en aperçoit bien lorsqu'il sort dans sa rue, mais il ne trouve pas l'énergie nécessaire pour remonter les escaliers. Tant pis pour aujourd'hui, se dit-il… C'est avec ce type de petits relâchements, lorsqu'ils se multiplient, que le clandestin finit par se perdre.

Daniel Cordier, le secrétaire de Jean Moulin, reconnaît que ses collègues et lui sont parfois tombés dans ce piège de la facilité, avec le but avoué de gagner du temps. Ainsi, le journal *Le Progrès* de Lyon est le repaire de nombreux responsables de la Résistance. Or, on y trouve de nombreux cafés alentour. Cette proximité était trop tentante pour ne pas être utilisée. Dès lors, la plupart des rendez-vous clandestins s'effectuent dans les cafés du quartier, contrevenant à la sacro-sainte règle de distanciation entre la zone de travail et la zone de liaison. Cette imprudence généralisée est largement partagée par l'ensemble des jeunes gens, adjoints ou secrétaires appartenant aux mouvements, et qui vivent, comme Cordier, dans une improvisation permanente. Tous, y compris les agents de la France libre en mission clandestine, ignorent une bonne partie des consignes de sécurité des Britanniques et du BCRA. Seul Jean Moulin les respecte scrupuleusement : peut-être parce qu'il est le plus vieux, suggère Daniel Cordier[1]. Ce qui n'empêchera pas hélas son arrestation, le 21 juin 1943.

Même le très sérieux colonel Rudolf Abel finira par se laisser aller à la facilité, malgré ses neuf années passées en clandestinité totale, sans se faire prendre. Un jour, son adjoint, Reino Häyhänen, lui annonce qu'il est en rupture de produits photographiques pour développer ses microfilms. Sans prendre la peine de lui apporter ailleurs les produits demandés à l'occasion d'un rendez-vous programmé, ou de les déposer dans une cache, Abel amène son adjoint dans sa propre zone de vie. Il ne propose toutefois pas à Häyhänen de monter jusqu'à son appartement situé au 252, Fulton Street pour récupérer avec lui le matériel. Mais le mal est fait : Häyhänen connaît désormais l'adresse où se cache son chef. Après trente années de travail pratiquement ininterrompu dans les services secrets, dont une vingtaine passée à l'étranger, Abel commet pourtant là une erreur de débutant manifeste, à cause d'une faiblesse passagère, un relâchement coupable. Et celui-ci va lui coûter très cher.

Le dilemme de Coventry

Parce que l'utilisation d'agents clandestins, infiltrés jusqu'au cœur du dispositif de l'adversaire, produit parfois des résultats remarquables, les responsables des services de renseignement se retrouvent dès lors face au fameux dilemme dit de Conventry. Cette expression, bien connue des experts du domaine du renseignement, désigne le choix cornélien qui aurait été celui du Premier ministre britannique Winston Churchill pendant la guerre.

En parvenant à casser le code des machines Enigma utilisées par les Allemands pour chiffrer leurs communications les plus secrètes, les Alliés ont acquis un avantage unique sur l'Allemagne nazie qui leur permet d'obtenir régulièrement un temps d'avance. Il devient absolument vital que les Allemands ne s'aperçoivent pas que leurs codes sont compromis. Un jour, les Britanniques apprennent, grâce à Enigma, qu'un bombardement allemand doit viser la ville de Coventry. Que faut-il faire ? Alerter l'aviation et toute la défense antiaérienne pour contrer le bombardement pour sauver de nombreuses vies humaines, ou laisser simplement faire, pour protéger le secret qui entoure la connaissance d'Enigma ? Les experts s'accordent à dire que le déchiffrement des messages codés par Enigma a raccourci la durée du conflit de deux années. La préservation du secret, dans le cas présent, l'emporte donc et Coventry subit un violent bombardement, le 14 novembre 1940. L'histoire est en fait une fable. Les Britanniques étaient effectivement au courant du bombardement, mais ils en ignoraient le lieu précis, privilégiant la banlieue de Londres dans leur analyse. Le dilemme de Coventry n'en demeure pas moins particulièrement pertinent car il se pose régulièrement, en ces mêmes termes, aux destinataires des rapports confidentiels. Lorsque les renseignements obtenus sont cruciaux, le risque est grand de griller sa source en montrant à l'adversaire que ses secrets sont mystérieusement éventés.

L’audacieuse opération de Robert Mazur a failli être compromise, à plusieurs reprises, par des dérapages des différentes agences américaines et de leurs responsables locaux. Chaque mois, le clandestin parvient à identifier de multiples intermédiaires du trafic de drogue dont il transmet le nom aux différents responsables concernés. Il identifie également bien souvent les lieux et les dates de livraisons de certaines cargaisons de cocaïne grâce aux confidences qu’il obtient. Il est dès lors tentant d’arrêter des trafiquants sans envergure et des saisies de drogue, même modestes, pour montrer au pouvoir politique que la lutte contre les narcotrafiquants bat son plein. Mais l’utilisation ponctuelle du renseignement obtenu pour se faire mousser localement est susceptible de compromettre toute l’opération dont le but est de remonter tout en haut de la chaîne, sans s’occuper des étages intermédiaires. Il faut donc rester discipliné et éviter de s’en prendre notamment à ceux que les policiers de la DEA (la Drug Enforcement Administration – l’agence américaine chargée de la lutte contre les stupéfiants) désignent sous le sobriquet de « T-shirts ». Ces derniers sont les hommes de main des cartels dont la famille est maintenue en otage en Colombie, pour servir de garantie et empêcher que l’intéressé ne soit tenté de disparaître avec le cash qu’il est chargé de récupérer, compter, conditionner puis livrer. Ces petites mains qui manipulent des millions de dollars pour le cartel ne gagnent que quelques centaines de dollars par mois. Les policiers les appellent « T-shirt » car c’est tout ce qu’ils sont en mesure de s’offrir. Les responsables américains locaux sont donc régulièrement tentés de suivre ces intermédiaires pour remonter sur le donneur d’ordre de la ville considérée. Mais si l’opération est mal menée, sans souci de préserver la source du renseignement initial, c’est toute la couverture de Robert Mazur qui s’étiole.

Pendant les presque deux ans que dure sa mission d’infiltration (en plus des trois années passées à monter la légende), l’opération Musella est, à plusieurs reprises, à deux doigts d’échouer à cause de telles sorties.

Pourtant, les consignes ont bien été données au niveau fédéral afin d'éviter toute interpellation intempestive. Ces incidents répétés mettent évidemment, à chaque fois, l'agent infiltré dans une colère noire.

Alors même que tout a été planifié à l'avance dans les moindres détails et que l'espion peut s'appuyer autant sur son talent que sur son expérience du métier acquise au cours de sa formation comme de ses missions passées, il n'est pas rare de finir par tomber sur un grain de sable. Celui-ci vient alors gripper une machine pourtant parfaitement huilée qui donnait, jusque-là, entière satisfaction.

1. Daniel Cordier, *Alias Caracalla*, *op. cit.*, p. 419.

L’indispensable intelligence de situation

Comme les erreurs ou le manque de chance ne peuvent être totalement exclus lors d’une mission sous couverture qui s’étire dans le temps, le clandestin doit être en mesure de réagir convenablement face à l’imprévu. Parfois, il faut savoir improviser sans jamais se départir de son flegme, même si ce dernier n’est qu’apparent. La stratégie du canard, nous l’avons dit, peut être salvatrice et permettre, en tout cas, de faire reculer l’échéance fatale. C’est bien pourquoi les tests de sélection et les exercices avant mission ont pour objectif d’écarter les candidats qui n’ont pas la tête sur les épaules, ceux qui ne savent pas comment se tirer eux-mêmes d’affaire. Les soutiens éventuels de l’agent sous couverture se trouvent souvent à des milliers de kilomètres de sa zone de déploiement. Le recours ne se trouve qu’en lui-même, la plupart du temps. L’intelligence de situation est donc ici indispensable.

Parce que l’agent évolue dans une zone sensible où tout étranger est par nature suspecté d’espionnage par les services locaux, il n’est pas rare de faire l’objet d’un interrogatoire de routine. Cela ne veut pas dire que la couverture est tombée pour autant. Il faut donc prendre garde à maintenir son sang-froid et éviter de paniquer ou de perdre ses moyens. Les premiers moments de l’arrestation sont décisifs. C’est là que les agents du contre-espionnage se font en général leur première impression.

Pour passer sans encombre cette épreuve, Mikhaïl Makliarski, cadre de la 4^{e} division du KGB dans les années 1950, dresse les recommandations

suivantes à ses officiers, qui me paraissent particulièrement lumineuses : « Si l'on vous interroge, n'essayez pas de paraître plus intelligent que votre interlocuteur. Personne n'aime les malins ; personne ne leur fait confiance ! Lorsque vous parlez, tâchez toujours de deviner ce que votre interlocuteur désire entendre de vous[1]. » En renseignement, cela est vrai pour les officiers traitants de la voie classique déployés en ambassade comme pour les clandestins : la capacité à se mettre à la place de la personne à qui l'on s'adresse pour mieux calibrer son discours, est l'une des clés du métier. D'autant plus lorsque l'interlocuteur en question est un agent du contre-espionnage local chargé de débusquer les espions infiltrés. Lors d'un interrogatoire, adopter le rôle du gentil coopératif, surpris d'être là, est une option gagnante.

Le 9 août 1941, à Paris, Rémy passe tout près d'une arrestation de la Gestapo. Lors de l'incident en question, il démontre qu'il ne manque ni de sang-froid ni de culot. Alors qu'il se rend au bureau de l'un de ses collaborateurs, situé rue Lamennais, il tombe sur un huissier qui se montre embarrassé et incapable de renseigner Rémy sur l'endroit où se trouve la personne qu'il recherche. Il trouve l'attitude de l'huissier suspecte et il se retourne plusieurs fois en sortant de l'immeuble pour vérifier qu'il n'est pas suivi. Il se rend ensuite dans une autre « succursale » où le collaborateur est susceptible de se trouver, place Vendôme. La loge, curieusement, est fermée. Rémy grimpe alors l'escalier jusqu'au troisième étage où se trouve le bureau. La porte est fermée, ce qui, là aussi, est inhabituel. L'agent de Londres hésite à entrer, suspectant un piège. C'est alors qu'un grand rouquin lui saisit fermement le poignet et le pousse brutalement à l'intérieur. L'homme est un Allemand de la Gestapo. Les premières questions fusent : « Que faites-vous là ? Que voulez-vous ? » Rémy a uniquement le temps de constater le désastre en observant les lieux : les bureaux sont renversés et les tiroirs ouverts. Les papiers et les documents

jonchent le plancher. Il prend alors le ton le plus ingénu possible et interroge :

« Mademoiselle Yvonne n'est pas là ?

— Quelle mademoiselle Yvonne ?

— Mais la téléphoniste assise à votre place. Je viens la chercher tous les jours. »

L'Allemand est rassuré face à ce qu'il perçoit comme un vulgaire rendez-vous galant. Le téléphone sonne, le rouquin répond et fait signe à Rémy de partir, alors qu'un deuxième policier allemand se présente. Le clandestin s'éloigne lentement, d'une manière la plus naturelle possible, puis il file à toute allure en descendant les escaliers quatre à quatre. Il l'a échappé belle.

Robert Mazur a réponse à tout

Lors des dizaines et dizaines d'entretiens que Robert Mazur a eu à conduire sous l'identité de Musella face à des trafiquants toujours sur leurs gardes, le clandestin a dû faire preuve d'une formidable aptitude pour trouver la juste repartie. Dans ces cas-là, l'esprit doit tourner à cent à l'heure. Les agents fédéraux sous couverture équipés de micros sont monnaie courante dans le milieu de la drogue, tout comme les anciens malfrats retournés équipés des mêmes dispositifs pour faire tomber le reste du réseau. Les membres du cartel sont obnubilés par leur propre sécurité et la perspective d'être trahis par un faux collaborateur. Il faut donc se montrer convaincant à chaque instant et rassurer, toujours, pour éviter que le doute ne prenne de l'ampleur.

Lors de l'une de ses rencontres, alors que les négociations se déroulent particulièrement bien et que la confiance s'installe, Bob Mazur est invité à se rendre lui-même à Medellín. Comment refuser sans paraître suspect ? Il

n'y a en effet que les fédéraux infiltrés qui refusent cette étape, quasiment obligatoire pour infiltrer le dernier cercle. Une chose est sûre : aucune agence américaine n'accepte que l'un de ses agents se rende jusqu'en Colombie, à la merci de tueurs sans pitié ou de preneurs d'otages trop heureux d'obtenir une monnaie d'échange avec l'administration américaine. Bob retourne astucieusement l'argument en sa faveur en trouvant la parade suivante : « Un tel déplacement est beaucoup trop marquant pour mon business. Les fédéraux vont avoir l'œil sur moi : c'est couru d'avance ! » Le raisonnement se tient. Et il fonctionne. Les narcotrafiquants en acceptent le principe sans s'offusquer et sans trouver la posture suspecte.

Les occasions pour Robert Mazur de démontrer tout son savoir-faire pour rassurer son monde ne manquent pas. Dans une autre circonstance, l'agent se retrouve avec Gonzalo Mora – courtier du cartel de Medellín dont le frère vend de la drogue à Miami et Los Angeles –, dans une boîte de nuit à la mode de Tampa. Mora paye une fille à Mazur pour qu'elle aille avec lui dans une *back room* et qu'ils prennent du bon temps ensemble. Qu'est-ce qu'un mafieux ferait, se demande alors Mazur ? Peut-il seulement refuser sans paraître louche ? Il ne s'agit pas seulement d'un problème vis-à-vis de sa couverture : c'est sa véritable identité d'agent fédéral qui tape à la porte. Aucune cour de justice ni sa hiérarchie directe n'accepteront jamais qu'un agent fédéral dépasse ainsi les bornes en mission, y compris sous couverture. Robert Mazur est redevable de ses actions vis-à-vis de la justice. S'il fraye ainsi avec la pègre, il perd toute crédibilité. Aucun dossier d'accusation ne pourra être monté à partir des éléments qu'il aura pu obtenir. Le clandestin trouve encore la bonne porte de sortie, celle qui pourra, de plus, lui faire réaliser un véritable coup de maître en fin de mission. Il explique à son interlocuteur qu'il est tombé fou amoureux d'une femme et qu'ils ont des projets de mariage ensemble. L'excuse, là encore, fait mouche et la soirée se termine sans encombre.

L’attitude générale de Robert Mazur, sa capacité à toujours trouver le mot juste et retomber sur ses pattes illustrent à merveille les qualités nécessaires à un espion sous légende pour déjouer les différentes embûches semées sur son parcours. Je pense avoir moi-même, à des degrés divers, ces qualités-là. Je suis également convaincu qu’elles sont largement partagées par les autres clandestins de ce livre et que cela explique en partie les résultats obtenus.

Avec ces derniers exemples tirés de l’expérience de l’agent fédéral américain se clôt la longue trajectoire des espions sous légende que j’ai voulu brosser, le plus concrètement possible, en m’appuyant sur des exemples véridiques.

Au travers principalement du parcours de cinq clandestins d’exception, nous avons donc vu comment ces agents d’un type particulier sont recrutés et formés, par quel long processus ils montent leur couverture et se bâtissent une légende. J’ai souhaité ensuite que nous les suivions, tous les cinq, sur leur zone d’implantation, pour observer, d’une manière tangible, leurs difficultés à faire coexister leur vie véritable avec celle de leur double, sans jamais perdre le fil de la mission qui leur a été confiée. Nous avons également pu découvrir leurs erreurs, tout en admirant leurs succès d’étape. Ces cinq-là, assurément, exercent un métier analogue, quels que soient l’époque, le système politique ou la mission reçue. Ils sont tous faits, somme toute, du même métal.

Il est temps maintenant de dresser le dernier bilan de ces cinq opérations singulières. Comment ces cinq histoires se sont-elles terminées et pour quel résultat final ? Enfin, que sont devenus ces espions dans les années qui ont suivi leur si exigeante mission ?

Si certains ont été justement honorés, d’autres ont fini par être oubliés et négligés. Pour deux d’entre eux, notamment, la fin de leur vie, solitaire et misérable, tranche considérablement avec les exploits de leur période active et la force de leur engagement.

Ainsi en va-t-il sans doute parfois des femmes et des hommes qui choisissent de vivre dans l'ombre, qui plus est sous les traits d'un alter ego qui finit par faire passer au second plan leur identité véritable. Rudolf Abel, le nom que l'histoire a finalement retenu, a ainsi totalement effacé William Fisher, le vrai nom de l'espion soviétique qu'il a caché pendant toute sa captivité, aux agents du FBI.

1. Cyrille Henkine, *L'Espionnage soviétique*, *op. cit.*, p. 199.

QUATRIÈME PARTIE :

LE DÉNOUEMENT

Le renseignement obtenu et les réussites

L'heure du bilan a donc sonné. Et il est particulièrement flatteur pour nos cinq espions sous légende, qu'il ne serait d'ailleurs pas incongru de qualifier également « d'espions de légende ». Dressons ce dernier inventaire par ordre chronologique, en commençant par les deux agents du BCRA.

Rémy et la Confrérie Notre-Dame

Après le surplace et les hésitations de Rémy lors de sa première mission, son réseau de renseignement de la Confrérie Notre-Dame prend progressivement son envol. Il parvient à recruter d'excellentes sources, comme l'ancien responsable du syndicat des pilotes du port de Bordeaux, qui fournira des rapports réguliers particulièrement précis. Les effectifs grimpent en flèche, passant de quatre-vingts agents en mars 1941 à quatre cent trente en décembre de la même année. Les rapports de renseignement à transmettre à Londres sont nombreux. Les envois classiques sont transmis par émissions radio, les plans et les documents bruts, comme les dossiers photo, sont acheminés quant à eux par voie terrestre *via* l'Espagne, ou par voie maritime, *via* la Bretagne. Plus tard, une troisième voie d'acheminement sera ajoutée à ce dispositif déjà très complet grâce à l'utilisation de la troisième dimension, au travers des petits avions

Lysander. Cet avion de liaison permettra de raccourcir considérablement les délais de transmission. Une centrale, cœur du réseau, est installée à Nantes, à mi-chemin entre Brest et Bordeaux et seize petites agences sont créées, formant une chaîne quasi ininterrompue de Bayonne à Saint-Malo et Dieppe. Puis Rémy décide de transporter son PC à Paris. Le développement des agences et l'afflux d'un renseignement régulier l'obligent à mettre en place un véritable état-major, avec un adjoint, un secrétariat général avec différents services (courrier, archives, boîte aux lettres, trésorerie, chiffrement). Le réseau sera enfin doté d'un bureau des faux papiers et même d'un service social pour venir en aide aux agents et à leurs familles en difficulté.

Pendant toute la durée de son activité, la CND aura transmis à Londres trois mille messages de renseignement par radio, ainsi que soixante-six courriers. Les renseignements fournis aux Alliés ont été à l'origine de succès importants, qu'il s'agisse de la surveillance presque continue des bases sous-marines de l'Atlantique, de la récupération des plans du mur de l'Atlantique, de la traque des croiseurs allemands qui menaçaient la flotte britannique et enfin de l'opération *Biting*.

Cette dernière est une opération aéroportée exécutée dans la nuit du 27 au 28 février 1942 par un raid de commandos britanniques faisant intervenir la Royal Air Force pour le parachutage, ainsi que la Navy pour la récupération des combattants. L'objectif de l'opération est de mettre hors d'état de nuire la station radar allemande qui se trouve à Bruneval, sur la côte normande, et de s'emparer du poste radar lui-même afin d'évaluer le niveau de technologie atteint par l'Allemagne dans ce domaine. L'opération combinée, particulièrement audacieuse, est un franc succès. Ce type d'opération, faisant appel aux trois dimensions de combat – terre, air et mer –, préfigure ce que sera quelques années plus tard l'opération *Overlord*, le débarquement allié sur les plages normandes, en juin 1944. L'opération *Biting* s'est appuyée presque intégralement sur le renseignement fourni par

le réseau de Rémy, complété par des missions de reconnaissance de la Royal Air Force.

Le parcours admirable et discret de « la plastiqueuse à bicyclette »

Jeanne Bohec, à elle seule, ne peut pas mettre en avant bien sûr un bilan aussi éloquent que celui de Rémy. Elle n'est active en Bretagne que pendant les quelques mois qui précèdent le débarquement de Normandie. Sa mission se limite en outre à la formation au sabotage des résistants présents sur place. Mais elle passe également à la pratique en participant elle-même au sabotage de plusieurs infrastructures ferroviaires. Elle se déplace d'un lieu de formation à un autre en bicyclette, afin de ne pas éveiller les soupçons. Son apport à la lutte contre l'occupant est aussi sincère que déterminé. Les risques qu'elle prend quotidiennement l'exposent à la torture et à la déportation.

Lors de sa prise de fonctions en Bretagne, les forces allemandes comptent six divisions de combat sur place, plus deux divisions aéroportées pour un total de cent cinquante mille hommes. Pour les Alliés, il est important d'empêcher que ces troupes viennent renforcer les défenses allemandes en Normandie. Il est donc prévu de déclencher des opérations de guérilla en Bretagne, en s'appuyant sur la Résistance locale et le parachutage de deux cents parachutistes français intégrés au fameux Special Air Service britannique, les SAS. Dès lors, Jeanne va interrompre ses séances d'instruction au sabotage, qui ne sont plus d'actualité, et être intégrée à l'opération autour du maquis de Saint-Marcel. Elle devient opératrice radio et participe à la planification des différents parachutages. Jeanne Bohec se retrouve ainsi au cœur des combats de Saint-Marcel, où

FFL et parachutistes vont être encerclés par des milliers de combattants allemands. Dans la nuit du 9 au 10 juin 1944, lorsque le commandant Bourgoin, le célèbre parachutiste manchot qui a perdu un bras en Tunisie, saute avec le gros de ses hommes sur le camp retranché, Jeanne fait partie de l'équipe au sol chargée du balisage de la zone de parachutage. Après des combats héroïques livrés par les parachutistes SAS qui font désormais partie de l'histoire de cette unité d'élite, le maquis est dispersé, une fois sa mission remplie, et chacun cherche à rompre l'encerclement en profitant de la nuit pour se faufiler entre les mailles du filet. C'est ce que parviendra à faire la jeune saboteuse du BCRA alors que bon nombre de ses camarades seront tués lors des combats de Saint-Marcel.

Très clairement, Jeanne Bohec a pris part, avec modestie, aux combats de l'ombre menés par les agents du BCRA. Elle est même allée jusqu'à participer directement à l'un de ces engagements qui ont fait l'histoire, dans le cadre du soutien au débarquement de Normandie, dans le maquis de Saint-Marcel.

Les résultats d'Abel encore confidentiels aujourd'hui

Il est difficile, sinon impossible, d'évaluer très précisément la performance finale du colonel William Fisher *alias* Rudolf Abel au cours de ses neuf années passées aux États-Unis en totale clandestinité. Les archives du KGB sur cette période et sur cette thématique sensible du « renseignement atomique » ne sont pas près de s'ouvrir. La Russie ne souhaite toujours pas dévoiler, entre autres, l'identité des scientifiques du projet Manhattan qui ont fourni du renseignement aux Soviétiques pendant la guerre froide.

Concernant le bilan de Rudolf Abel, l'histoire doit donc se contenter d'un jeu de conjectures. Mais certains détails permettent de se faire une idée finalement sans doute assez fidèle. Abel semble avoir réactivé avec succès le réseau dit des « Volontaires » qui avait été mis sur pied sur ordre de Staline pendant la guerre. Ce réseau s'appuyait en particulier sur de nombreux recrutements de scientifiques américains, pas forcément tous communistes, mais qui avaient alors une image positive de l'Union soviétique qui combattait le nazisme aux côtés des Alliés. Le renseignement atomique était la priorité absolue des Russes, à ce moment-là. Abel arrive aux États-Unis en 1948. Il semble avoir obtenu des succès probants puisqu'il apprend par radio, dès 1949, qu'il est décoré de l'ordre du Drapeau rouge, une haute distinction militaire soviétique qui récompense ordinairement les actes de bravoure au combat. Il est donc raisonnable d'en déduire qu'il a fourni à ses supérieurs des renseignements de première importance, s'attirant les bonnes grâces de Joseph Staline en personne. Pour le dictateur, la course à l'arme nucléaire était une question de vie ou de mort afin de pouvoir s'opposer à une Amérique dotée de cette capacité. L'explosion de la première bombe atomique, en 1949, avec deux ans d'avance sur les prévisions des experts de la CIA, ne met pas un terme au besoin en renseignement atomique : les Américains ont développé une arme thermonucléaire encore plus puissante que la précédente. Les Soviétiques accusent encore un retard qu'il va falloir combler. Le renseignement scientifique et technologique est l'une des solutions privilégiées.

Lors de l'arrestation – nous reviendrons plus tard sur les détails de celle-ci – de Rudolf Abel, les agents du FBI découvrent chez lui tout un attirail de moyens de liaison, de transmission de messages dissimulés dans des boulons évidés, des boutons de manchette, des crayons ou des blocs de bois qui servaient à cacher les microfilms. Abel avait également gardé curieusement une photo des Cohen, ce couple de messagers russes qui a réussi à s'enfuir au Mexique afin d'éviter la capture. À la vue de toutes ces

preuves matérielles, Abel apparaît bien comme le centre de la toile du dispositif soviétique d'espionnage clandestin déployé sur le territoire américain à cette époque. Il est le seul agent qui dispose d'une liaison directe avec Moscou et c'est donc lui qui est chargé de faire fonctionner tout le système des messagers qui relie la centrale à ses sources humaines.

Champagne pour les services israéliens

Wolfgang Lotz, « l'espion au champagne », avec son collègue clandestin Eli Cohen, infiltré quant à lui à Damas, sont les deux grandes stars du renseignement israélien des années 1960. Leur apport en renseignements vitaux pour leur pays est considérable. La pendaison de Cohen, qui intervient le 18 mai 1965, après quatre ans d'activité, suit de quelques mois seulement l'arrestation de Lotz, fin février. Pour Israël, la perte de ces deux clandestins d'exception, est un vrai coup dur. Tous les deux espionnaient notamment les scientifiques allemands qui préparaient, en Égypte principalement, la mise au point de missiles capables, en théorie, d'anéantir Israël. Mais certains de ces savants étaient aussi présents à Damas.

À cette époque, la chasse lancée contre les scientifiques allemands constituait une priorité nationale. Celle-ci justifiait tout, y compris les assassinats ciblés, si nécessaire. Une campagne de démoralisation et de pression constante contre cette communauté allemande a ainsi été décidée, en s'appuyant en grande partie sur les détails obtenus par Wolfgang Lotz. Des envois d'enveloppes et de colis piégés ont été effectués. La première cible retenue fut le scientifique Wolfgang Pilz, personnage clé du dispositif allemand, puisque c'est lui avec deux autres collègues qui procédèrent au recrutement de trente-cinq scientifiques et techniciens allemands supplémentaires afin de lancer le programme égyptien. Hélas, l'opération

ne se passe pas comme prévu et c'est sa femme qui ouvre l'enveloppe qui était destinée à la cible, le 27 novembre 1962[1]. La malheureuse y perd un œil et quelques doigts, ainsi qu'une partie de ses dents qui sont emportées par l'explosion. Par la suite, les autorités égyptiennes trouvent la parade en contrôlant l'ensemble des courriers envoyés aux scientifiques dans les bureaux de poste. Les Israéliens changent donc de tactique et font parvenir des lettres de menace, non piégées cette fois, directement dans les boîtes aux lettres des intéressés. Grâce aux renseignements de Lotz, ces missives comportent toutes des détails inquiétants sur les familles des scientifiques, entretenant du coup un climat de psychose généralisé. Le programme balistique égyptien va finir par se déliter petit à petit. Plus d'ailleurs à cause de la désorganisation de l'outil de production égyptien que sous les coups des agents du Mossad.

Le succès de Wolfgang Lotz le plus probant est constitué par ses rapports précis sur le déploiement et l'organisation des unités militaires égyptiennes, envoyés régulièrement entre 1960 et 1965. Les Israéliens disposent ainsi d'une vue très complète des installations antiaériennes, batteries ou missiles sol-air fournis par les Soviétiques. Cet avantage est déterminant lors de la guerre des Six Jours déclenchée par Israël de manière préventive, le 5 juin 1967, contre ses voisins arabes, l'Égypte, la Syrie, la Jordanie ainsi que les Palestiniens du Sud-Liban. La campagne éclair débute justement par une série de raids aériens qui anéantissent 85 % de l'aviation égyptienne et de ses défenses antiaériennes. Les Israéliens obtiennent ainsi, dès les premières heures et jusqu'à la fin des opérations, la totale maîtrise du ciel. En partie grâce à Lotz – nous nous attarderons dans le chapitre suivant sur sa chute.

Mazur et son incroyable souricière

La mission d'infiltration de Robert Mazur touche à sa fin. Il faut désormais en récolter tous les fruits et obtenir le maximum d'arrestations. Le problème qui se pose alors aux douanes est qu'il est nécessaire de réaliser un coup de filet sur le territoire américain, faute de quoi, les membres du cartel et leurs complices pourront s'enfuir en Colombie ou au Pakistan, hors de portée d'une extradition judiciaire. Ici intervient le coup de génie de Robert Mazur. Constatant que le faux couple qu'il forme avec Kathy, l'agent des douanes sous couverture qui joue le rôle de sa fiancée, a l'air de fonctionner, il a l'idée d'organiser leur faux mariage. Six mois avant la date de l'heureux événement, ils lancent leurs premiers filets et s'aperçoivent très vite que ça mord. Le couple est très apprécié. Leurs contacts font savoir qu'ils ont bien l'intention de se joindre en couple à la fête pour honorer les Musella. Ils viendront même avec leurs enfants. Musella explique à tous, au fur et à mesure de ses rencontres avec eux, que la cérémonie se déroulera sur deux jours et que tous les membres de sa famille seront présents, y compris les membres du comité de son affaire de blanchiment d'argent.

Nous sommes le samedi 8 octobre 1988, dans un grand hôtel de Tampa. Tous les convives sont arrivés. Initialement, il est prévu de lancer l'assaut sur le site principal du mariage. Mais avec la présence des épouses et des enfants, et le fait que les autres participants sont, pour certains d'entre eux, probablement armés, une telle opération risque de tourner au carnage. La descente et les arrestations ont donc lieu lors de l'enterrement de vie de garçon de Musella. Les policiers en civil qui cachent leurs armes sous leur veste se jettent sur les convives. Quatre-vingt-cinq hommes sont immédiatement arrêtés et conduits en prison. Les membres du cartel, une fois derrière les barreaux, découvrent horrifiés que Bob Musella n'est en fait qu'un agent fédéral infiltré.

À l'issue du procès qui se tient à Tampa, les cibles principales de Mazur écopent toutes d'une peine de trois à douze ans de prison. Ce qui veut dire que les dossiers d'accusation montés lors de la période d'infiltration de l'agent clandestin étaient constitués de toutes les preuves nécessaires à leur inculpation. Puis vient le jeu des réductions de peine contre fourniture d'informations. L'un des banquiers de la BCCI va ainsi révéler à cette occasion les agissements de la banque et la manière dont elle s'y est prise pour racheter l'un des réseaux bancaires les plus importants de Colombie, avec ses cent douze succursales, dont une bonne partie située à Medellín. Ce banquier coopératif va également mettre en lumière les opérations de corruption d'officiels du Panama qui ont permis d'ouvrir des branches de la BCCI dans ce pays. L'affaire Musella permet du même coup d'obtenir de nombreux détails concernant les comptes bancaires du dictateur Manuel Noriega, très liés à la BCCI. La banque d'affaires internationale, septième banque privée du monde, ne survivra pas à tout ce déballage. Elle finit par faire faillite en juillet 1991, après des années de procès, en laissant derrière elle une dette de 20 milliards de dollars.

1. Cette opération est décrite en détail dans le livre de Ronen Bergman, *Rise and Kill First : The Secret History of Israel's Targeted Assassinations*, Penguin Random House, 2018.

La chute

Comme le général de Gaulle le prédisait à Rémy en affirmant, sans doute en plaisantant, qu'il allait se faire prendre (« on se fait toujours pincer dans ce métier-là »), deux de nos clandestins ont effectivement fini par être pris par le contre-espionnage local, mettant un point final à leur mission d'infiltration. Ils ont dû passer plusieurs années en prison et ont échappé de peu à une condamnation à la peine de mort. Si Rémy ne s'est pas fait prendre, déjouant la prophétie du général, son réseau de la Confrérie Notre-Dame, lui, s'est bel et bien écroulé.

La CND a rapidement été victime de son succès et sa croissance a été mal maîtrisée. Trop d'archives conservées, trop d'adresses mal dissimulées et les agents du réseau se livrent à de multiples bavardages. Face à eux, en plus de la Gestapo, les résistants se trouvent confrontés à l'Abwehr, organisme militaire d'espionnage et de contre-espionnage commandé par l'amiral Canaris. L'Abwehr, en France, recrute des auxiliaires non allemands. Christian Masuy, de nationalité belge, est l'un de ces auxiliaires et il va mener une chasse impitoyable à la Confrérie Notre-Dame. À partir du 6 octobre 1943, quelques personnalités clés de la CND sont arrêtées, dont un chef de réseau et des radios. Ils sont interrogés et torturés par Masuy. Les renseignements obtenus permettent d'arrêter d'autres membres du réseau et de découvrir les locaux de couvertures. C'est un désastre et la CND est quasiment détruite, s'écroulant comme un château de cartes. Plus d'une centaine de personnes, radios, agents de liaison, responsables, est

arrêtée. Construit pierre par pierre en trois ans, le réseau s'effondre en quelques semaines. Rémy, et ce sont ses propres termes, tout à son ambition de faire de la CND une vaste machine apte à débiter du renseignement, « a relégué au second plan les principes de sécurité élémentaires » : cloisonnement insuffisant, trop d'intermédiaires ; les erreurs sont nombreuses. Au lieu de demeurer une petite structure clandestine souple et discrète, la CND est devenue peu à peu une société de type commercial, excessivement centralisée, rendue vulnérable par la lourdeur administrative de son fonctionnement interne. Dans les mois qui suivent, jusqu'au débarquement et la libération de Paris, la CND renaît en partie de ses cendres, grâce à l'adjoint de Rémy, qui regroupe les éléments isolés qui ont échappé aux arrestations dans un nouveau réseau qui prend le nom de « Castille ». Rémy, quant à lui, a pu rentrer à Londres où il a fait rapatrier sa famille pour éviter les représailles.

« Colonel Abel ? »

Lorsque les agents du FBI font irruption dans la chambre d'hôtel où se cache Rudolf Abel, dans la nuit du 21 au 22 juin 1957, ils surprennent le clandestin soviétique en train de dormir nu sur son lit, à cause de la chaleur. Ils tombent sur tout un matériel de transmission qui ne trompe pas sur ses activités véritables.

« Colonel ? Nous savons tout de vos activités », lance l'officier en charge de l'opération. À ces mots, Abel comprend instantanément la cause de sa chute. Seul son adjoint Häyhänen sait qu'il est colonel du KGB. Il a donc été vendu par son numéro 2 qui connaît également l'emplacement du studio de Brooklyn d'où opère son chef.

Quelques mois plus tôt, Abel avait réussi à convaincre Moscou de rappeler Häyhänen, à cause de son incompétence et de ses négligences

répétées qui menaçaient l'intégrité du dispositif clandestin soviétique aux États-Unis. Au début du mois de mai 1957, sur son chemin de retour vers l'Union soviétique où il sait qu'il sera confronté à la disgrâce et aux mesures disciplinaires, Häyhänen en profite pour se rendre à l'ambassade américaine à Paris. Il y demande l'asile en échange de sa pleine coopération. Abel est averti par sa centrale du risque posé par cette défection et le clandestin quitte donc New York pour se mettre au vert pendant deux mois. Il revient ensuite dans sa ville d'implantation, sans oser encore occuper son studio de couverture. Mais le FBI est pleinement mobilisé pour le retrouver et finit par l'arrêter dans la chambre d'hôtel où il se cache.

Le procès du colonel Abel sera extrêmement suivi aux États-Unis. Abel échappe finalement à la peine capitale et il est condamné à trente ans de prison. Il passe ses années d'incarcération dans le pénitencier d'Atlanta à peindre, discuter avec les autres détenus, apprendre la technique de la sérigraphie et fabriquer des cartes de Noël à la chaîne. Il refusera toujours de répondre aux questions du FBI et déclinera systématiquement les propositions de coopération en échange d'une remise de peine. Il essaye d'initier une correspondance avec ses anciens amis artistes de New York, en particulier avec Burt Silverman. Mais ce dernier refuse, sans doute humilié et déçu de voir son amitié bafouée par les mensonges de l'espion sous couverture.

En général, lorsqu'un espion soviétique se fait prendre, l'URSS dément avoir connaissance de son action à son profit. Ce fut le cas pour Abel, mais aussi pour Richard Sorge, autre grand espion soviétique de la Seconde Guerre mondiale, qui avait pourtant lui aussi transmis une multitude de rapports de renseignements déterminants. Actif au Japon, au contact de l'ambassade d'Allemagne, il est arrêté par les Japonais fin 1941. Il n'est exécuté que le 7 novembre 1944, après que les Japonais eurent par trois fois proposé de l'échanger contre un de leurs ressortissants que les Soviétiques

détenaient. La réponse de l'ambassadeur d'URSS à Tokyo a été invariablement la même : « Nous ne savons pas de quel Richard Sorge il s'agit. » Pourtant, dans le cas de Rudolf Abel, Moscou va agir différemment, après avoir nié connaître l'individu emprisonné aux États-Unis.

Le 1er mai 1960, un avion de reconnaissance américain U-2 est abattu au-dessus du territoire de l'Union soviétique. Le pilote, Francis Gary Powers, parvient à s'éjecter. Il est arrêté et condamné à dix ans de prison. Après de longues négociations, Gary Powers est finalement échangé contre William Fisher *alias* Rudolf Abel, le matin du 10 février 1962. L'espion soviétique, après presque quatre ans de captivité, peut enfin rentrer chez lui et retrouver les siens.

Heureusement, Lotz n'est pas circoncis

Wolfgang Lotz, après cinq ans de totale clandestinité, finit par être découvert par les services égyptiens. En partie car, par excès de confiance, l'espion israélien s'est trop activé en multipliant les opérations de recueil de renseignement, mais surtout grâce au soutien technique des Soviétiques qui permet aux Égyptiens de repérer le lieu d'émission du poste radio qu'utilise Lotz pour communiquer avec sa centrale. Il est arrêté avec sa femme le 22 février 1965. Les agents égyptiens fouillent leur maison et découvrent le poste de transmission dissimulé dans un pèse-personne. La couverture de Lotz tombe définitivement. Mais pas totalement. En connaissant la portée de l'émetteur et sa direction d'émission, les services égyptiens savent que Lotz travaille pour les Israéliens. En revanche, ils sont toujours convaincus que l'espion est bien allemand, et qu'il collabore avec le Mossad contre rétribution. Wolfgang Lotz se raccroche donc à ce dernier mensonge,

susceptible de lui sauver la vie, et fait remarquer à ses interrogateurs qu'il n'est pas circoncis.

Le procès se déroule entre le 27 juillet et le 21 août 1965. L'espion sauve sa peau. Il est condamné à la réclusion à la perpétuité, sa femme à trois ans seulement, Lotz parvenant à convaincre la justice qu'elle ne connaissait pas la nature véritable de ses activités.

Avant la remise du verdict, cependant, un coup de théâtre intervient : la véritable nationalité de l'espion israélien est éventée à cause de la fuite orchestrée par l'un des avocats allemands représentant la famille d'un savant tué dans une opération du Mossad. Mais curieusement, le jury ne prend pas en compte cette nouvelle révélation. Il maintient la version selon laquelle Lotz est bien un citoyen allemand. Les autorités égyptiennes souhaitent sans doute éviter l'humiliation absolue de montrer au monde entier et à sa population que le pays a été berné par un Israélien se faisant passer pour un ancien de la Wehrmacht. Officiellement, en Égypte, il n'a jamais été dit que Lotz était un espion juif.

Israël, qui n'a pas pu sauver Eli Cohen, son espion infiltré en Syrie, fera tout pour récupérer le couple Lotz. Ce sera chose faite, après de longues tractations, grâce aux échanges de prisonniers détenus de part et d'autre après la guerre des Six Jours. En janvier 1968, le couple est échangé, après trois ans de captivité, contre un millier de combattants et quelques généraux, signe de l'importance que l'espion revêtait pour Tel-Aviv.

Robert Mazur, révélé au grand jour

La fin de mission de l'agent fédéral américain est bien un succès. Mais elle ne se termine pas sans quelques accrocs. Tout d'abord, lorsque les jugements du procès de Tampa tombent et qu'un collègue les lui communique par téléphone alors qu'il se trouve en vacances avec sa

famille, Robert Mazur ne saute pas de joie. « Je connaissais ces gens à plusieurs niveaux, confie-t-il : dealers, amis, pères de famille, amants de nombreuses maîtresses ! Je n'ai jamais perdu de vue mes activités. Pour qu'ils soient parfaitement à l'aise en ma compagnie au point de m'accorder leur confiance et me livrer leurs secrets les plus terribles, je leur ai ouvert mon cœur à mon tour. […] Je reste un être humain avec des émotions et une conscience. L'impact a été dévastateur sur leurs proches. Cette cicatrice fait partie de mon métier[1]. » Ce dénouement est aussi une souffrance pour l'agent infiltré.

Ensuite, à cause d'une indiscrétion d'un policier qui répondait aux questions d'un avocat, le nom véritable de Robert Mazur est exposé au grand jour. Le cartel de Medellín l'apprend par la même occasion. L'agent devient du coup une cible prioritaire. Les voilà lui et sa famille contraints de basculer tous ensemble dans la clandestinité, en bénéficiant d'un programme de protection du FBI. Ils s'installent ainsi quelque temps à l'étranger. Des écoutes de la NSA confirment par la suite que le cartel de Medellín a bien envoyé des tueurs pour retrouver la trace et exécuter l'ex-Robert Musella. La récompense offerte n'est pas négligeable : 500 000 dollars.

Le démontage

Lorsque la mission d'infiltration sous légende se termine normalement, cela arrive heureusement régulièrement, à l'inverse de quatre de nos cinq clandestins, intervient alors la phase de démontage qui vient clôturer définitivement l'opération. Lorsque l'espion sous légende n'a pas été détecté, qu'il est parvenu à recueillir le renseignement demandé et qu'il est rentré sans encombre dans son pays d'origine, il n'a toujours pas totalement

terminé son travail. Il lui faut encore organiser la mort, douce, de son double, afin que celui-ci disparaisse tranquillement du monde réel sans éveiller les soupçons de quiconque.

Il n'existe pas de règles précises en la matière et l'agent est maître de la méthode. Il lui est simplement demandé d'agir progressivement, pour éviter une rupture trop brutale. Ainsi, il faudra éviter de résilier à la hâte le bail de son local de couverture, de fermer son compte en banque et ses lignes téléphoniques exactement le même jour, comme pourrait le faire un truand du grand banditisme, après avoir commis son forfait. Le double de l'espion doit ainsi survivre encore quelques mois, au-delà de la fin de mission effective, avant de terminer définitivement son parcours au fond d'une armoire forte où il se fera oublier. Il ne subsistera des traces de son existence que dans les archives protégées du service de renseignement.

Cette phase du démontage est pour moi un souvenir douloureux. Lors de ma dernière mission sous couverture, j'ai en effet noué une relation très forte avec mon chauffeur, une sorte de fixeur qui était chargé de m'accompagner dans des endroits où, seul, je n'aurais jamais pu me rendre, au risque de me faire enlever. Sans électricité, isolés au milieu de nulle part, nous avons eu tout le loisir d'échanger nos points de vue sur la vie, de nous raconter nos souvenirs et d'expliquer ce qui comptait pour nous dans l'existence. Nous avons noué une véritable et profonde amitié, tout à la joie de confronter nos deux cultures et de constater que nous n'étions pas si différents l'un de l'autre. Il est un peu mon ami américain à moi, comme a pu l'être Burt Silverman pour le colonel Abel.

Une fois rentré à Paris, j'ai maintenu mon téléphone portable actif quelques semaines, comme il se doit. Un soir, alors que je m'étais éloigné des locaux du service pour consulter ma messagerie et éviter que le téléphone de ma légende ne borne à proximité du siège de la DGSE, boulevard Mortier, j'ai constaté que j'avais reçu un message. C'était mon ami. Il se languissait de notre amitié. Il me demandait simplement comment

j’allais. Sa voix, soudain redevenue si proche, m’a cueilli à froid, là, à l’entrée d’un métro parisien. Ma poitrine m’a fait mal. Je me souviens que j’ai eu envie de pleurer. Je n’ai pas souhaité répondre. J’ai écouté une deuxième fois le message. Puis je l’ai effacé. Mon ami, dans son pays de l’autre côté de la Méditerranée, a pu constater que mon personnage était encore réel, puisqu’il y avait ma voix sur le répondeur téléphonique. Rien d’anormal. Puis, sans réponse de ma part, il a dû penser que j’étais bien ingrat. Loin des yeux, loin du cœur.

1. Interview de Robert Mazur parue dans le *Journal du dimanche* du 4 septembre 2016, à l'occasion de la sortie en France du film *The Infiltrator* tiré de son livre.

Et après ?

La vie d'un espion ne s'arrête pas à la fin de sa carrière professionnelle. Que devient-il par la suite ? Est-il marqué pour toujours par son expérience clandestine ? Parvient-il à passer à autre chose ? L'« après-légende », qui suit une histoire chargée d'autant d'épreuves, est aussi significatif que la période d'activité et en dit long de la personnalité de ces êtres particuliers.

Mazur, toujours recherché par les cartels, se distingue des autres en replongeant dans un nouveau cycle complet de clandestinité : création d'une nouvelle identité, puis de la légende qui va avec. Jusqu'à l'infiltration, forcément dangereuse. À la fin de sa mission Musella, il demande à quitter les douanes pour rejoindre la DEA. Il se remet ainsi totalement en question, car il doit passer les tests de sélection. S'il échoue, il risque le chômage. Mais Mazur est retenu. Il obtient d'être intégré dans sa nouvelle administration avec son ancien salaire et qu'on le maintienne à Tampa pendant cinq ans afin que ses enfants puissent terminer leurs études. Puis ses chefs lui proposent d'infiltrer cette fois le cartel de Cali, le concurrent du cartel de Medellín, tout aussi puissant. Lorsque l'on a goûté à l'adrénaline que procurent les missions clandestines, difficile de ne pas retenter l'aventure. Pour Robert Mazur, l'addiction est aussi forte qu'une ligne de cocaïne. Il est un incorrigible clandestin : il décide donc de replonger encore une fois. Quand il en a enfin terminé pour de bon, après avoir raccroché, il publie son livre-témoignage en 2009 et collabore au film

qui retrace son histoire. Aujourd'hui encore, son visage est inconnu du public. Il est interdit de le prendre en photo.

Jeanne Bohec, fidèle à sa personnalité discrète, a vécu plus simplement après les années de guerre. Elle est devenue professeur de mathématiques et a enseigné cette matière jusqu'à ses 60 ans. Puis elle est devenue maire-adjointe du 18e arrondissement de Paris, où elle a vécu paisiblement jusqu'à sa mort, le 11 janvier 2010. Une place de cet arrondissement porte d'ailleurs son nom, en hommage à son parcours de résistante.

Rudolf Abel, lui, n'a pas eu le choix : en Union soviétique, l'agent grillé n'est jamais renvoyé sur le terrain. Mais le KGB le considère comme une sorte de héros et le traite avec certains égards. Sa hiérarchie lui est reconnaissante d'avoir résisté jusqu'au bout à la tentation de la coopération avec le FBI. Il est décoré une nouvelle fois pour sa conduite au procès. L'institution le gratifie en outre d'un petit cadeau un peu dérisoire : une montre plaquée or de la marque Poljot. Il donne des conférences, dans les années qui suivent, dans les pays du bloc de Varsovie, pour le compte du KGB, où il raconte son expérience de la clandestinité devant des stagiaires médusés. Si Abel apprécie ces voyages à l'étranger, il se sent malgré tout réduit à un vulgaire « objet de musée », selon ses propres mots. Il éprouve le sentiment d'être devenu inutile. Il est ainsi ramené à la condition médiocre de l'employé soviétique moyen, lui qui n'a pas vraiment fait carrière, après avoir passé trop d'années à l'étranger. La misère matérielle et les petites humiliations deviennent son lot quotidien, jusqu'à sa mise à la retraite, en 1968. À cette période, Burt Silverman, l'ami américain qui a refusé la demande de correspondance alors que l'espion soviétique était en captivité, vient à Moscou dans l'espoir de rencontrer Abel. L'Américain est torturé par les remords. Évidemment, la rencontre ne pourra avoir lieu. Silverman lui écrit alors une lettre où il lui demande pardon et exprime

l'espoir qu'il pourrait encore rencontrer un jour « Emil », le nom de la légende du colonel. Je trouve certains passages de cette lettre très beaux. Ils expriment bien la dualité de ces êtres sous légende où la vraie personnalité affleure derrière le personnage de couverture. Je vous en livre l'extrait suivant :

> J'espère que le livre que l'on vous a consacré sera véridique. J'essayerai d'expliquer pourquoi la majorité des gens que vous avez rencontrés ont encore une aussi bonne opinion de vous. Tous mes amis parlent de vous avec chaleur…
> J'espérais vous rencontrer, vous parler de tout cela. Je rêvais d'errer avec vous dans les couloirs de l'Ermitage et d'avoir avec vous une conversation sur l'art et la peinture. J'espérais aussi parler de vos sentiments à l'égard de l'Amérique et des gens que vous y aviez rencontrés. Cela, malheureusement, ne se réalisera sans doute pas. Peut-être une autre fois, lorsque nous pourrons à nouveau nous rencontrer comme de vieux amis ? Je ne vous dis pas adieu, mais seulement au revoir.
> Votre Burt Silverman[1].

William Fisher habite, lors des dernières années de sa vie, dans une modeste maison de vingt-sept mètres carrés qu'il a reçue en héritage de sa mère. Il meurt finalement à Moscou d'un cancer du poumon, le 15 novembre 1971. Sur la pierre tombale sous laquelle il repose, au cimetière du monastère Donskoï, à Moscou, figurent les deux noms : William Fisher, le nom véritable de l'espion soviétique. Et celui que l'histoire aura retenu : Rudolf Abel. Jusqu'au bout, le clandestin se sera donc empêtré dans cette double identité, tellement symbolique de son parcours d'espion sous légende.

Selon son livre-témoignage, Wolfgang Lotz s'en tire plutôt bien : à la fin de sa captivité, il revient en Israël et vit heureux avec sa belle Waltraud. La réalité est un peu différente. Espion habitué aux mensonges et à la manipulation, l'auteur qu'il est devenu dissimule à ses lecteurs le fait que lorsqu'il rencontre la belle Allemande (qui est de religion chrétienne), il est

déjà marié en Israël. Il choisit de rester avec Waltraud mais celle-ci décède peu après d'un cancer. Lotz, qui avait mené en Égypte une vie luxueuse grâce aux moyens financiers presque illimités fournis par le Mossad, ne parvient pas à s'adapter à sa nouvelle vie civile. Il s'établit en Allemagne où il passe les douze dernières années de sa vie dans la précarité. Son corps est rapatrié en 1993 en Israël, où il a droit à des funérailles nationales.

Gilbert Renault, le colonel Rémy, a fait preuve dans sa carrière d'agent secret clandestin d'« une sorte de génie », considère le général de Gaulle dans ses mémoires[2]. Après la guerre, il s'essaye à la politique sans grand succès. C'est un homme de conviction qui finit par se fâcher avec ses anciens amis. Il agace notamment par ses prises de position abruptes jusqu'au général de Gaulle, notamment lorsqu'il défend le maréchal Pétain et demande la révision de son procès, ou sur la question de l'Algérie française.

Rémy rédigera par la suite de nombreux ouvrages sur ses activités dans la Résistance. Certains de ces livres ont été adaptés au cinéma, par Georges Lautner et Claude Chabrol[3]. Il est mort le 29 juillet 1984, à Guingamp.

Quant à moi, après mes années de clandestin sous légende, j'ai ensuite rejoint la direction du renseignement de la DGSE pour un parcours plus classique, mais tout aussi passionnant. J'ai la conviction que mon expérience acquise à rechercher le renseignement par moi-même, sur le terrain, caché derrière une autre identité, m'aura servi pour le reste de mon parcours. Je pense avoir été en effet un meilleur officier traitant car j'ai su mieux guider les sources humaines dont j'ai eu la charge par la suite. J'ai pu leur prodiguer des conseils parfaitement adaptés à leur situation, sur la manière de récupérer des confidences sans en avoir l'air, ou de penser en double pour bénéficier, toujours, d'un temps d'avance. J'ai pu les rassurer en leur inculquant des certitudes : « Tenez bon, quoi qu'il arrive. Le contre-

espionnage ne pourra rien prouver contre vous si vous adoptez la bonne attitude. Je le sais : je l'ai fait avant vous. »

Après quinze années passées à la DGSE, j'ai finalement choisi d'adopter une vie sans doute plus équilibrée, centrée cette fois-ci, plus profondément, sur ma famille. J'ai donc quitté l'institution et je vis désormais retiré à la campagne, au milieu d'une nature apaisante. Mais je baigne encore dans cette matière de l'espionnage qui m'a tant passionné, grâce à mes livres, ma chaîne YouTube dédiée au renseignement et mes différents projets à venir sur le sujet. Difficile de totalement tourner la page…

1. Cyrille Henkine, *L'Espionnage soviétique*, *op. cit.*, p. 187.

2. Charles de Gaulle, *Mémoires de guerre*, t. I. *L'Appel*, Plon, 1954, p. 129.

3. *Le Monocle noir* de Georges Lautner (1961), et *La Ligne de démarcation* de Claude Chabrol (1966), tous deux tirés des deux livres du même nom écrits par le colonel Rémy.

Épilogue

Le mode d'action qui consiste à infiltrer chez l'adversaire du moment des agents clandestins protégés derrière une fausse identité a prouvé son efficacité. Les bilans de nos cinq clandestins parlent d'eux-mêmes. Mais, nous l'avons vu également, la bonne utilisation d'espions sous légende impose une préparation rigoureuse qui s'étend sur de longues années. Le jeu en vaut-il la chandelle ? Pour un seul Lotz ou un Abel, qui ramènent des trésors, combien de clandestins au long cours, aujourd'hui oubliés, qui n'ont rapporté que des informations médiocres ?

De fait, même l'Union soviétique pourtant très férue de ses illégaux, semble avoir fait machine arrière. Lorsqu'il revient en Russie, William Fisher confie ainsi à son ami Cyrille Henkine que dans le système général des services soviétiques de renseignement à l'étranger, il n'y a guère plus de cinq ou six clandestins de son type en activité.

Ces dernières années, les espions sous légende sont visiblement redevenus au goût du jour malgré l'investissement total qu'impose ce mode d'action exigeant. Une preuve parmi d'autres : le 27 juin 2010, dix illégaux du SVR (le nouveau nom du KGB) actifs sur le territoire américain, dont la désormais célèbre et séduisante Anna Chapman, sont arrêtés par le FBI [1].

Je loue à cet égard le choix courageux de mon ancien service de continuer à former des clandestins malgré le retour sur investissement parfois défavorable de ce genre d'opérations au long cours. Mais il

correspond, à mon sens, à un savoir-faire unique qu'il importe de cultiver pour éviter qu'il ne se perde. Car lorsqu'un service de renseignement parvient à infiltrer son clandestin dans le cœur du dispositif adverse, les résultats sont sans égal.

Enfin, lorsque j'observe les parcours de ces cinq grands clandestins de l'histoire du XX^{e} siècle, je leur trouve un point commun qui entre en résonance avec ma propre expérience. Tous ont éprouvé le besoin de transmettre leur héritage et de raconter leur histoire en écrivant un livre-témoignage, plusieurs dans le cas de Rémy. Et si Rudolf Abel n'a pas écrit, il a longuement rapporté son expérience de la clandestinité au travers de ses nombreuses conférences. Il existe donc un irrépressible besoin de se confier enfin, après avoir passé une partie de sa vie à cacher à la fois sa véritable identité et le fait même qu'on la cache. Des psychologues ont ainsi observé chez quelques anciens clandestins, à leur retour de mission, une sorte de comportement réparateur de sortie du rôle, une fois libérés de la tension nerveuse de leur mission sous couverture. Certains n'arrêtent pas de parler les premiers jours, avec des gestes rapides et nerveux, mettant des vêtements voyants, se plaisant à tenir des brillants discours devant des foules d'auditeurs. Bref, leur comportement est à l'opposé de celui qu'ils ont eu à adopter dans la clandestinité.

Je me sens assez proche des cinq clandestins dont j'ai rapporté l'aventure. Et des autres aussi, bien sûr, même si j'ai choisi de ne pas mentionner leur parcours. Mais relater le mécanisme de la légende, c'est forcément faire des choix. Je ne renie pas les miens. Avec ces cinq-là, j'ai transmis tout ce que j'avais au fond de moi sur cette vie en double, ses douleurs et ses joies.

À l'heure d'écrire les dernières lignes de ce livre sur la clandestinité, je me pose une dernière question : qu'est-ce qui fonde ce sentiment d'appartenir à une même famille que je ressens intimement ? Une même éducation, avec sa propre grammaire et ses codes communs à tous ? Sans

doute. Toutes ces procédures exigeantes partagées par une poignée d'hommes et de femmes produisent le sentiment d'être uniques et de prendre sa place dans un même ensemble. Les clandestins des services de renseignement ont traversé les mêmes épreuves ensemble, même si cela ne s'est pas fait dans le même cadre espace-temps.

Alors oui, j'éprouve ce sentiment d'appartenir à cette petite famille des agents clandestins. Et je fais le rêve de les rencontrer tous, à l'occasion d'un repas familial imaginaire autour d'une grande table où nous serions réunis, quels que soient notre nationalité et notre service d'appartenance, alliés ou adversaires d'hier. Que nous dirions-nous alors entre nous ? Le repas serait-il bruyant, couvert par les bavardages et les éclats de voix ? Aurions-nous tant de choses à nous dire, à échanger, à vérifier chez les uns ou les autres ? Ou au contraire, ce ne seraient que silences complices, où un simple regard échangé vaudra tous les discours ? En tout cas, j'en suis certain, nous trinquerions ensemble avec plaisir. Dignement et de manière solennelle. À la santé de nos doubles. Et de nos légendes mortes, parties bien avant nous.

1. Les dix clandestins sont échangés le 9 juillet 2010 à l'aéroport de Vienne contre quatre agents détenus par les Russes, dont Sergueï Skripal que les Britanniques tenaient tant à récupérer et qui fera l'objet d'une rocambolesque tentative d'assassinat par empoisonnement le 4 mars 2018.

Remerciements

À Kate, ma première lectrice, toujours, dont l'avis m'est éminemment précieux.

À Olivia Recasens qui a cru à ce projet de livre qui me tenait à cœur.

À Muriel Beyer dont l'aval est évidemment indispensable et qui s'est heureusement montrée convaincue.

À Emmanuel Clerc dont le retour enthousiaste après avoir lu le manuscrit m'a mis de bonne humeur pendant un mois entier.

À Lize Veyrard, qui a pris la suite d'Emmanuel avec chaleur et dynamisme.

À Audrey Dufer, avec qui nous avons joué à reconstituer la parfaite valise du clandestin pour cette couverture que j'aime beaucoup.

À Gontrand et Bénédicte, pour avoir inspiré et guidé mes premiers pas d'espion sous légende.

À Asaf, l'ami que j'ai trahi et que j'aurais tant aimé connaître au-delà de cette mission dans le désert.

TABLE DES MATIÈRES

Première partie : - Les défis de la clandestinité

Les seigneurs parmi les seigneurs

Un rapide historique

La clandestinité, pour quoi faire ?

Le plaisir d'être un autre

La douleur d'être un autre

Les histoires d'espionnage finissent mal, en général

Modernité et vie privée : vers un K.-O. technique pour les espions ?

Le travail sous couverture est-il toujours d'actualité ?

Deuxième partie : - Avant l'infiltration

La formation à la clandestinité

Intégrer le contexte et les objectifs de la mission

Le montage de la légende

L'importance des faux papiers

Vivre sa légende

Troisième partie : - La conduite de l'action clandestine

Les débuts : entre soulagement et peur de mal faire

Penser en double, sans se perdre

Survivre sur la durée, entre stress et routine

Les règles de sécurité de la clandestinité

Les liaisons radio : le talon d'Achille du clandestin

Bien travailler en inconscient

Quand l'espion sous légende peut exulter

Les erreurs classiques du travail sous légende

L'indispensable intelligence de situation

Quatrième partie : - Le dénouement

Le renseignement obtenu et les réussites

La chute

Et après ?

Épilogue

Remerciements

Éditions de L'Observatoire

www.editions-observatoire.com

Suivez les Éditions de l'Observatoire sur les réseaux sociaux